

20570
HENRI ARDEL

L'AUTRE MIRACLE



PARIS
LIBRAIRIE PLON

M.CM.XXXVI

17
15° mille

L'AUTRE MIRACLE

DU MÊME AUTEUR, A LA MÊME LIBRAIRIE :

X	*Le Rêve de Suzy.....	81 ^e édition...	Un vol. in-16.
	*Cœur de sceptique.....	105 ^e édition...	Un vol. in-16.
	<i>(Ouvrage couronné par l'Académie française, prix Montyon.)</i>		
X	*Rêve blanc.....	70 ^e édition...	Un vol. in-16.
X	*Mon cousin Guy.....	185 ^e édition...	Un vol. in-16.
	*Renée Orlis.....	90 ^e édition...	Un vol. in-16.
	*Un Conte bleu.....	55 ^e édition...	Un vol. in-16.
X	*L'Heure décisive.....	64 ^e édition...	Un vol. in-16.
X	*Seule.....	131 ^e édition...	Un vol. in-16.
X	*Au Retour.....	65 ^e édition...	Un vol. in-16.
X	*Tout arrive.....	69 ^e édition...	Un vol. in-16.
X	*Il faut marier Jean!.....	90 ^e édition...	Un vol. in-16.
X	*L'Été de Guillemette.....	72 ^e édition...	Un vol. in-16.
X	*Le Mal d'aimer.....	128 ^e édition...	Un vol. in-16.
X	Les Vacances de la famille Bryce.....	30 ^e mille....	Un vol. in-16.
X	L'Étreinte du passé.....	112 ^e édition...	Un vol. in-16.
X	La Nuit tombe.....	106 ^e édition...	Un vol. in-16.
X	L'Absence.....	69 ^e édition...	Un vol. in-16.
	La Faute d'autrui.....	68 ^e édition...	Un vol. in-16.
X	L'Aube.....	96 ^e édition...	Un vol. in-16.
X	Le Chemin qui descend..	96 ^e édition...	Un vol. in-16.
X	Le Feu sous la cendre...	108 ^e édition...	Un vol. in-16.
X	L'Appel souverain.....	90 ^e édition...	Un vol. in-16.
X	L'Imprudente aventure..	94 ^e édition...	Un vol. in-16.
	Les Ames closes.....	98 ^e édition...	Un vol. in-16.
X	Ève et le serpent.....	34 ^e mille....	Un vol. in-16.
X	Faiblesse.....	30 ^e mille....	Un vol. in-16.
X	Ainsi souffla le vent.....	20 ^e mille....	Un vol. in-16.

A LA LIBRAIRIE FAYARD :

La Petite Moune.

*Les volumes dont le titre est précédé d'un astérisque
peuvent être mis entre toutes les mains.*

Ce volume a été déposé à la Bibliothèque Nationale en 1936.

28540

HENRI ARDEL

6341451

L'AUTRE MIRACLE

Matilde M. Mora
1942

81816



DONATIA

MATILDA si

MIHAIL MORA

PARIS

LIBRAIRIE PLON

LES PETITS-FILS DE PLON ET NOURRIT

IMPRIMEURS-ÉDITEURS — 8, RUE GARANCIÈRE, 6°

Tous droits réservés

840-31

1961

1956

L

RC 365/06

BIBLIOTECA CENTRALĂ UNIVERSITARĂ
BUCUREȘTI
Cota 28540
Inventar 491818

B.C.U. Bucuresti



C191818

Copyright 1936 by Librairie Plon.

Droits de reproduction et de traduction réservés
pour tous pays, y compris l'U. R. S. S.

PREMIÈRE PARTIE

Ayant fini sa lettre, Jeannie leva les yeux vers le ciel rayé de pluie.

La lumière d'octobre éclaira son front pur, la ligne pensive de la bouche, les lèvres un peu fortes qui disaient la bonté du cœur. Puis, la frange des cils mit une ombre sur les yeux gris, et la jeune fille relut ce qu'elle venait d'écrire :

« Ma chère grande amie,

« Quand vous recevrez ces lignes, vous pourrez dire : « Enfin, Jeannie est fiancée ! « Jeannie est heureuse ! » Oui, depuis hier soir, tout est décidé, officiel même. La demande est faite, et, à mon doigt, brille *sa* bague, *son* premier cadeau !

« Dans le modeste salon de tante Clara — puisque c'est elle qui remplace père et maman — *ses* parents à lui sont venus..., ils m'ont embrassée et appelée « leur fille », oubliant enfin leurs préjugés, toute cette terrible sagesse qui nous a tant fait souffrir,

Jacques et moi. La fidélité, la force de notre amour, les ont touchés. Ils acceptent, dans leur milieu riche, l'orpheline sans fortune que je suis ; ils ne s'opposent plus au généreux sacrifice de Jacques ; ils nous permettent de nous aimer, d'être l'un à l'autre pour la vie.

« Que c'est bon le bonheur, grande amie ! Je n'y puis croire encore et, depuis hier, j'ai vécu des minutes divines qui m'ont payée, en un jour, de toutes mes tristesses passées...

« Je ne sais plus rien de mon enfance à la Légion d'honneur, à Saint-Denis, du chagrin atroce de la mort de celle que j'appelais « Mémé » — tante Rosie, ma seconde mère ! — des trois années si dures passées auprès de Mme Mauriel — notre amie pourtant — comme dame de compagnie. Je sais seulement que je suis une Jeannie comblée par la vie, puisque Jacques m'aime et que, dans deux mois, je serai sa femme. De quelle douleur pourrais-je payer une joie si magnifique !

« Si j'étais encore la croyante du passé, je crierais au Dieu que j'ai prié, petite fille, tout le merci de mon cœur débordant.

« Grande amie, que je regrette ma belle foi de jadis !

« A qui jeter la reconnaissance éperdue qui soulève mon âme ?

« Puisque le ciel m'est fermé, c'est à vous

que je l'envoie. Vous, toujours si maternelle, vous, dont le « hôme » m'a donné l'illusion que je n'étais pas seule dans la vie, que j'avais en vous une sœur aînée très tendre, et des frères en vos deux fils.

« Comment vous remercier de tout ce que vous avez fait?... Et le bonheur est venu, enfin! Vous me le promettiez toujours, Marise, et je n'y croyais pas. C'est *vous* pourtant qui aviez raison, et c'est vers *vous* que s'élançe ma joie! »

Jeannie a relu sa lettre, et, l'adresse écrite, elle met son chapeau pour la jeter à la poste. Avec des mouvements vifs, elle enfile son « ciré », ses gants et, avant de quitter la chambre, arrête un regard tendre sur le portrait de Jacques qui lui sourit sur la cheminée, de son beau sourire loyal, confiant dans la vie.

Puis la porte se referme sur elle avec un bruit sec comme un adieu.

.....
Deux heures plus tard.

Une lampe voilée éclaire mal la chambre de Jeannie; le buvard est encore ouvert sur la table où elle a écrit; sur la cheminée, le portrait de Jacques sourit toujours. Mais, dans le lit défait, la forme de la jeune fille

s'allonge, inerte, comme un rameau coupé.

Jeannie a été renversée par une auto, courbée en deux par l'affreux choc, et ramenée chez elle, évanouie, parce qu'elle tenait à la main sa lettre heureuse à Marise Devilliers, et que son adresse, à elle, était inscrite au dos de l'enveloppe.

Près du lit, tante Clara, effondrée, parle à voix basse à l'infirmière, et l'on attend le docteur Ridel, le chirurgien célèbre dont le diagnostic prononcera des chances de vie ou de mort de la jeune fille.

Et Jacques?

Jacques ne sait encore rien ; il pense amoureusement à sa fiancée d'hier ; il monte gaiement son escalier et va tout droit au téléphone :

— Allo, allo, Jeannie, c'est vous? A neuf heures, je serai près de vous, bien-aimée.

Mais la terrible nouvelle s'abat sur lui. C'est l'infirmière qui a parlé sans savoir à qui elle confiait l'horrible vérité.

Jacques pâlit, chancelle ; puis, comme un fou, il se jette en taxi et vole vers Jeannie, avec l'espoir que cet affreux cauchemar va se dissiper et qu'il va la retrouver, éblouissante de bonheur, et l'amour dans les yeux.

— Mademoiselle? Où est Mademoiselle? Je veux la voir tout de suite.

La vieille bonne ne peut répondre, tant elle est secouée par les sanglots...

Alors, comme un dément, Jacques s'élançe à travers le petit logis, vers la chambre de son amie, ce sanctuaire de tendresse où ils ont laissé couler les heures divines...

A la porte, il se heurte contre un homme âgé qui lui barre la route :

— Vous êtes, monsieur...?

— Le fiancé de Jeannie...

— Et moi, le docteur Ridel.

— Oh! docteur, elle n'est pas m...?

— Non. Mais son état est grave, très grave.

Je vais tenter, sans doute, une opération difficile. Armez-vous de courage et de calme, monsieur.

Il sort sur ces mots, et Jacques accablé n'a que la force d'aller tomber au pied du lit de la jeune fille.

Elle a toujours les yeux clos, et l'on pourrait croire qu'elle dort, n'était sa pâleur et, barrant son front, la bande Velpeau qui évoque l'accident.

Maintenant, penché sur elle, Jacques épie son souffle. De grosses larmes tombent de ses yeux sur le visage livide qui ne les sent pas couler.

L'infirmière s'approche. Jacques interroge :

— Elle n'a pas repris connaissance?

— Non, monsieur, et cela valait mieux pour les premiers pansements.

Et elle ajoute à mi-voix :

— C'est un miracle qu'elle vive encore : l'auto l'a courbée en deux.

Jacques tressaille :

— Alors, la colonne vertébrale est atteinte?

— Je le crains, monsieur.

En un éclair, Jacques entrevoit l'horrible vérité : Jeannie infirme, ou Jeannie morte ! Et son amour ne peut rien... que sangloter désespérément sur la petite main inerte qui pend au bord du lit et sur laquelle étincelle encore la bague de leurs fiançailles.

.....

— Si vous voulez vous reposer un instant, je ne quitterai pas mademoiselle, et je vous appellerai en cas de besoin.

L'infirmière accepte, comprenant que cet homme a besoin d'être seul avec le fantôme de son bonheur.

Elle a un regard compréhensif, très bon, et sort de la chambre.

Jacques est seul avec Jeannie qui a toujours les yeux clos. Dans ses rêves d'homme épris, il avait souhaité le tête-à-tête avec la bien-aimée... La vie le lui donne, mais avec une demi-morte, et ce tête-à-tête prend quelque chose de macabre.

Jacques n'a plus la force de regarder ce visage, sans couleur sous l'affreux pansement. Il appuie son front sur la petite main, et sa volonté ressuscite, en un songe heureux, la Jeannie qu'il a connue, la créature robuste, éblouissante de fraîcheur et de vie.

Y a-t-il vraiment deux ans qu'il l'a rencontrée pour la première fois, au mariage d'amis communs, en septembre, à la campagne?

La Loire luisait entre les rideaux verts des saules, et, sur la terrasse de la propriété, Jeannie causait dans un groupe de demoiselles d'honneur.

Elle portait l'uniforme prescrit : la robe vaporeuse d'organdi, la grande capeline d'Italie, fleurie de roses — et le sens artiste de Jacques avait vite décrété :

— On dirait un portrait de Lawrence : cette silhouette sur ce fond de parc...

Inconsciemment, il s'était approché d'elle et, à brûle-pourpoint, avait demandé :

— Vous aimez l'école anglaise du dix-huitième siècle, n'est-ce pas, mademoiselle?

Elle avait incliné la tête, devinant le compliment qu'il ne formulait pas.

— Oui, j'adore Lawrence, Reynolds et Romney ; mon seul regret est de ne pas connaître les originaux.

Et, tout de suite, ils s'étaient pris à causer, oublieux de leurs partenaires respectifs, car ils ne qu'étaient pas ensemble.

Et ç'avait été une jolie journée de plein air et d'intimité. L'orchestre jouait bien ; le buffet champêtre distribuait généreusement la griserie légère du champagne, et le dîner du soir les plaçait en face l'un de l'autre, interrompant les longues causeries de l'après-midi.

Cette fois, Jeannie n'avait plus la grande capeline, et sa tête bouclée d'un châtain cuivré mettait un modernisme amusant dans la robe de style... mais les yeux gris, les cils longs qui faisaient une ombre sur les joues, gardaient la poésie mystérieuse des modèles anglais.

Puis ils avaient dansé dans le grand salon fleuri à profusion de toutes les richesses de l'été. Jeannie dansait bien, avec une réserve instinctive que Jacques avait notée : celle-là était une *vraie* jeune fille, et, dans une glace à trumeaux, il avait regardé au passage, avec un inconscient plaisir, le couple harmonieux qu'ils faisaient, elle et lui : même taille, même allure sobre, même élégance d'attitudes.

Jeannie, en dansant, devenait silencieuse, mais elle était plus rose, ses narines palpiétaient et son regard se faisait lointain, plus profond encore...

— Dis donc, Arbelle, tu as changé de compagne, avait remarqué drôlement le marié, son ami Jean, en lui disant adieu. Mes compliments, du reste : Jeannie Dartuise est charmante. C'est une très bonne amie de Madeleine... Dommage seulement qu'elle soit sans dot.

Y avait-il un discret avertissement dans le propos de son ami?

Un pli avait barré le front de Jacques.

— Ah! ça! mon vieux, tu ne me prends pas tout de même pour un coureur de gros sous?

— Oh! non, toi, tu es un as de générosité; mais ta mère! tes parents!... Oh! mon ami, quel tapage ils feraient, si tu leur amenais une fiancée sans dot!

Maître de lui-même, Jacques avait conclu, avec une imperceptible hauteur :

— T'en fais pas. Je ne songe pas à me marier. C'est toi qu'on marie, aujourd'hui. Ne confondons pas.

Et il avait hâté les adieux avec Jean Rivial.

Pourtant les mots de celui-ci tintaient encore à ses oreilles, le lendemain, quand, de grand matin, il avait retrouvé Jeannie au petit déjeuner qui réunissait les invités de la veille.

— Bonjour. Vous avez bien dormi?

Elle lui tendait la main avec un sourire

amical, et Jacques — qui s'y connaissait — avait remarqué *in petto*, devant cette discrète élégance de voyageuse :

« Eh bien ! pour une fille sans fortune, elle sait joliment bien s'habiller ! »

Dans le wagon qui les ramenait à Paris il s'était arrangé pour se placer en face d'elle, tout au désir de profiter une dernière fois de sa présence, de sa causerie...

Mais, au milieu des propos animés de leurs compagnons de route, la jeune fille demeurait silencieuse. Son regard pensif suivait les paysages que déchirait la course folle du rapide, et sa bouche avait un pli triste que Jacques ne connaissait pas.

Malgré lui, il avait interrogé :

— Vous semblez soucieuse... Est-ce de la fatigue ?

Avec franchise, elle avait jeté :

— Non, je suis triste de rentrer, voilà tout.

— Je croyais que vous deviez repartir en Normandie dans un très beau domaine.

— Oui, mais ce domaine n'est pas *le mien*, je ne m'y appartiens jamais et jamais je n'y rencontre des êtres intéressants ou sympathiques — en dehors, bien entendu, de mon hôtesse.

Elle avait fait cette restriction, et Jacques avait pensé :

« C'est par politesse qu'elle ajoute cela... l'hôtesse n'est ni intéressante, ni sympathique. »

Plus tard, il devait apprendre que son jugement n'était que trop juste.

Mme Mauriel, en effet, était un poème d'égoïsme maussade et d'avarice voilée par des dehors de générosité.

Si elle payait correctement à Jeannie ses multiples services, elle lui rendait la vie lourde et fastidieuse par ses exigences de vieille coquette, d'une frivolité incurable.

Avec un petit soupir, Jeannie avait conclu :

— Je regrette cette bonne journée à « la Terrasse » ; cette douceur de vivre qui vous enveloppait, là-bas !

— De vivre près de vous, avait murmuré Jacques.

Mais il avait parlé tout bas, et Jeannie n'avait pas entendu.

N'importe. Si l'heure présente les séparait, Jacques demeurait résolu à revoir « son portrait de Lawrence », comme il baptisait la jeune fille.

Et il l'avait revue une fois, deux fois, très souvent, puisque, comme lui, elle appartenait à l'intimité du jeune ménage Rivial. Ensemble, ils avaient dîné maintes fois, causé,

« musiqué », dansé, dans la plus complète liberté.

Madeleine se doutait-elle de quelque chose? Aux côtés de Jacques, toujours elle plaçait son amie et, si quelque partie de plaisir était projetée, elle réclamait leurs deux présences.

C'est ainsi qu'un soir elle avait dit au jeune homme :

— Jacques, j'ai pour le bal de la fourrure quatre entrées. Ce sera « épatant » comme milieu, orchestre, etc... Je compte sur vous et je fais signe à Jeannie ; nous souperons tous les quatre, « en famille ». Ce sera délicieux.

Et Jacques, séduit, avait accepté. Comme une marée, l'amour envahissait peu à peu son cœur. Il le sentait venir... ; mais, charmé, il acceptait la conquête.

— Jacques, voulez-vous monter chercher Jeannie? Elle doit nous attendre à onze heures.

L'auto stoppait devant la porte de tante Clara et Jacques, comme un collégien, grim-pait les marches du petit escalier — sans ascenseur.

Mais, au lieu de trouver, dans la pénombre du salon, la forme élégante de son amie drapée dans sa mante de satin clair, il s'était heurté à tante Clara qui, les yeux pleins de sommeil, lui bredouillait :

— Jeannie est désolée ! mais elle ne peut aller avec vous trois, ce soir.

Et elle avait expliqué à Jacques comment, dans la maison, se mourait une vieille demoiselle — la protégée de Jeannie.

Or, ce soir, au moment où la jeune fille entra dans le salon dans l'envol de sa tunique perlée — apparition de lumière et de jeunesse — un coup de sonnette énergique les avait fait sursauter, elle et tante Clara.

« Jacques ? déjà ! » avait pensé Jeannie.

Mais ce n'était pas *son* coup de sonnette, et son cœur à elle n'avait pas battu. Non, ce n'était pas Jacques Arbelle, mais une petite ouvrière de la maison qui suppliait « Mademoiselle » de descendre tout de suite, parce que la malade se mourait... Il fallait des piqûres d'huile camphrée, des soins toute la nuit et, peut-être aussi, les paroles nécessaires à cette âme fatiguée qui abandonnait un corps las

Sans hésiter, Jeannie avait dit :

— Je descends. Tu m'excuseras auprès d'eux, de Jacques surtout !

Par-dessus l'étincellement de la robe perlée, elle passait vite sa blouse d'infirmière — Jeannie était infirmière diplômée — et la cape de satin clair demeurait comme une chose inerte sur le fauteuil où elle l'avait jetée.

Jacques la regardait, cette cape, en écoutant les paroles de tante Clara, et la bonté de son amie le ravissait jusqu'aux larmes. Quel trésor que le cœur de Jeannie et comme il était fier de l'avoir découvert — conquis peut-être !

Mais ce soir ? Oh ! ce soir, que la déception était dure et que ce bal sans elle était donc insipide ! Par politesse pour les Rivial, Jacques était resté, avait dansé, soupé ; mais sa pensée ne quittait pas la jeune fille, petite Cendrillon de pitié et de dévouement...

En rentrant chez lui, il avait écrit :

« Vous me connaissez trop, vous savez trop à quel point c'est pour moi un bonheur rare de passer une soirée auprès de vous pour penser que je suis parti hier, de gaieté de cœur, m'amuser, tandis que vous remplissiez votre rôle de sœur de charité. Chère Jeannie, ma pensée ne vous a pas quittée un instant parce que... »

Il allait écrire : « Parce que je vous aime. »

Il s'arrêta net. Cette phrase décisive, il ne devait pas la prononcer avant d'en avoir le droit. Jean Rivial avait dit vrai. Jamais ses parents n'accepteraient une pareille union. Sûr de lui, Jacques, à présent, devait entamer la lutte et, dès le lendemain, il venait trouver sa mère.

Le matin, vers onze heures, il était certain de la voir chez elle, vaquant à la disposition minutieuse de son logis — digne d'un antiquaire.

Vite, il rentrait de son bureau et demandait à la femme de chambre :

— Madame est chez elle?

— Non, monsieur, Madame est au salon, parce qu'on vient d'apporter les nouveaux meubles.

« Ah! oui! les fameux fauteuils! » avait songé Jacques, se rappelant que sa mère, passionnée de meubles anciens, avait découvert, pour « très peu de chose » — vingt-deux mille francs environ — quatre fauteuils Louis XVI en tapisserie dont elle avait parlé pendant tout un dîner.

Oui, c'était « peu de chose » pour Mme Arabelle que de mettre vingt-deux mille francs dans l'achat d'une fantaisie; mais c'était un vice énorme, pour la fiancée future de son fils, de ne point posséder, en bonnes rentes, trois ou quatre fois cette somme!

— Bonjour, mère! Pourrais-je vous parler un instant?

— Bonjour, mon grand! As-tu vu mes petites merveilles? Regarde! Je les dispose ainsi. Deux près de la cheminée; deux, en cercle, près de cette fenêtre.



Bon gré, mal gré, il fallait s'intéresser aux fauteuils ; et Jacques s'efforça, avec patience, d'admirer avec les mots qu'il fallait ; puis, bien vite, il reprit :

— Mère, vous qui comprenez si bien la passion des belles choses, comprendrez-vous que j'en désire une pour moi seul ?

— Ah ! tu as enfin trouvé un lit Empire avec les coupes. Est-il plus joli que celui de Seligman que j'avais vu pour toi ?

— Non, mère, il ne s'agit pas d'un meuble. Je place mon désir plus haut, mais il est aussi plus difficile à satisfaire. Cette fois, c'est une fiancée que je vous demande d'accueillir sous votre toit...

Il avait parlé dans un élan et il se mordit les lèvres, tant le visage de Mme Arbelle avait pris un aspect dur et fermé.

— Une fiancée ! Tu es fiancé, toi, Jacques, et avec qui ?

— Je ne suis pas fiancé, et la jeune fille que j'aime et dont je veux faire ma femme ignore encore cet amour. J'ai voulu d'abord vous parler d'elle, mère, parce que...

— Parce qu'elle n'est pas de ton monde ?

— Si, oh ! si... parce que Jeannie Dartuise est pauvre, voilà tout, et que je connais vos opinions sur le mariage.

Lentement, Mme Arbelle reprenait, la mine sombre :

— Tu as bien fait, mon enfant, de ne pas troubler cette jeune fille d'un projet... irréalisable.

— Irréalisable? Pourquoi?

— Mais, parce que ta position ne te permet pas cette folie pure : épouser une jeune fille sans dot, si charmante soit-elle.

— Même si je l'aime, même si c'est un trésor de bonté, de charme, une âme rare, dans une forme exquise!

Mme Arbelle esquissa un petit sourire de pitié.

— Billevesées que tout cela! Comme tu es jeune, mon grand Jacques, malgré tes vingt-sept ans! Tu raisones comme un collégien romanesque.

Et, posément, avec des termes d'homme d'affaires, elle se mettait en devoir d'expliquer à Jacques, point par point, l'impossibilité absolue d'équilibrer un budget, avec sa seule fortune à lui.

— Eh bien! soit! mère, à Paris, oui, ce serait difficile; mais à l'étranger je puis partir, obtenir de ma banque un poste, en Argentine, par exemple.

Elle avait pâli, et, d'un ton sec :

— Alors, c'est cela : tu nous quitterais

pour une étrangère ! Si c'est ainsi que tu penses me la rendre sympathique !

— Mère, mère, je vous en prie, soyez bonne, compréhensive. Je vous assure que mon bonheur même est en jeu. Comment voulez-vous que j'y renonce sans raisons suffisantes ?

Et, de sa voix chaude qu'il voulait persuasive, il essayait de plaider sa cause auprès de l'égoïsme de sa mère.

Au bout d'une demi-heure d'insistance, il obtint enfin cette réponse :

— Pour le moment, c'est non et non. Je m'oppose absolument à ton projet — et tu sais que ton père sera de mon avis. Si tu y persistais, malgré nous, ce serait la rupture et, bien entendu, la suppression de ta part de notre fortune.

« Dans un an, si tu penses encore de même, nous reparlerons de tout ceci ; mais, d'ici-là, Jacques, si je ne puis empêcher que tu retrouves dans le monde cette jeune fille, — que je connais du reste et à laquelle je n'ai rien à reprocher, — je te demande formellement de lui taire ton sentiment et de ne faire aucune allusion à tes projets. Est-ce promis ?

— C'est promis, mère, et, dans un an, vous me promettez, vous, une réponse plus accueillante ?

Et Jacques avait tenu parole.

Mme Arbelle était retournée à ses vieux meubles, et Jacques, plus résolu que jamais, mais les lèvres murées par sa promesse, avait aimé plus fort Jeannie, de jour en jour — sans le lui dire.

Et puis, le printemps, l'été avaient passé. Un second hiver lui avait rendu Jeannie plus chère encore, et, impatient, il songeait :

« Encore quelques mois, et ce sera la victoire peut-être. »

Un incident avait aidé cette victoire, douteuse, — pour qui connaissait l'entêtement et la nature froide de Mme Arbelle.

Un après-midi, Jacques avait eu besoin de monter chez les Rivial, et, avant qu'il pût s'y opposer, une femme de chambre nouvelle l'introduisait dans le salon où Madeleine causait avec... — oui, cette jeune fille en larmes, c'était bien Jeannie Dartuise.

Elle s'était redressée, d'un bond, du fauteuil bas où elle semblait accablée — elle, si courageuse ! — Et, tandis que Madeleine accueillait Jacques, elle essuyait d'un mouvement vif son visage, le poudrait devant la glace et replaçait sur ses cheveux cuivrés le petit feutre voilant bien les yeux — les yeux qui avaient pleuré.

Puis, se tournant vers Jacques :

— Excusez-moi de partir si vite quand

vous arrivez, mais déjà j'étais en retard...

Et elle prenait congé de Madeleine Rivial qui, tendrement, l'accompagnait dans l'antichambre.

Jacques demeurait seul, bouleversé.

— Madeleine, Madeleine, qu'a-t-elle? Qu'est-il arrivé? Jamais, je ne l'ai vue dans cet état!

— Mon cher, cher ami, vous êtes bon et vous aimez Jeannie, je le sais; alors, à vous je puis dire...

Et elle avait raconté à Jacques indigné les sots et méchants propos tenus, ce jour même, par Mme Mauriel, au sujet d'un mariage auquel Jeannie désirait assister.

« — Ma petite, ce jour-là, j'ai besoin de toi pour vérifier mon essayage chez Patou. Et puis, crois-moi, ne mets plus les pieds dans aucun mariage. Cela te monte l'imagination d'une manière bien inutile. Mais comprends donc, une fois pour toutes, que les filles sans dot comme toi ne se marient *jamais*. Il peut arriver qu'elles plaisent, qu'elles aient même un certain succès; mais pas un homme de notre monde ne les épouserait. Et ils ont bien raison: la vie est si difficile, si chère, qu'ils seraient fous de s'encombrer de femme et d'enfants!

« Allons, Jeannie, sois raisonnable et re-

nonce courageusement à tes illusions. Je te disais donc que la doublure de mon manteau de loutre... »

Et Jeannie, malgré la révolte de tout son cœur frémissant, avait écouté, impassible, les recommandations « sur la doublure » du manteau somptueux de Mme Mauriel ; mais ses nerfs tendus n'avaient pu résister à la chaude affection de Madeleine et, dans le petit salon, elle avait éclaté en sanglots, succombant à un désespoir, bien rare chez elle.

C'est qu'hélas ! Mme Mauriel disait vrai : « Les hommes de son monde, à qui elle plaisait, ne l'épousaient pas ! »

Et Jacques Arbelle, lui-même, se taisait.

Alors, en qui croire ? En qui mettre sa confiance, puisque, lui aussi, son ami de près de deux ans, lui qui l'aimait — elle en était sûre — ne faisait pas le geste de lui tendre la main ?

Tout cela, elle ne l'avouait pas à Madeleine ! mais celle-ci le devinait, avec son amitié si dévouée ; et, subitement décidée, elle disait à Jacques :

— Écoutez, j'ai été folle d'imprudence. Jeannie vous aime... et, si elle est triste, c'est qu'hélas ! Mme Mauriel disait vrai. Alors, mon ami, il ne faut plus la revoir, plus vous

occuper d'elle, afin qu'elle soit plus calme, qu'elle vous oublie...

— M'oublier? Oh! non! Madeleine, mais devenir bien vite ma fiancée, ma femme.

Et il confiait à Madeleine la promesse faite, un an plus tôt.

Le soir même, il était aux pieds de sa mère; il lui racontait l'incident de l'après-midi, la détresse de Jeannie et sa résolution, à lui, de l'épouser sans délai. Il était majeur, en somme.

Cette fois, Mme Arbelle n'était pas distraite par l'arrivée de quatre fauteuils anciens du plus pur Louis XVI; elle écoutait son fils, touchée, malgré elle, par l'isolement de Jeannie, indignée de la dureté de cœur de Mme Mauriel — à laquelle il lui semblait désagréable tout de même de paraître ressembler! Et Jacques partait radieux, emportant le consentement attendu: l'approbation maternelle.

Dès le matin suivant, Madeleine Rivial recevait ce pneu laconique :

« Ma bien chère amie,

« Victoire! Je suis fou de joie. Pourrai-je voir chez vous à 5 heures, *notre* J... Tout le merci et toute la reconnaissance de votre

« J. ARBELLE. »

Et Madeleine avait rempli en conscience son rôle de fée bienfaisante...

A l'heure dite, le salon fleuri de violettes de Parme, d'œillets pourpres, avait un air de fête, dans la poésie du crépuscule d'automne. Sur la table à thé, le couvert de dinette était préparé, et Mariette, la femme de chambre, — innocent instrument de la Providence, — avait sa consigne :

— Vous introduirez ici M. Arbelle, puis Mlle Dartuise, et vous leur direz que je vais rentrer ; mais, sans m'attendre, vous servirez le thé tout de suite.

Alors, satisfaite de ses préparatifs, illuminée du bonheur de ceux qu'elle aimait, Madeleine était partie de chez elle, bien décidée à n'y rentrer que fort tard.

C'était Jacques qui arrivait le premier, vibrant d'émotion et une telle flamme heureuse dans les yeux, que Jeannie, qui le suivait de près, le remarquait tout de suite.

Qu'avait-il donc, ce soir ?

Le baiser qu'il mettait sur sa main était frémissant et la secouait d'un petit choc au cœur — comme un pressentiment de joie...

— Alors, Madeleine n'est pas là, et c'est vous qui la remplacez... ; qu'y a-t-il donc ?

Il ne répondait pas, car Mariette entrait, portant le plateau du thé.

— Madame a bien insisté pour que Monsieur et Mademoiselle goûtent sans l'attendre.

« Bonne, exquisite Madeleine ! » avait songé Jacques dans un élan de reconnaissance.

Jeannie, étonnée, ne disait rien ; mais ses yeux gris s'ouvraient en une nouvelle interrogation, tandis qu'elle se mettait en devoir de servir Jacques.

— Un morceau de sucre ? deux ?

Elle était debout devant lui qui s'était assis sur le divan et la dévorait de ses yeux brillants — et si tendres !

— Deux morceaux, ou trois, ou ce que vous voudrez. Jeannie, laissez ce sucrier, ce thé, venez vous asseoir près de moi... je voudrais vous dire ce que vos yeux réclament de moi depuis que vous êtes entrée...

« Je suis heureux, Jeannie, parce que je pars pour l'étranger. »

— Vous partez !

Comme un cri désespéré, était montée la voix profonde de la jeune fille, et elle s'était redressée toute pâle du divan où il l'attirait.

— Oui, je pars, et, si je suis divinement heureux, c'est que j'espère bien ne pas partir seul. Un poste de ma banque m'est offert en Argentine et je compte m'embarquer dans deux mois... avec ma femme !

« Sa femme ! Oh ! pourquoi me dit-il cela à moi, moi qui l'aime tant et dont il brise le cœur ? »

Mais la fière Jeannie avait tu cette révolte de tout son être.

Elle s'était rassise sur le divan et, toute sa volonté tendue, un pâle sourire sur les lèvres, elle articulait :

— Je ne vous savais pas fiancé. Je vous félicite, Jacques, et je fais des vœux — oh ! bien sincères — pour votre bonheur.

Il l'avait écoutée sans la quitter des yeux, de ce regard brillant qui descendait jusqu'au fond de son être.

Comment pouvait-il la regarder ainsi, étant le fiancé d'une autre ?

C'était doux et torturant, ce regard qu'elle ne s'expliquait pas.

Mais voici qu'il se penchait vers elle, plus près, plus près, l'attirait vers lui et murmurait à son oreille :

— C'est vous qui partirez avec moi là-bas, n'est-ce pas, Jeannie ? si vous m'aimez autant que je vous aime ? ...

Jeannie n'avait pas protesté et, oubliant son orgueil :

— Jacques, c'est vrai, je vous aime ; mais vous savez bien que notre mariage est impossible ! Votre mère ? Vos parents ?

— Ils ont été conquis par vous, bien-aimée; ils ne s'opposent plus à notre bonheur. Demain, ils seront chez tante Clara pour lui demander votre main...

— C'est vrai? C'est vrai? Oh! Jacques! Et, incapable d'en dire plus, Jeannie s'était blottie contre l'ami merveilleux qui devait être, désormais, son refuge, sa Providence, sa raison de vivre, partout et toujours...

.....

Jacques ouvre les yeux.

Y a-t-il deux jours ou deux siècles qu'il a vécu cette heure divine?

L'affreuse réalité le ressaisit : l'éblouissante fiancée d'hier est cette forme pâle, allongée comme une morte, et l'infirmière entr'ouvre doucement la porte :

— Je viens retrouver ma malade, n'est-ce pas, monsieur?.....

DEUXIÈME PARTIE

I

— Vraiment, madame, je puis entrer sans fatiguer Jeannie? J'ai tant envie de l'embrasser! Je ne l'ai pas vue depuis l'accident, vous savez... je n'étais pas à Paris...

Et Nicole Challance — l'amie d'enfance de Jeannie — levait ses grands yeux bleus tout brillants de larmes, sur tante Clara, plus effondrée que jamais.

C'est que les deux mois qui venaient de finir avaient été terribles pour le petit logis où l'on disputait à la mort la forme brisée de Jeannie.

L'opération tentée par le docteur Ridet n'avait pas réussi : la moelle était atteinte et la malade condamnée, pour sa vie entière, sans doute — car elle vivrait malgré tout — à une immobilité d'infirmes.

Mais le cerveau gardait sa lucidité, et la vie se concentrait dans les yeux gris qui paraissaient plus profonds encore.

— Est-elle changée? demandait anxieusement Nicole, au seuil de la chambre.

Mais tante Clara la rassurait ;

— Non, elle ressemble à une malade ordinaire, plus jolie et plus touchante seulement.

Et Nicole entra :

— Oh ! c'est toi, chérie !

Et Jeannie eut un frêle sourire et un petit geste pour tendre les mains.

Alors, oublieuse de ses résolutions, Nicole courut au lit et, cachant son front doré sur les petites mains de Jeannie, elle se prit à sangloter désespérément.

C'était atroce, atroce de retrouver ainsi sa belle Jeannie du passé. Mais celle-ci caressait le front doré et, sans une larme, disait doucement :

— Ne pleure pas sur moi, Nicole, ma chérie. Je ne suis pas très malheureuse. Je souffre un peu moins... et l'on m'aime et l'on me gâte tellement !

Jeannie disait vrai. *On* : c'était tante Clara, l'infirmière, les Rivial, Marise Devilliers et *lui* surtout, Jacques Arbelle, l'héroïque fiancé qui, loin de reprendre sa parole, comme l'en suppliait Jeannie, voulait au contraire que leur mariage fût célébré tout de suite, « pour avoir le droit de la soigner à toutes les heures du jour et de la nuit », avait-il répondu aux prières de la jeune fille.

— Tu penses, Nicole, que je n'ai pas accepté une pareille folie et ne l'accepterai

jamais ! mais cela m'a semblé si bon, si bon, cet amour plus fort que la souffrance, que la mort ! De ce qu'il a voulu faire, *toujours* je lui serai reconnaissante — quel que soit l'avenir !

« Regarde comme il me comble : je vis dans les fleurs, et bientôt dans la musique, car il m'a acheté un gramophone, et l'on me permettra de m'en servir aussitôt que je serai plus forte. »

Et Nicole, un peu calmée, contemplait la profusion de camélias qui fleurissait la chambre — cette chambre Empire, d'un vert très doux. Si souvent elles y avaient causé, ignorantes du destin de chacune !

Et le destin de Jeannie était de vivre en éternelle fiancée de l'homme qu'elle adorait... et le destin de Nicole, — orpheline de mère et assez délaissée par un père occupé de ses affaires de Bourse — était de regarder le couple ami, sans savoir si elle le plaignait ou l'enviait... C'était si beau et si rare, cet amour de Jeannie et de Jacques Arbelle !

Nicole, en fermant les yeux, évoquait le masque séduisant du jeune homme, son regard franc, son clair sourire.

A elle aussi, il eût paru très doux d'inspirer à un homme de cette valeur un sentiment pareil !

Mais de quel prix Jeannie payait cet amour-là !

Nicole se taisait, tenant toujours la main de son amie, et le feu jetait des lueurs vives sur l'or de ses cheveux et sur les cuivres des meubles anciens.

Un coup de sonnette arracha Nicole à sa rêverie.

— C'est Jacques ! c'est son heure, fit Jeannie d'une voix basse où vibrait un bonheur absolu, — un bonheur que Nicole envia, parce qu'elle ne l'avait pas encore trouvé.

Elle voulut se lever, partir ; mais la pression des petites mains de Jeannie la forçait à demeurer.

Un heurt discret à la porte, et Jacques entre. Sur le seuil, il s'arrête, surpris à la vue des deux jeunes filles... mais il connaît Nicole ; il s'approche, la salue en silence, et elle répond en détournant les yeux...

Comme il est changé ! Et que les mots traduiraient mal leur émotion à tous deux de se retrouver ainsi !

Puis Jacques s'approche de sa fiancée ; Nicole est debout devant la glace, pour remettre son chapeau ; elle ne voit pas les jeunes gens ; pourtant elle devine l'élan de Jacques vers le visage de la malade où la joie de sa venue a mis une teinte

rose qui ressuscite la Jeannie du passé.

En elle, Nicole, vibre comme un écho le frémissement contenu de leurs paroles, de leurs gestes, de toute cette tendresse impérieuse qui déborde en eux, malgré la vie, malgré la mort, et les fait plus proches que des époux passionnément unis.

II

— Je voulais t'embrasser pour ton Noël, ma Jeannie, savoir si tu souffrais un peu moins, au moral et au physique.

Et Marise Devilliers s'approcha du lit de la jeune fille qu'elle contemplait de sa maternelle tendresse.

Jeannie leva les yeux vers son amie. Qu'il était doux et reposant, le visage de Marise Devilliers ! La sérénité de l'âme y mettait une sorte de rayonnement... Sous la petite toque de plumes grises, elle paraissait très jeune encore ; les cheveux blonds n'avaient pas un fil d'argent, et la forme gardait sa ligne élégante dans le manteau de loutre au grand col gris.

Comme si elle lisait en elle-même, Jeannie prononça :

— A vous, grande amie, je peux bien avouer la vérité que je tais aux autres, à Jacques surtout : il en aurait trop de peine...

« Eh bien ! oui, je souffre abominablement, et je n'ai plus de courage, Marise ! Quand Jacques est là, je mets toute ma volonté à paraître vaillante, à lui sourire, à être comme par le passé. Je voudrais tant l'arracher à sa peine qui est immense ! Je voudrais tant que l'heure qu'il me donne chaque jour lui soit douce, tendre, amoureuse, comme si j'étais encore la fiancée qu'il avait choisie...

« Mais, Marise, je suis si fatiguée de cette lutte pour lui cacher ma faiblesse, pour ne pas attrister tante Clara, les dix-huit ans de Nicole, l'amitié dévouée de Madeleine qui attend un bébé et est très sensible en ce moment !

« Marise ! Marise, que ce rôle est lourd !... Je n'en peux plus ! »

Jeannie s'arrêta, épuisée. Son visage se creusait de souffrance, et cette souffrance était bien plus encore celle de l'âme que celle de son corps meurtri.

Les yeux pleins de larmes, Marise se pencha et mit un baiser très tendre sur le front de la jeune fille. Mère d'un jeune prêtre, avec sa foi vaillante, elle savait que Jeannie,

qui voulait souffrir seule, sans l'appui divin dont elle s'était privée, n'aurait pas le courage nécessaire. L'épreuve était trop pesante pour ses épaules. Mais l'âme délicate de Marise respectait la liberté des croyances des êtres qui la frôlaient dans la vie... ; elle dit seulement :

— Je t'enverrai mon abbé, ton ami Jean. Il te parlera de son patronage, de ses pauvres ; mieux que moi, il saura t'arracher un moment à toi-même, à ton mal.

Plus bas, elle ajoutait :

— C'est, ce soir, la première messe de minuit que Jean va dire depuis son ordination. Je serai bien près de lui... et de toi, ma Jeannie !

.

La messe de minuit !

Ces mots tintaient encore dans l'esprit de Jeannie, alors que Marise Devilliers avait quitté la chambre.

Et voici que les souvenirs de sa petite enfance montaient en son âme fatiguée... : dans un brouillard heureux, elle revoyait ses Noël's chez tante Rosie, alors qu'elle était une toute petite créature, assise devant la cheminée, frémissante de joie, à l'idée des nombreux souliers qu'elle allait placer dans l'âtre... Or, un matin de Noël,

le cadeau qu'elle avait trouvé était la traditionnelle petite crèche : l'étable couverte de chaume, les personnages minuscules représentant la Vierge, saint Joseph, l'âne et le bœuf. Sur son lit de paille, l'Enfant Jésus, figurine délicate, lui souriait, et, devant la crèche, tante Rosie avait allumé les bougies multicolores de quatre petits flambeaux.

Jeannie, dans sa longue robe de chambre rouge, s'était arrêtée net, pétrifiée de joie... et puis, dans un transport d'amour, elle était tombée à genoux devant la crèche, répétant le geste séculaire des bergers de jadis, et son âme enfantine avait formulé cette prière :

« Petit Jésus, je vous aime, je vous aime tant ! Pour vous remercier, prenez ma joie ! »

Et voici que sur les lèvres de la Jeannie désespérée — et qui ne croyait plus — la même formule revenait dans sa tragique beauté :

« Mon Dieu, si vous existez, ayez pitié de moi ! Vous avez pris toute ma joie... donnez-moi votre force et votre paix... je n'en puis plus. »

Et, pour la première fois, Jeannie, ce soir-là, n'était pas déchirée par une douleur trop vive. Elle ferma ses yeux, s'abandonnant à une douceur qu'elle ne connaissait plus depuis l'affreux choc.

Comme c'était divinement bon de ne plus souffrir ! Et Jacques allait venir. Il avait écrit :

« Bien-aimée,

« Je ne pourrai, aujourd'hui, monter vous voir avant le dîner ; mais, vous le savez, je ne puis me passer du baiser de Jeannie. Mon amour, puisque vous ne vous endormez que bien tard, voulez-vous de moi pour la veillée de Noël ? J'aime cette fête et ne puis la passer sans vous. Avant la messe de minuit, où j'accompagnerai ma mère, je viendrai.

« A tout à l'heure, ma Jeannie, et à toujours l'amour immense de votre Jacques. »

« A toujours l'amour immense de votre Jacques ! »

Jeannie répétait les mots, et une reconnaissance éperdue faisait battre son cœur pour celui qui avait le courage de les prononcer.

A l'éternité de l'amour de Jacques ? Non, elle n'y croyait pas. Dans sa solitude de malade, au cours de ses insomnies si cruelles, elle avait envisagé la dure vérité. Elle savait que le cœur humain a des limites et que cet être jeune qu'était Jacques — épris de mouvement, de voyages, passionné pour les sports,

tout frémissant de sève et de vie débordante, — se laisserait, un jour, de ce rôle de garde-malade auprès d'une infirme — cette infirme fût-elle une fiancée qu'il adorait.

Elle savait aussi que jamais sa loyauté chevaleresque n'accepterait le geste d'une rupture. Ce serait à elle, Jeannie, plus tard, quand elle serait plus forte, de briser le nœud qui les unissait.

« Aurai-je jamais ce courage? pensait-elle avec angoisse. Et pourtant *il le faudra...* ce serait mal de lui prendre ainsi toute sa vie. Que puis-je lui donner maintenant? »

Et voici que de nouveau la même supplication montait à ses lèvres, désaccoutumées de la prière :

« Mon Dieu, vous avez pris toute ma joie, ayez pitié; donnez-moi votre force et votre paix! »

.

Dix heures.

— Enfin, me voici auprès de vous!

Et Jacques l'embrasse d'un tel élan que les tristes pensées s'enfuient, comme un vol d'oiseaux sombres...

Il a mis sur son lit une brassée de fleurs : roses de Noël, pareilles aux tons délicats de ses joues, violettes odorantes; puis il les arrange lui-même dans les vases, avec des soins fémi-

nins que Jeannie suit avec des yeux d'extase.

La tâche finie, bien vite, il s'assoit au pied du lit, sa place favorite, s'empare des petites mains qu'il emprisonne sous ses lèvres et ajoute tendrement :

— Voulez-vous un peu de musique, mademoiselle ma fiancée, pour votre Noël? La sonate de Franck, par exemple, et jouée par Thibaud et Cortot, s'il vous plaît!

Elle incline la tête, rayonnante, et il s'affaire autour du gramophone; puis il vient se rasseoir auprès d'elle.

Comme c'est émouvant ce tête-à-tête dans la pièce amie où flotte l'odeur des violettes!

Jeannie ferme les yeux dans un bien-être oublié. Elle est toute enveloppée de l'amour de Jacques — son viatique! — et elle écoute la musique de Franck qui l'emporte bien haut, loin des tristesses de la terre...

Oui, l'avenir est sombre; mais cette veillée de Noël avec le bien-aimé restera, pour elle, l'oasis, dans la montée du calvaire gravi durant ces deux mois.

Onze heures et demie!

— Déjà!

En quittant le jeune homme, elle lui murmure, dans son baiser d'adieu :

— Jacques! à l'église, tout à l'heure, priez pour moi qui ne sais plus prier.

Étonné, il la regarde. C'est elle, Jeannie, l'affranchie, qui parle ainsi?

Ému de cette faiblesse qui implore une aide, il répond de toute son âme:

— Oui, ma bien-aimée, je prierai pour vous et pour moi. Je demanderai que rien ne nous sépare jamais!

III

Février.

— Je t'assure, Jacques, qu'il est tout à fait impossible que tu refuses ce dîner, fit Mme Arbelle, mécontente. Ta position est déjà bien assez triste et assez fausse, sans que tu l'aggraves encore par des scrupules superflus... Pour ta carrière, il est utile qu'on te revoie dans le monde.

« Je ne te demande pas de danser, et tu es libre d'aller au théâtre ou non; mais je t'assure que le milieu de bridgeurs et de musiciens que réunit notre amie, Mme Anseau, comprendra parfaitement ta mine découragée.

« Personne, du reste, ne fera allusion à ton chagrin : on sait que tu ne peux supporter la moindre parole de compassion à ce sujet!

« Mais, moi, ta mère, je réclame ta présence à ce dîner, et tu me dois bien cette

satisfaction ! Je suis déjà bien assez malheureuse de ce qui est arrivé ! »

Et Mme Arbelle étouffa un gros soupir.

Jacques avait écouté ce flot de paroles sans essayer d'interrompre sa mère, une fois lancée. Puis, par lassitude, il avait consenti à dîner chez Mme Anseau.

Malheureuse ? Déçue ? Oui, Mme Arbelle l'était réellement. La première émotion passée, elle avait eu un semblant d'espoir. Puisque Jeannie Dartuise n'était plus une fiancée épousable, Jacques allait être libre. Elle connaissait trop bien Jeannie pour ne pas être sûre que la jeune fille ferait tout au monde pour qu'il reprît la parole donnée.

Mais Jacques demeurait inflexible et, de jour en jour, sa mère le voyait devenir plus sombre, mais aussi plus fidèle.

— Cette situation est inextricable, ridicule, confiait Mme Arbelle à son mari, toujours de son avis, du reste ; Jacques est en train de gâcher sa vie et la carrière de grand avenir que lui réservait sa Banque où il est très apprécié.

« Si l'on pouvait peu à peu le distraire de Jeannie ! »

Mme Arbelle disait tout haut « le distraire », mais le mot « le détacher » était bien celui qui traduisait ses pensées.

C'était le soir du dîner Anseau. Jacques prenait congé de Jeannie et, tout en caressant les boucles cuivrées qui s'éparpillaient sur l'oreiller, il disait tendrement :

— Chérie, chérie, pensez à moi tout à l'heure ; mon cœur ne vous quittera pas dans cette petite chambre.

Elle inclinait la tête sans parler pour qu'il ne devinât pas dans sa voix le chagrin qui l'étreignait.

Elle était bien lasse ! Depuis Noël, les souffrances avaient repris avec une acuité qui la laissait brisée, sans forces pour accepter l'épreuve, plus lourde de jour en jour. Et voici que, ce soir, la réalité s'imposait à elle, brutalement, parce que Jacques, *son* Jacques, était en tenue de soirée et qu'elle-même ne formait dans son lit qu'une pauvre loque meurtrie et sans courage.

Dieu, quel contraste ! Et ce contraste irait toujours grandissant ; peu à peu, par la force des choses, Jacques serait amené à reprendre sa vie normale ; et *elle* ? Elle, serait « l'heure charitable de sa journée », l'amie triste qu'il viendrait embrasser, par amour d'abord, par pitié tendre ensuite.

En songeant à cela, Jeannie avait les yeux pleins de larmes ; elle se cacha la tête contre l'épaule de son fiancé, et les gouttes

salées imprégnèrent le drap fin du smoking.

Un heurt à la porte.

Jacques s'était redressé, tandis que la jeune fille disait :

— Entrez...

Et la porte s'ouvrit sur... Nicole Challance, toute blonde dans le grand col de fourrure de son manteau du soir :

— Oh ! pardon, chérie, je te dérange ?

Jeannie sourit :

— Tu ne me déranges jamais, et justement Jacques me disait « au revoir ». Il dîne en ville.

— Moi aussi, fit étourdiment Nicole ; mais je me suis habillée bien vite, pour monter t'embrasser et t'apporter le livre que je t'avais promis.

Et elle posa sur le lit le volume enveloppé.

— Tu es bonne, ma Nicole, et tu me sembles très belle. Peut-on voir ?

Un peu confuse, Nicole disait :

— Mais non, Jeannie, c'est bien inutile, je t'assure.

Mais — parce que cela lui faisait mal — Jeannie insistait, et, bon gré, mal gré, Nicole apparaissait en robe du soir, ses adorables épaules de blonde sortant largement du petit corsage décolleté.

L'embarras l'avait rendue toute rose, plus charmante encore que de coutume.

Jeannie eut un sourire très bon.

— Tu es très jolie ainsi, ma Nicole, et je ne plains pas ton voisin de table; où dînes-tu, ce soir?

— Chez Mme Anseau, fit la jeune fille.

— Chez Mme Anseau? Ah!

Jeannie avait pâli un peu, et Jacques, adossé à la cheminée et qui ne regardait pas Nicole, jetait avec une indifférence voulue :

— Alors, Nicole, nous dînons ensemble. Moi aussi, je suis, ce soir, au nombre des convives de Mme Anseau.

Était-ce une illusion? Il sembla à Jeannie que le rose des joues de son amie s'accroissait encore.

Elle s'exclamait — et une joie mal dissimulée vibrait dans sa voix :

— Oh! vous serez là!

Jeannie la notait, cette joie, et son cœur se serrait. Pourquoi? Ce n'était presque rien et, pour elle, rivée à son lit de souffrances, c'était poignant, ce départ à tous deux vers ce dîner qui les réunissait.

En silence, il aidait Nicole à remettre son manteau, et, tandis qu'elle disait adieu à son amie, il s'appropriait lui-même dans l'antichambre. Puis, il reparut sur le seuil, prêt à partir :

— Il neige très fort; vous êtes seule.

Je puis vous mettre en voiture, Nicole. Ensuite, j'irai chercher ma mère qui ne sera prête qu'à huit heures.

Elle n'osait accepter ; mais Jeannie insistait... A bout de forces, elle hâtait même les adieux à son fiancé...

— Oui, mon ami chéri, à demain ! A demain !

Eut-il l'intuition de ce qu'elle souffrait ? Il mit sur ses yeux son baiser le plus tendre. Il murmurait :

— Je t'aime, je t'aime plus que tout au monde, ma bien-aimée.

Les prunelles grises eurent un éclair de joie..., puis elles suivirent le couple qui dépassait la porte — couple harmonieux, élégant, si bien assorti qu'il s'imposait comme une trouvaille artistique...

Alors, quand elle fut seule, Jeannie éclata en lourds sanglots, désespérée.

IV

— Nicole, ma petite, que je vous dise un mot.

Et Mme Anseau attirait la jeune fille dans un coin du salon, déjà plein de monde.

La lumière d'une lampe haute éclaira son visage mobile, très expressif, où des yeux vifs fixaient bien en face les gens et les choses.

De même, la bouche savait dire à ceux qui le méritaient des vérités que, parfois, ils eussent préféré ne pas entendre.

Elle glissait à Nicole d'un air entendu :

— Je vous ai placée, à table, à côté de Jacques Arbelle. Vous seule saurez ce qu'il convient de dire à cette âme en peine. Avec lui, n'est-ce pas, vous soignez sans cesse sa fiancée?

— Oui, et je l'admire si fort dans ce rôle de garde-malade!

Nicole avait parlé dans un élan. Mme Anseau lui jeta un coup d'œil... et elle fut rassurée sur la qualité du sacrifice qu'elle imposait à sa favorite.

En rejoignant ses invités, elle songeait :

« Dire que ce Jacques Arbelle va passer sa vie auprès d'une infirme quand il a, autour de lui, tant de vie jeune, séduisante! C'est fou... et sublime! »

A table, un quart d'heure plus tard, elle les observait tous deux, et la même pensée lui revenait.

Elle avait beaucoup aimé la mère de Nicole; la jeune fille était contemporaine de Pierre, son second fils, et elle se sentait une

âme maternelle pour cette jolie gamine qui se débrouillait à son honneur dans l'existence solitaire que lui faisaient les préoccupations financières de M. Challance.

Arbelle était silencieux, et Nicole répondait avec une grâce polie aux propos empressés de son voisin de gauche. Mais, à la dérobée, elle regardait Jacques, et sa pensée fidèle ne le quittait pas.

Mme Anseau ne le lui avait-elle pas confié, ce soir? Comme ce premier contact avec le monde devait lui être pénible! Que faire pour le lui adoucir, pour l'arracher un moment — qui serait un moment de détente — à la hantise de cette chambre Empire où il regrettait tant de ne pas être!

Et un grand découragement s'abattit sur Nicole. Elle se sentit seule... plus seule encore que Jeannie qui, elle, possédait au moins l'amour de Jacques; et elle eut envie de pleurer.

Mais voici qu'Arbelle sortait de sa rêverie et qu'il s'excusait :

— Pardonnez-moi, Nicole, de me montrer un voisin si peu aimable. A vous je puis l'avouer : je me trouve, sans elle, dans le monde, comme un corps sans âme; et dire que ce sera *toujours* ainsi!

Nicole protesta :

— Ne dites pas cela, Jacques, Jeannie peut guérir. Qu'est-ce que sont les diagnostics des médecins, si le Bon Dieu s'en mêle? Moi, je prie, chaque jour, Notre-Dame de Lourdes, pour Jeannie, et j'espère — oui, j'espère — être exaucée. Si seulement je pouvais l'emmenner là-bas!

Très intéressé, il questionna :

— Vous croyez réellement aux miracles de Lourdes? Nicole.

Sérieuse, elle prononça :

— Comment pourrais-je ne pas y croire? Vous savez que, l'été dernier, j'ai passé là-bas quelque temps? Si vous saviez tout ce que j'ai vu comme je vous vois! A la dernière procession, un enfant aveugle a été guéri tout près de moi. Pourtant, c'était un cas désespéré!... Et quelle atmosphère de foi! Quelle ardeur dans la prière! Quels exemples de merveilleuse charité donnent les brancardiers! C'est inoubliable! Oh! oui, Marise Devilliers et moi, nous voudrions tant y conduire Jeannie. Si elle en revenait guérie!

La voix fraîche de Nicole montait avec une telle ferveur que Jacques, malgré lui, écoutait, presque conquis.

« Si elle en revenait guérie! »

Sa pensée redisait les mots, les jugeant absurdes, et pourtant...

Dieu ! Oublier l'affreux cauchemar. Retrouver Jeannie debout, souriante et vive comme par le passé !

Il ferma les yeux, ébloui... ; quand il les rouvrit, ce fut Nicole toute rose, toute blonde, dans son petit corsage décolleté, qu'il vit auprès de lui...

Doucement, il dit :

— Vous êtes un vrai apôtre, Nicole. Merci de votre charitable effort pour me donner de l'espoir.

Et il parla d'autre chose. Mais, depuis qu'elle avait prononcé le mot magique « Lourdes », sa nuit ne lui paraissait plus aussi noire : une petite lueur surnaturelle y brillait, et c'était elle, Nicole, qui l'avait allumée.

En quittant la table, il pensa, reconnaissant :

— Jeannie a raison : cette petite a un cœur exquis.

Dans le fumoir, le dîner fini, Jacques causait avec Daviel, un grand garçon très élégant qui plaisait aux femmes — et le savait.

Par la portière relevée, on apercevait l'harmonieux décor du salon où évoluait Nicole, servant le café avec sa grâce juvénile.

A présent, elle entrait au fumoir et tendait ses tasses aux deux jeunes gens.

Jacques remercia d'un sourire ; mais Daviel s'exclama, tout de suite « flirt » :

— Quel bon vent vous amène ici ce soir, mademoiselle ? Vous vous êtes faite bien rare, cet hiver : pas de tennis, pas de patinage, pas de golf, pas de piscine, à peine de soirées ! Qu'étiez-vous devenue ?

Elle répondit, un peu distante.

— J'étais très occupée. Mme Anseau vous dira où et pourquoi. Merci de vous en être aperçu, ajouta-t-elle par politesse.

Mais elle demeurait hautaine, imperceptiblement. Daviel le sentit, et cette froideur à laquelle il n'était pas habitué, piqua au vif son désir de plaire.

Il marmotta entre ses dents :

« Pas sociable, pour l'heure, la jolie Nicole ! mais bien en forme ! Quelle ligne d'épaules ! »

Puis, tout haut, se tournant vers Arbelle, il interrogea, son énigmatique sourire aux lèvres :

— Grosse situation, n'est-ce pas, les Challance ? Fille unique ? Père coté en banque ? Comment cette petite n'est-elle pas encore mariée ? Ce sera une femme exquisite...

Malgré lui, Jacques rectifia :

— Nicole Challance demande beaucoup à celui qu'elle choisira. Elle veut un homme de cœur, et ça ne court pas les salons.

— Merci du compliment ! ricana Daviel. Vous me jugez de haut, Arbelle, vous, l'homme des grands désintéressements ! Oui, oui, je sais, ne protestez pas. Mais avant tout, mon cher, sachez que, dans la vie, le rôle de « poire » ne me paraît pas enviable ! Mal pour mal : j'aime mieux être le dupeur que le dupé. A bon entendeur, salut !

Et il planta là Jacques, pour rejoindre Nicole, sous couleur de porter le sucrier.

« Ce garçon aurait-il envie d'épouser Nicole ? » pensa Jacques, vaguement inquiet.

Il le jugeait âme médiocre, et un souci le prenait à l'idée que Nicole pourrait être sa proie.

« Jeannie serait navrée, pensa-t-il. Elle n'estime guère Daviel. Avec elle, nous saurons bien protéger Nicole contre un sot mariage. »

Jeannie ! Ce doux nom résonna en lui, évocateur de la chambre où son amie souffrait, rêvant à cette soirée dont elle était exclue, et soudain il oublia l'avenir de Nicole.

Avec une ferveur triste, il s'absorba dans le souvenir de Jeannie, bercé par le quatuor de Fauré qui venait de commencer. Il ne vit pas Daviel s'installer délibérément auprès de Nicole...

Comme cette langue de Fauré était tendre

et triste, et qu'elle accompagnait bien la nostalgie de Jacques !

A Nicole aussi, elle parlait dans sa phrase émouvante, et, sans que la jeune fille s'en rendit compte, ses yeux ne quittaient pas le fiancé de Jeannie.

« Cette musique doit lui faire un mal affreux, » pensait-elle, oublieuse d'elle-même et si loin du salon de Mme Anseau qu'elle tressaillit désagréablement lorsqu'auprès d'elle une voix masculine articula entre deux morceaux :

— Toujours passionnée de musique, mademoiselle ? Dans ce cas, vous êtes bien servie. Ce quatuor de Fauré est remarquable !

En musicien — après tout, il était musicien — il parla du talent de Fauré, des quatuors parisiens, sûr d'intéresser Nicole qui suivait assidûment les concerts.

Adoucie, la jeune fille répondait, contente, malgré tout, de discuter ses auteurs favoris.

De loin, Jacques vit le duo qui, cette fois, semblait en harmonie, et le même pli barra son front.

Mais il ne fit rien pour les séparer et demeura seul, debout contre la portière.

Seul il était ce soir, seul il serait toute sa vie devant les couples des autres.

Quelle âpre destinée que la sienne, et que Nicole avait pensé vrai : cette musique avivait son mal.

A présent, le quatuor fini, c'était le tour de Bianca Manzoni, une amie de la maison, qui était en même temps une grande artiste. Italienne de père, elle avait le type à la fois pur et voluptueux des anges de Botticelli, toute mince dans sa robe de taffetas noir aux énormes manches, le cou portant fièrement la tête fine dont la pâleur dorée mettait en valeur des yeux ni verts, ni noirs, mais tout pailletés d'or et qui regardaient le songe intérieur qu'elle avait vécu, hélas !

Mariée par amour à un ami d'enfance, déséquilibré et magnifique, son court mariage avait été un dramatique calvaire. Par une sorte de perversion, son mari n'avait-il pas tenté de l'empoisonner ! A présent, libérée de ce cauchemar, elle allait, pauvre petite épave, vers une destinée inconnue, toujours digne, toujours fière, avec cette grâce italienne que subissaient en ce moment les invités de Mme Anseau.

Sur la ligne impeccable des dents, la bouche très rouge, un peu grande, — mais si expressive ! — s'entr'ouvrait, et elle se prit à chanter.

Elle disait une âpre mélodie d'Aubert, *la*

Mauvaise Prière, avec une amertume, une sombre passion, qui en faisaient un déchirant appel.

— C'est du Felicia Mallet tout pur, prononça, à côté de Jacques, un vieux monsieur féru de l'ex-grande divette.

Lui, Jacques, écoutait, bouleversé par ce chant vécu et si désespéré. Une chaude pitié montait en lui, vers la jeune femme qui avait tant souffert, et il se trouva — par comparaison — moins malheureux qu'elle, lui qui possédait l'amour si beau d'une Jeannie.

A présent, devant le buffet, c'était l'animation coutumière. Jacques, machinalement, se rapprocha. A deux pas de lui, Nicole, que Daviel entourait savamment d'une cour discrète, l'aperçut. Vite, elle profita d'un remous pour abandonner son nouvel admirateur, et elle arriva près du jeune homme, toute rose, toute fraîche, continuant à déguster sa glace, comme une jolie chatte gourmande.

— Bien émouvante, Bianca, n'est-ce pas? fit-elle, sûre d'être comprise, et pour vous, mon pauvre ami, trop douloureux, le Fauré! Comme j'ai pensé à vous en l'écoutant! Cela me faisait mal, vraiment...

Spontanée, elle disait ces choses, et ses grands yeux humides regardaient Jacques

avec une compassion qui lui fut un baume.

Sans répondre, il prit la petite main qui lui tendait la coupe et, au passage, oubliées du protocole, ses lèvres effleurèrent les doigts menus qui sentaient la jeunesse.

Elle rougit un peu et se détourna vers Mme Anseau qui l'appelait.

Alors, un bras se posa sur l'épaule de Jacques, tandis qu'une voix joyeuse s'exclama :

— Mes compliments, Arbelle, ta fiancée est ravissante. On me l'avait dit, du reste.

C'était un camarade de Jacques, attaché militaire à l'étranger, et de retour inopiné à Paris, depuis quelques jours seulement.

Jacques était devenu très pâle. D'une voix blanche, il rectifia :

— Tu te trompes, Aubry. Ma fiancée est malade gravement, et ce n'est pas Mlle Chalance. Mme Anseau t'expliquera... Excuse-moi : il m'est impossible de parler de ces choses.

Et il s'éloigna, laissant tout interdit son interlocuteur.

« Diable ! quelle gaffe ! » pensa-t-il.

Lui, Jacques, fuyait dans le vestibule, comme une bête traquée. Cet attouchement brutal à sa blessure lui avait été intolérable. Nicole : sa fiancée ? Quelle ineptie ! Parce

qu'une minute, elle lui avait apporté le réconfort de son sourire et de son affection?

Injustement — oh! combien! — il lui en voulait presque de sa sympathie et de son geste.

Et il mâchonna, dans la nuit claire qui n'apaisait pas sa fièvre :

« Monde stupide, tu ne me verras plus guère, d'ici longtemps! »

V

Impatiemment, Jeannie attendait ses amis le lendemain du dîner de Mme Anseau.

La nuit avait été bien mauvaise pour elle : sans cesse, elle avait eu la hantise du couple qui s'en allait vers la vie, l'abandonnant à jamais, pauvre petite chose brisée...

Avec l'aube, l'angoisse avait cessé, et aussi l'affreux cauchemar. Il faisait si beau, ce matin-là! Plus de neige, plus de froid, mais un soleil brillant qui mettait des étincelles aux cuivres des meubles Empire.

Apaisée, Jeannie reprenait confiance. Oui, c'était dur, très dur, de ne pouvoir suivre l'homme qu'elle aimait; mais, puisque lui revenait à elle, si tendrement, si fidèlement!

« Avant tout, il ne faut pas qu'il devine mon tourment d'hier soir, » pensait-elle ; et, de tout son courage, elle s'appliqua à songer au bébé qu'attendait bientôt Madeleine Rivial et dont elle devait être marraine.

— Pour qu'il te ressemble, avait dit son amie. Qui prendrons-nous pour parrain ? Jacques, il me semble ; c'est tout indiqué, avait-elle ajouté un peu à l'étourdie.

Saisie, Jeannie l'avait enveloppée d'un regard profond — et si triste. Madeleine ignorait-elle que ceux qui acceptent ensemble le parrainage ne doivent jamais se marier l'un avec l'autre, séparés par le lien mystique ? C'était cruellement vrai, du reste, dans la circonstance. Avec un soupir, elle avait étouffé la révolte qui grondait en elle, forcé ses lèvres à ébaucher un frêle sourire, et sa voix avait répondu, très calme :

— Oh ! oui, chérie, Jacques serait, à mon avis, le parrain rêvé... et le plus cher. Mais ne crains-tu pas de donner à ton poupon une marraine sans foi religieuse !

— Il te la rendra, avait conclu tendrement Madeleine, avec un baiser.

Et Jeannie, qui ne serait jamais mère, s'attendrissait à la pensée de cette vie nouvelle, sur qui se pencherait bientôt sa pauvre existence d'infirmes.

« Ce sera très doux de l'aimer, » songeait-elle, distraite de sa peine. Son âme maternelle s'éveillait déjà. Quel trésor ç'eût été pour les enfants de Jacques!

Un coup de sonnette l'arracha à sa rêverie, et, dans la pièce, entra Nicole, éblouissante comme le soleil même.

— Je viens de bonne heure, chérie, pour ne pas encombrer « l'heure de Jacques ».

Et, tendrement, elle s'informait de la soirée et du sommeil de son amie. Son cœur très bon avait-il eu l'intuition de la cruelle vérité?

Jeannie eut, comme toujours — le courage de la rassurer; puis, elle interrogea, un peu hâtive :

— Raconte-moi vite le dîner, la soirée. A côté de qui étais-tu à table?

Lentement, Nicole répondit — et son regard bleu prenait une douceur qui frappa Jeannie :

— A côté de Jacques. Et nous avons parlé de toi et rien que de toi. Chérie, chérie, tu étais réellement avec nous, tant nous t'évoquions de toutes nos forces et de toute notre tendresse!

Jeannie remercia d'une pression de ses petites mains et Nicole ne sut pas que son cœur avait tressailli, sous le même choc douloureux.

Ah ! cette beauté éclatante de Nicole offerte aux yeux de Jacques pendant tout un dîner !

« Quelle vilaine jalouse je fais, pensa-t-elle, honteuse ; heureusement, ils ne le sauront jamais ! »

Avec hésitation, Nicole continuait :

— Sais-tu ce que j'ai proposé à Jacques ? Une idée de ma façon que, ma foi, il n'a nullement repoussée...

Les yeux de Jeannie interrogeaient.

— Te conduire, cet été, à Lourdes ! Rien que cela ! Avec Marise Devilliers et moi, pour te ramener guérie...

La même exclamation de stupeur qu'avait eue Jacques échappa à Jeannie :

— Nicole, Nicole, quelle folie dis-tu là ? Moi, guérie ! Tu penses vraiment que je puis être guérie ?

Et, de même que la veille, et sans souci de l'incrédulité de Jeannie, Nicole, chaudement, reprit son plaidoyer.

Jeannie écoutait, bercée par cette voix qui évoquait un songe, merveilleux autant qu'une légende d'autrefois...

Non, elle ne croyait pas aux miracles de Lourdes. Et, pourtant ! L'accent de Nicole était vibrant de conviction et le mirage se dressait, d'une tentation qu'il était au-dessus de ses forces de repousser.

Était-ce bien elle, Jeannie l'incroyante, qui prononça, de toute son âme meurtrie :

— Bah ! je ferai ce que vous voudrez, Marise et toi. Et vous croirez et vous prierez pour que mon destin s'accomplisse, favorable...

Dans un élan, Nicole embrassa son amie.

— Oh ! Jeannie, que tu es bonne, et courageuse... et que tu mérites d'être guérie !

Et, ravie d'une acceptation qu'elle n'espérait guère, Nicole, gaiement, continua le récit de la soirée. Elle en vint à parler de Daviel, « très en humeur de flirt », ajouta-t-elle, moqueuse.

— Je n'aime pas beaucoup « les humeurs de flirt » de ce garçon à ton égard, fit Jeannie, mécontente. C'est un être sans délicatesse qui s'entend fort bien à compromettre les jeunes filles, et il se pourrait qu'il en voulût à ta dot !

Amusée, Nicole approuvait, et elle ajouta avec malice :

— Très bien pensé, petite Sagesse. Ce matin, un coup de téléphone de Mme Anseau m'apprenait — incidemment — que Daviel avait été ravi de me retrouver, hier soir, et espérait bien être mon danseur, prochainement.

— Nicole, Nicole, tu ne songes pas réelle-

ment à t'encombrer, dans le monde, de ce garçon?

Devenue sérieuse, la jeune fille répondit, et une soudaine gravité durcissait son jeune visage :

— Rassure-toi, Jeannie. Si je consens à « m'encombrer dans le monde, de ce danseur », selon ta propre expression, c'est pour bien le connaître et ne pas risquer de m'en « encombrer » définitivement dans la vie. C'est si rare de trouver le bonheur avec le mari rêvé... Tel que serait Jacques, allait-elle conclure...

Mais elle regarda Jeannie... et elle s'arrêta court.

Jeannie avait deviné le nom que Nicole avait tu, et elle eut au cœur le même choc étrange.

Tendrement, elle dit, caressant les cheveux légers :

— Je rêve pour ma Nicole le meilleur, le plus aimant des fiancés. Qu'elle se garde pour celui-là et envoie bien vite au diable tous les Daviel du monde.

« Le meilleur, le plus aimant des fiancés ! » Involontairement, le regard des deux jeunes filles était tombé sur l'image de Jacques qui souriait sur la cheminée, près des violettes odorantes dont il gâtait Jeannie...

Mais elles n'ajoutèrent rien : à la porte de la chambre, apparaissait l'original du portrait, puisque c'était « son heure ».

VI

Jacques était parti. Jeannie restait seule pour subir la monotonie fiévreuse des heures de la soirée et de la nuit.

En général, tout imprégnée du bonheur de l'heure unique, elle goûtait une détente passagère dont elle savait le prix. Jacques absent, son souvenir restait vivant dans la pièce où flottait encore un mélange de cuir de Russie et de tabac anglais. Jeannie gardait dans l'oreille le timbre chaud qui était son viatique ; elle revoyait le regard aimant qui la réchauffait comme une flamme, et ses mains moites, sur le drap, conservaient l'empreinte des lèvres qui les avaient baisées dévotement.

Partout, autour d'elle, demeurait la trace du cher passage : une chaise basse approchée du lit ; dans le gramophone ouvert, le disque de Ravel qu'ils avaient ensemble savouré et, surtout, surtout, la moisson de fleurs dont il la comblait presque journellement.

Aujourd'hui, c'était le tour des anémones, la fleur rêvée pour une malade par son absence de parfum, faite pour ravir les yeux par ses couleurs et par sa ligne. En un bouquet féerique, elles s'épanouissaient sur la cheminée, dans un vase de cristal, et Jeannie, voyant son fiancé les disposer en artiste, s'était écriée joyeusement :

— Jacques, Jacques, vous êtes le plus habile fleuriste de Paris ; c'est une profession, vous savez ; si la Banque ne donne plus, quelque jour!...

Il s'était retourné avec son regard profond et lui avait jeté :

— Pour vous faire plaisir, Jeannie, je me sens de taille à soulever des montagnes. Ordonnez, vous serez obéie !

Et il était venu prendre sa place favorite tout près, tout près de Jeannie.

Le crépuscule, presque printanier, ce soir, tombait lentement, les enveloppant de silence et de douceur, et Jeannie avait eu le courage de demander, parce qu'elle savait son visage dans l'ombre :

— Jacques, vous m'avez très peu parlé de la soirée d'hier. Vous a-t-elle laissé un trop cuisant souvenir, mon pauvre ami ?

Avec lenteur, il avouait :

— Une fois pour toutes, j'ai compris,

Jeannie, que, sans vous, j'étais un corps sans âme, incapable d'aller nulle part, d'écouter la moindre musique — et le *Quatuor* de Fauré était cependant une merveille d'exécution — incapable d'entendre chanter Bianca Manzoni, de causer avec des camarades dont les paroles me heurtent et me font mal !

— Oui, je sais qu'il y avait Aubry et Daviel ; Nicole me l'a dit...

Pour la première fois, le nom de Nicole était prononcé ce jour-là. A Jeannie, il était encore un peu douloureux, et Jacques était demeuré sous l'impression pénible de la méprise de la dernière heure.

Courageusement, Jeannie reprit :

— Je sais que Nicole a été une compagne exquisite pour vous, attentive et bonne. Je l'ai deviné bien vite à travers ses réticences...

Un peu hésitante, elle ajouta :

— Elle m'a aussi parlé de Lourdes, comme à vous, pendant le dîner.

Jacques s'était redressé ; avec un intérêt intense, il regardait Jeannie, curieux de connaître son impression.

— Et qu'avez-vous répondu ? interrogea-t-il hâtivement.

Les yeux tournés vers la fenêtre où le couchant mettait un grand nuage d'or, elle prononça, rêveuse :

— Bien entendu, je ne crois pas à Lourdes, et, pourtant, pourtant, oui, peut-être... j'irai là-bas, docilement, comme ceux qui ont la foi. Le pays est si beau, Marise Devilliers une si rare compagne !

« Si Dieu et la Vierge existent, peut-être auront-ils pitié de la pauvre chose que je suis ! »

Ému, Jacques l'écoutait continuer :

— Je ne veux pas, Jacques, laisser perdre la plus petite chance de guérir, de vous rendre votre bien, votre Jeannie du passé ! Oh ! pour cela, moi aussi, je soulèverais des montagnes et me condamnerais à la plus cruelle torture...

— Merci, ma bien-aimée, fit-il tout bas. Laissons la foi des autres agir pour nous deux qui ne sommes pas dignes, et peut-être obtiendrons-nous une récompense imméritée.

A ce moment-là, Jeannie était heureuse pleinement ; pourquoi avait-elle eu l'imprudence d'ajouter :

— Ah ! Nicole m'a aussi parlé des attentions de Daviel à son égard. Hier matin, il a téléphoné à Mme Anseau et s'en est fait une alliée pour retrouver Nicole dans le monde.

« Que pensez-vous de ce Daviel, Jacques ? Moi, je n'ai nulle confiance en lui. »

Brusquement, Jacques s'était levé, et il arpentait la chambre avec nervosité.

— Oh! moi, c'est tout comme vous; je n'aime ni n'estime ce garçon plein de lui-même et dangereux par ses qualités d'arriviste très intelligent. S'il veut Nicole, nous aurons grand mal à la protéger contre lui. Et, pourtant, il faut absolument y arriver, Jeannie. Je compte sur vous et sur votre influence. Ce serait un meurtre de lui abandonner cette petite qu'il est incapable de rendre heureuse.

Jacques avait parlé avec un tel accent, une fougue si sincère, que Jeannie le regarda, saisie, son intuition maladive tout de suite en éveil. Mais elle ne trahit rien et dit seulement :

— Oh! comme vous avez raison de défendre Nicole qui est si seule dans la vie. Je vous la confie, Jacques. Mais, hélas! je ne puis pas grand'chose! C'est pour moi une jeune sœur tendre et dévouée dont le bonheur m'est infiniment cher.

— Comptez sur moi, avait-il acquiescé, avec son vaillant sourire. Ou je me trompe beaucoup, ou Daviel en sera pour ses frais et son ambition.

Et, rasséréiné, il avait quitté Jeannie.

« Comme il s'intéresse à elle, murmura

Jeannie, et comme il était beau et sincère dans son indignation ! Allons, me voici encore triste, jalouse comme hier. Quelle torture, mon Dieu ! »

Et Jeannie, accablée, ne voyait plus le nuage d'or du couchant, ni, sur la cheminée, les anémones aux cœurs sombres qui la contemplaient comme des yeux...

VII

Les amis de Nicole avaient deviné juste : Daviel s'était mis, avec une résolution froide, à vouloir Nicole. Piqué au jeu par l'attitude distante de la jeune fille, habitué à vaincre partout où il passait, il avait jugé que cette gamine très riche ferait l'épouse qu'il souhaitait.

Ayant usé et mésusé de la vie de garçon, le mariage ne lui faisait pas peur, car il n'était point pour lui synonyme de fidélité — du côté du mari, s'entend !

Les affaires qu'il dirigeait — habilement du reste et sans s'encombrer de vains scrupules — traversaient une crise difficile. L'appoint d'une dot dont, par Mme Anseau, il connaissait le chiffre exact, pouvait le sauver

d'une situation de jour en jour plus critique.

Restait à faire la conquête de Nicole. Réussir, il n'en doutait pas. Pourtant, une intuition bizarre l'avertissait que le caractère d'Arbelle, opposé au sien par Nicole, offrait, pour le succès de son projet, un point de comparaison regrettable.

Mme Anseau lui avait raconté l'étrange situation de ces trois êtres, l'héroïque dévouement de Jacques — qu'il jugeait stupide — mais bien fait pour enflammer une jeune imagination romanesque. En causant avec Suzanne Anseau, il avait cru deviner une arrière-pensée qu'elle ne lui confiait point.

— Essayez, si vous le voulez, de plaire à Nicole, avait-elle conclu comme à regret ; je vous préviens que ce n'est pas facile !

Par ses propos, il savait cependant que la jeune fille, emmenée par elle, devait se rendre à « la Vente du Livre », au Cercle militaire, et, un peu après, à une très belle soirée espagnole donnée dans le patio du seizième siècle qu'un antiquaire du quai Voltaire prêtait pour l'anniversaire de Lope de Vega. Daviel était mondain, et ces deux occasions de retrouver « sa petite proie » ne lui déplaisaient nullement. C'est donc d'un pas allègre que, par un radieux après-midi, il prit le chemin de Saint-Augustin.

Sur le trottoir, devant la porte du Cercle, c'était une haie de curieux, intéressés par la foule des personnalités parisiennes qui entraient : mondains en vue, vedettes de l'écran ou du théâtre, chanteurs connus, et, surtout, chansonniers, écrivains et hommes de lettres du Tout-Paris qui se trouvaient, ce jour-là, réunis dans une pensée charitable, « la Vente du Livre » étant consacrée à l'entr'aide des auteurs atteints plus ou moins par la crise financière.

De son allure de condottière moderne, Daviel se mettait en devoir de monter l'escalier dont une foule compacte rendait l'accès très difficile. Sans cesse, il croisait des masques connus d'écrivains célèbres ; et il fut frappé — parce qu'il était observateur — du caractère d'intelligence de ces visages de penseurs et d'intellectuels que le hasard avait groupés, ce jour-là, comme un dieu fantaisiste.

La chance était pour Robert : les premières personnes qu'il aperçut devant l'étalage des œuvres de Maurois, vendues par Dranem, étaient celles-là même qu'il était venu chercher. Il reconnaissait, auprès de l'élégance discrète de Mme Anseau, la radieuse fraîcheur de Nicole, la lumière de ses cheveux, de son sourire et de ses prunelles limpides.

« Elle est adorable ! pensa-t-il encore. Quel

teint éblouissant ! Les maquillages des autres pâlisent à côté de sa carnation d'Anglaise ! »

Il notait, avec satisfaction — comme s'il se fût agi déjà de sa propriété — l'harmonie de la robe d'été, très simple, mais d'une coupe savante qui mettait en valeur les formes parfaites de la jeune fille.

Et ce devait être l'avis du célèbre comique Dranem qui, familier sans incorrection, faisait drôlement l'article à Nicole, ravie du pittoresque de ses propos.

Elle disait, avec une franchise drôle, ses petites mains déjà alourdies par les volumes achetés de côté et d'autre :

— Mais je vous assure que je n'ai plus d'argent du tout. Je me suis déjà ruinée un peu partout !

Dranem souriait, bon enfant, et ses répliques spirituelles enchantaient Nicole.

Soudain, elle eut un geste trop vif, et la pile de volumes que maintenait son bras s'écroula lamentablement.

D'un bond, Robert Daviel était à ses côtés.

Il ramassait le précieux butin et, sans le lui rendre, il disait :

— Bonjour, mademoiselle, je vous vois bien chargée. Voulez-vous me permettre de vous servir de porteur ? Vos mains sont beaucoup trop petites pour tant de livres !

Il présentait ses hommages à Suzanne Anseau, fort occupée elle-même, tandis que Nicole, toute à son plaisir d'un milieu rare pour sa curiosité, répondait, accueillante :

— Oh ! je veux bien, merci, vous êtes très aimable. Ainsi, je pourrai regarder tout à mon aise. C'est si intéressant !

Décidément, elle quittait Dranem et continuait, sous l'escorte de Daviel, à circuler devant les comptoirs où s'empilaient les œuvres des auteurs favoris du public. Un écriteau renseignait sur les noms célèbres ; derrière l'étalage, des visages connus se montraient, vantant leur marchandise avec une inlassable persévérance.

— Je m'amuse follement ! glissa Nicole à Daviel.

« Il est gentil, ce garçon, pensait-elle machinalement. Pourquoi Jeannie et Jacques le jugent-ils si sévèrement ? »

Accompagnée par lui, elle continuait à parcourir les salles ; devant les œuvres de Mauriac, elle s'arrêta, car les vendeuses, cette fois, n'étaient autres que Marlène Dernaud et la petite Sully, la fille du grand Mounet et la pensionnaire — comme lui, jadis, — du Théâtre-Français.

En confidence, Nicole dit à son compagnon :

— Vous êtes sans doute, comme moi,

sous le charme du talent de Marlène Dernaud.

« Dès qu'elle paraît en scène, c'est un ravissement, une grâce, une voix, un naturel. On ne peut rêver un être plus exquis ! »

« Eh bien regardez-la à présent. »

De sa manière ironique Daviel laissa tomber :

— A présent, avec ce visage fermé, ce manque de chic et d'élégance, elle a l'air d'une petite institutrice protestante qui va chercher son enfant au cours !

Contemplant Nicole, il ajouta avec une savoureuse hardiesse :

— Il est certain qu'elle pourrait vous demander des leçons pour s'habiller à la ville, vous qui auriez en plus, toutes ses séductions sur la scène.

— A part le talent, rectifia Nicole, modeste.

Mais elle avait noté le compliment.

A son tour, elle interrogea :

— Avez-vous entendu sa compagne Jeanne Sully dans *la Nuit de mai* ? Généralement, je vous avouerai, en toute franchise, que les « Nuits » me semblent très ennuyeuses. On se croit obligé de les interpréter d'une manière emphatique et chantante qui en fait un ronron insupportable. La muse est minaudière et le poète ridicule.

« Eh bien ! tout dernièrement, j'ai accompagné une vieille tante, de passage à Paris, qui adore Musset — et pour cause : c'est toute sa jeunesse qu'il évoque !

« J'ai gagné mon fauteuil sans enthousiasme et levé le nez vers la scène. Et, tout de suite, le timbre d'une voix basse et émouvante m'a séduite et a retenu toute mon attention. Devant le rideau baissé, d'un beau vert éteint, Jeanne Sully, ennuagée de voiles dans les mêmes tons, disait au poète les vers de la Muse. Et c'était cela, tout à fait cela — les mânes de Musset ont dû tressaillir d'aise dans leur tombe ! Une notation juste, variée, une diction simple, bien qu'imaginée, et le geste, le geste large, infiniment beau et expressif, tout à fait, sans doute, celui de son père, le grand Mounet — que je n'ai pas connu, ni vous non plus ! J'étais complètement raccommodée avec « les Nuits » et très reconnaissante à cette artiste de la conversion.

— Et le poète ? fit Daviel, intéressé.

— Oh ! le poète était également sous le charme et, heureusement, lui aussi disait juste, avec sa voix chantante de Roumain et son élégance de « dandy ».

« Vous avez deviné Yonnel, mon ami Yonnel, n'est-ce pas ? »

— Cela vaut l'achat d'un livre, décréta

Robert ; ne trouvez-vous pas ? Mais, hélas ! je ne pourrai vous l'offrir, car du Mauriac !...

Galant, il faisait son emplette à Jeanne Sully, tandis que Nicole lui confiait :

— Ce n'est plus cela du tout, du tout, quand elle redevient une femme moderne ! Elle a un chapeau peu seyant et un petit air américain, comme si elle jouait *l'Anglais tel qu'on le parle*. Quelle déception !

— Consolez-vous avec Rosemonde Gérard, proposa Daviel. Cette fois, mademoiselle, je vous donne *les Romanesques*.

« Ce livre est fait pour vous. »

Nicole protesta :

— Mais je ne suis pas du tout romanesque. Cela ne se porte plus !

Rosemonde Gérard — encore séduisante — vêtue avec goût, son visage enfoui dans une grande capeline noire qui mettait de l'ombre et du charme à son regard bleu — sourit à la jeune fille, en lui tendant le volume.

Comme Daviel, elle jugeait que son mari n'eût pu trouver, pour l'héroïne de son œuvre, une incarnation plus parfaite.

Nicole rougit un peu et remercia joliment de la dédicace flatteuse écrite pour elle.

Puis ce fut le tour de Colette Yver, de Claude Farrère à la barbe blanche, qui les retinrent un instant.

Ils arrivèrent enfin devant un grand diable d'Indien, en costume de Peau-rouge, la tête emplumée et le profil d'aigle, qui, très sérieux, vendait, avec un anglais très pur, pour le compte d'une amie de Nicole, une curieuse étude des mœurs américaines.

— Il danse merveilleusement. Vous l'avez vu, cet hiver?

« Toutes les ventes de charité se le disputaient... »

Mais Daviel ne put répondre à Nicole, interrompu par Mme Anseau qui les rejoignait, non sans peine :

— Daviel, vous m'enlevez ma compagne ! Du reste, elle semble fort satisfaite de sa visite.

— Et très bien pourvue, fit Nicole, montrant la pile de livres que tenait Robert.

— Madame, permettez-moi de vous les porter jusqu'à l'auto.

Avec elles deux, il sortait, notant, avec une vanité satisfaite, les remarques admiratives qu'éveillait toujours le passage de Nicole Challance.

Allons, ses affaires s'annonçaient bien, et cette « Vente du Livre » n'avait pas été inutile !

Au moment où, les deux femmes en voiture, l'auto allait démarrer, il demanda, ses yeux fixés sur la radieuse figure blonde :

— Voulez-vous, madame, me permettre de m'occuper des places pour la soirée espagnole dont vous m'avez parlé? J'aurai très grand plaisir à vous y accompagner, si ce n'est pas indiscret.

— Oui, Robert, je veux bien. Cela vous tenterait-il, Nicole, de voir ce curieux patio, transporté de Séville, ou de Saragosse, je ne sais?

— Oh! merci, chère madame, de bien vouloir encore vous charger de moi! Vous êtes trop bonne, et j'accepte volontiers.

Daviel étouffa un murmure de satisfaction. Il salua, et l'auto partit.

VIII

Nicole n'avait pas parlé à ses amis de sa rencontre avec Robert Daviel, ni de celle qui allait suivre.

Ainsi qu'elle l'avait dit à Jeannie, elle voulait étudier le jeune homme, et elle désirait le faire tout à sa guise, sans être influencée par des opinions trop chères.

Elle savait que son père souhaitait la voir mariée, et elle-même se sentait bien seule dans la vie! Son cœur, avide de tendresse,

souffrait beaucoup de cette solitude. Évidemment, Daviel ne valait pas Jacques — son héros! — et un regret bizarre frémissait en elle à la pensée que, jeune femme, elle ne pourrait plus — parce qu'elle était infiniment loyale — donner au fiancé de Jeannie l'admiration passionnée qu'elle lui portait.

Mais, justement, avec son esprit net et sa rigoureuse honnêteté, elle trouvait parfois que le moral de Jacques Arbelle « l'envoûtait » un peu. Elle le voyait presque journellement, toujours avec un plaisir vif; elle rêvait de lui, bien souvent, dans sa petite chambre de jeune fille, et que de fois, au cours de la journée, elle se surprenait à penser à lui et à le plaindre!...

« Il me plaît, il me plaît trop, pensait-elle, inquiète. Est-ce ma faute? Mais ce peut être dangereux; une fois mariée, je serai plus tranquille. »

Et ce fut gaiement qu'elle s'habilla, ce soir-là, pour accompagner Mme Anseau à la soirée espagnole.

Très vite prête, elle attendait dans le grand salon où de superbes *Verdures des Flandres* mettaient une note somptueuse, voisinant avec des bahuts Renaissance et de fort beaux fauteuils anciens.

Sa beauté blonde, plus éclatante encore

parce qu'elle était décolletée, s'harmonisait à ce décor. Elle s'était assise au piano à queue, et, la pensée tendue vers l'inconnu où l'entraînait sa destinée, elle jouait machinalement son *Étude* favorite, de Chopin.

Elle jouait bien, avec une sensibilité qui rendait, de cette page parfaite, la douloureuse beauté.

Tout à coup, elle leva les yeux et sursauta légèrement.

Daviel était entré sans qu'elle l'entendît, et il l'écoutait en silence. Avec un plaisir d'artiste, il notait l'élégance de ce cadre fait pour cette créature de luxe qui, peut-être, serait sienne ; de plus en plus, il en avait le vibrant espoir.

— Bravo ! fit-il, en connaisseur. Je comprends maintenant pourquoi vous aimez tant la musique : c'est le prolongement de votre âme, comme disait un admirateur à Claude Suzore, la violoniste.

— Vous connaissez Claude Suzore ? interrogea Nicole, surprise, tandis que Daviel plaçait sur ses épaules sa cape d'hermine et que tous deux se mettaient en devoir de rejoindre Mme Anseau dans la voiture.

— Oh ! oui ! c'est ma violoniste de prédilection. Elle vous rend difficile pour tous les autres. Mais, vous savez que ce n'est plus

Mlle Suzore? Mme de Ryeux est morte subitement d'un arrêt du cœur, et Ryeux s'est marié avec la femme qu'il aimait depuis des jours et des jours.

— Quel beau roman ! fit Nicole, pensive, et que je suis heureuse pour Claude qui est l'une de mes « passions », comme dit Jeannie.

— Eh bien ! eh bien ! fit Suzanne Anseau, tandis que Nicole s'asseyait et que Daviel prenait place en face d'elles, j'ai cru que vous m'oubliiez tout à fait !

Mais son regard, plein de malice, notait l'unisson qui régnait visiblement entre les jeunes gens.

« Évidemment, pensait-elle, Robert ne vaut pas Jacques, et son passé sentimental n'est pas irréprochable. Il court même une fâcheuse histoire sur son compte. Mais il y a tant de calomnies ! J'étais en Égypte, cet hiver-là.

« S'il plaît à Nicole, il faudra que je me renseigne sérieusement.

« Après tout, Nicole est assez séduisante pour le retenir, à présent, et, puisque l'autre s'entête dans son héroïque dévouement !... »

Elle n'acheva pas le cours de ses réflexions. L'auto stoppait quai Voltaire.

Au travers de la grande cour régnait une animation inaccoutumée. Des femmes en manteaux du soir la traversaient, auprès

d'hommes en habit ; à ces tenues de soirée se mêlaient les grands châles espagnols et les mantilles blanches ou noires des choristes, femmes du monde qui, ce soir, prêtaient leur concours — en costume — au programme organisé par le Comité espagnol.

Au fond de la cour d'honneur se dressait l'hôtel Renaissance de l'antiquaire Dalmont. Dans le vestibule, séparé du grand hall qui précédait le patio par une admirable grille de fer forgé, se pressait une foule papotante, d'une élégance extrême, les types d'Espagnoles aux yeux splendides contrastant avec le cachet moderne des Parisiennes habillées, ou plutôt déshabillées à la mode de demain...

De hauts lampadaires, dignes du grand siècle, éclairaient ce tableau mobile et coloré, mettant un éclair aux sabres des gardes municipaux, postés de chaque côté de la grille, dans un impeccable garde à vous.

— Comme c'est joli ! s'exclamèrent les deux femmes, séduites, tandis que Daviel s'affairait au vestiaire.

Tous trois traversèrent d'abord le hall, décoré de soieries d'un rouge éteint ou d'un orange adouci, toutes brodées de filigranes d'or. Entre les panneaux soyeux pendaient les tapisseries du seizième siècle, auprès des

vitaines d'objets d'art, encadrées d'un cuir de Cordoue aux ors fanés.

Au milieu du hall s'ouvrait le monumental escalier de bois sculpté qui conduisait à la galerie.

Mais l'enthousiasme du trio fut à son comble en pénétrant dans l'immense patio, transformé, pour ce soir-là, en salle de spectacle, l'estrade portant le piano à queue disposée dans un des angles.

A mi-hauteur, sous le plafond vitré qui remplaçait le ciel ouvert de jadis, s'épanouissait, soutenu par le jet des colonnades, un somptueux bas-relief de la Renaissance espagnole. La dentelle de pierre, d'une richesse inouïe, encerclait une quarantaine de médaillons où étaient sculptés les bustes, presque grandeur nature, de François I^{er}, Charles-Quint, leurs épouses et les seigneurs de la cour. Ce bas-relief formait la rampe d'une galerie circulaire où se massait déjà la chorale féminine, réunie ce soir-là.

Comme à une corrida, elles avaient laissé pendre, sur la pierre, leurs châles éclatants dont les tons avivaient la blancheur des bras et des épaules, à peine voilés par la dentelle de la mantille noire. Les visages souriaient, jeunes pour la plupart, souvent jolis ; les types de Françaises blondes pre-

nant une séduction inattendue, sous le peigne énorme qui retenait la mantille, piquée de fleurs rouges, à l'Espagnole.

Mais le plus réussi, à coup sûr, de ce décor fait pour ravir les yeux, c'était son éclairage diffus que les projecteurs nuançaient savamment de tons variés.

Déjà, une foule énorme était assise, attendant le concert.

— Tenez, voilà trois chaises libres, dans ce coin, murmura Daviel, installant ses compagnes avec le soin raffiné qui faisait son charme dans ses rapports avec les femmes.

Elles remercièrent d'un sourire, car la conférence commençait, sur Lope de Vega.

Un peu longue, cette conférence ! Et l'esprit de Nicole vagabondait à sa fantaisie...

Elle songeait au mystère des âmes que l'on frôle dans la vie, sans les connaître bien.

Qui était, en somme, ce Daviel qui l'accompagnait, ce soir, et l'enveloppait d'une cour séductrice ?

Il était, certes, beau garçon, d'allure élégante, pourvu d'un tailleur irréprochable et d'une éducation parfaite d'homme du monde, habile en affaires si l'on en jugeait par la prodigalité royale de ses dépenses, artiste, très intelligent, très adroit dans ses paroles, de commerce agréable et d'humeur égale.

Pourquoi tant de qualités ne parvenaient-elles pas à éveiller la confiance? Nicole se demandait la raison de son recul involontaire devant le mystère de cette âme masculine, tandis que, la conférence finie — enfin! — une toute jeune pianiste, vêtue d'organdi « à la Muenier », se prit à jouer, avec une puissance d'orchestre, *l'Amour sorcier*, de Falla.

Le projecteur enveloppa soudain d'une lumière mauve, d'un effet curieux — et joli! — le visage juvénile, les bras purs et les petites mains qui avaient tant de force et de talent.

— Nicole, vous n'avez pas froid? jeta Mme Anseau, qui était très frileuse; on gèle, ici.

— Voulez-vous, madame, que j'essaye de gagner le vestiaire et votre manteau? proposa Daviel, à voix basse.

— Oh! non! cela dérangerait tout le monde. Soyez sans crainte, je vais m'organiser.

Et, sans façons, avec une désinvolture preste, elle attira vers elle une vieille étoffe de soie, échantillon d'antiquaire, qui recouvrait une crédence, à portée de sa main. En quelques gestes précis, elle la plaçait sur ses épaules, au grand amusement de ses compa-

gnons qui étouffèrent un contagieux fou rire.

A peine l'étoffe avait-elle frôlé au passage une dame, un peu surprise, et Suzanne Anseau reprenait sous ce manteau d'emprunt son air distingué et correct pour écouter un violoncelliste très applaudi.

Puis ce fut le tour d'une chanteuse espagnole, point jolie, mais d'un visage mobile et d'une voix si prenante que les mélodies qu'elle interprétait devenaient saisissantes d'expression. Les danses étaient réservées pour la seconde partie du programme ; c'était l'entr'acte.

Vite, Suzanne Anseau replaça l'étoffe bien-faisante et elle se mit en devoir, ainsi que ses compagnons, de visiter « les lieux ».

Dans le hall, et sur le grand escalier, c'était un mouvement soudain, un bruissement soyeux, une rumeur de voix nuancées et d'exclamations — admiratives pour la plupart.

Derrière Nicole, Daviel montait à la galerie, Mme Anseau immobilisée en bas par une rencontre.

Comme à la Vente du Livre, le jeune homme constatait, avec satisfaction, le succès évident de sa compagne qui avait un charme d'apparition dans l'envolement vaporeux de ses volants de tulle, d'un gris d'argent très pâle.

— Vous avez l'air d'une fée, lui avait-il jeté en plaisantant.

Mais, au fond de lui-même, il pensait que cette petite pourrait bien être la fée bienfaisante de son existence solitaire et complexe, dont très peu, à Paris, connaissaient les bas-fonds.

Il avait l'impression que l'attirance exercée sur lui par Nicole était faite d'un respect involontaire pour cette pureté d'âme qui l'étonnait et le charmait, lui qui en était si loin !

Pour la première fois, il n'essayait pas de réagir. Au contact de la jeune fille, il se sentait meilleur et se surprenait à soupirer :

« Avec elle, peut-être serais-je capable de devenir tout autre ! »

Mais, bien vite, le vieil homme — car Daviel, déjà, était un vieil homme ! — reprenait le dessus.

Orphelin de mère, pourvu d'un père qui ne songeait qu'à ses plaisirs personnels et refusait à son fils tout appui moral et presque tout subside, il avait vécu seul, à Paris, au hasard des rencontres, dès sa sortie d'un dur internat en province.

« Il a sa grand'mère pour s'occuper de lui, » se disait M. Daviel, fort épris d'une femme peu intéressante qu'il songeait à épouser.

Or, il se trouvait que Robert était le « chouchou » d'une très vieille grand'mère qu'il savait manier avec une habileté câline et amusante qui ravissait la vieille dame.

Habitué à la dissimulation et au mensonge, il lui racontait mille boniments qu'elle ne mettait pas en doute un seul instant.

Daviel était donc pauvre et seul. Très intelligent, il avait bataillé sans scrupule, roulé les faibles, profité des forts, séduit les naïfs et les simples. Ainsi, plus encore que sa propreté morale, c'était sa situation financière qu'un mariage avec Nicole assurerait.

Et, regardant la jeune fille évoluer, il conclut :

« Agréable sauvetage, du reste... »

Penchée sur le balcon, Nicole contemplait le patio, et le projecteur la baignait d'un reflet de clair de lune.

— Mon Dieu, que vous êtes jolie dans cette lumière, s'exclama-t-il, si sincère qu'elle le regarda, surprise — et point fâchée.

En un torrent, les mots d'aveux se pressaient sur ses lèvres... ; mais il s'arrêta court ; Suzanne Anseau était auprès d'eux et la sonnette de la fin de l'entr'acte vibrait éperduement.

« C'est raté pour cette fois, » pensa-t-il,

mécontent ; et il suivit les jeunes femmes qui allaient se rasseoir dans le patio.

Les chœurs entonnaient, *a capella*, de curieuses mélodies, d'un accent tristement monotone, coupées de motifs de danse qu'accompagnait le tambour de basque.

Ainsi était créée l'atmosphère désirable pour les danses qui allaient suivre.

Un bruit dans la coulisse, un froufrou de volants soyeux, et la danseuse Maria Pérez apparut sur l'estrade, saluée par les bravos admiratifs.

Brune, musclée, d'une ligne parfaite, elle dansait une improvisation lente et douloureuse que rythmait une page de Granados.

Les mains se tordaient en supplications, le buste se renversait en prière et les yeux semblaient poursuivre un songe intérieur, comme tendus dans un appel mystérieux vers quelque invisible Vierge noire, encapuchonnée, dans sa niche lointaine.

La musique s'achevait : comme s'abat une aile, les bras de la danseuse se joignirent, découragés, dans un geste de lassitude infinie.

C'était triste et beau, et le public trépig-nait d'enthousiasme.

Quelques minutes d'entr'acte, et la danseuse mélancolique reparaisait, transformée.

L'orchestre jouait une séguidille endia-

blée et Maria Pérez, vêtue en toréro — quant au buste — mimait une corrida avec un esprit, une fantaisie surprenants de couleur locale et de vérité.

Le court boléro de velours rubis voletait sur les hanches un peu roulantes dans l'enveloppement de la jupe aux multiples volants. Sous le *sombrero* d'un noir luisant, une fleur rouge mettait sa tache de sang, près de l'oreille ; le visage mutin prenait une expression de crânerie séduisante, les dents étincelaient dans le sourire, et les petits pieds, cambrés sous la gaine de satin noir, frappaient leurs talons d'un rythme ensorcelant, tandis que le bruit des castagnettes s'égrenait en cliquetis des mains nerveuses qui les maniaient avec tant d'art...

— Bravo ! Bravo ! bis ! s'exclama le public, transporté.

La jeune femme revenait saluer, hésitant à recommencer, car il se faisait tard. Mais la voix de cristal de Nicole lança un « bis » si joliment modulé qu'elle regarda la jeune fille, sourit et reprit l'exécution réclamée.

— Eh bien ! vous êtes satisfaite, mademoiselle ? interrogea Daviel quand, les danses finies, tous trois quittèrent le beau

patio, à présent déserté par son public d'un soir.

Dans le hall, la maîtresse de céans, Mme Dalmont, recevait les compliments de ses familiers. Très flattée de la présence de l'ambassadeur d'Espagne qui s'était montré fort satisfait, elle était debout, près de Suzanne Anseau, et ébaucha un sourire à son intention, comme pour quêter une félicitation nouvelle.

Spontanément, et parce qu'elle avait froid et un peu sommeil, Suzanne dit tranquillement :

— Vous devez être bien fière, madame, de posséder cette pièce unique, mais il y manque réellement un jet d'eau entouré de fleurs. Ce serait parfait ainsi.

Sidérée, Mme Dalmont sursauta : personne ne lui avait adressé, ce soir, une semblable requête.

Embarrassée, elle s'excusa :

— Mais cela reviendrait très cher, madame, que l'entretien de ce jet d'eau et de ces fleurs... Ce serait un trop lourd fardeau pour mes épaules...

— Oh ! croyez-vous ? reprit Suzanne, engageante. Ce serait tellement plus joli et plus dans le caractère espagnol ! Je vous en prie, madame, faites un effort ; il faut abso-

lument, dans votre patio, un jet d'eau et des fleurs rares.

Découragée, Mme Dalmont hasarda timidement :

— J'en ai un à Nice, dans ma villa arabe ; il vous plairait, je crois...

Mais Suzanne Anseau semait l'infortunée hôtesse avec sa grâce distante et prenait tranquillement le chemin du vestiaire, puis celui de l'auto, au grand amusement de Nicole et de Daviel.

— Je ne raconterai pas à mes fils l'histoire du jet d'eau, leur glissa-t-elle, en confidence. Ils me gronderaient très fort d'avoir, en guise de remerciement, navré cette pauvre femme par mes jugements intempestifs d'enfant terrible !

Et, gaiement, tous trois montèrent en auto, dans la grande nuit bleue où s'effilait Notre-Dame.

IX

Dans l'harmonie douce de la chambre de Jeannie, le store baissé sur un trop vif soleil printanier, Marise et la malade causaient, dans ce cœur-à-cœur qui faisait tant de bien à Jeannie.

Qu'il eût été bon de parler à son amie de sa jalousie à propos de Jacques et de Nicole, si souvent rapprochés, dans le monde et auprès d'elle ! Tout de suite, Marise aurait trouvé les mots apaisants ; elle aurait calmé des angoisses que le manque de santé rendait disproportionnées avec la réalité.

Cela, Jeannie le savait bien, et elle se grondait elle-même de toutes ses pauvres forces. Parfois, elle se croyait plus sage, guérie de ses inquiétudes, et puis, un geste, un mot de ses amis réveillaient la fine blessure qui saignait secrètement en elle.

Mais Jeannie était bien trop fière, bien trop soucieuse de son « jardin secret » pour avouer — même à Marise — ce qu'elle appelait « une ridicule faiblesse ».

Seule, elle portait le poids de son tourment ; et sa petite figure tirée, la pâleur de son visage qui s'émaciait peu à peu, l'amaigrissement plus sensible jour par jour des bras et du buste, révélaient seuls les souffrances de cette âme découragée dans un corps las !

Soudain, la sonnerie du téléphone vibra dans la pièce.

Marise se leva et prit le récepteur.

Jeannie, qui l'observait, vit se peindre sur son visage une préoccupation.

— Qu'y a-t-il, Marise? interrogea-t-elle, inquiète.

Marise s'était rassise. Elle commença, songeuse :

— Savais-tu, chérie, que Robert Daviel s'était mis en tête d'épouser Nicole?

— Oh! oui! ils ont dîné ensemble, il y a quelque temps, et il s'était montré « très empressé »; mais de là, à l'épouser!...

— Tu ignores, Jeannie, qu'ils se sont revus plusieurs fois, patronnés par Mme Anseau... Tu sais, sa famille était très liée avec la vieille grand'mère de Daviel. Aussi a-t-elle accueilli le petit-fils quand, orphelin de mère, il a débarqué à Paris, tout jeune, très seul et fort appauvri par les gaspillages libertins de son père.

« Depuis, il a travaillé âprement et a fait son chemin, si j'en crois les apparences. Il vient toujours chez Suzanne — qui a le cœur sur la main, est très hospitalière — et c'est là que Nicole l'a retrouvé, il y a un mois, à un dîner.

— Oui, je me souviens de ce dîner, fit Jeannie lentement.

De quel calvaire il était pour elle synonyme!

— Eh bien! Daviel, subjugué par la grâce de Nicole — et sans doute aussi par le chiffre

de sa dot, car je ne crois nullement à son désintéressement — a supplié Mme Anseau de lui faire retrouver la petite Challance.

« Tu sais comme il peut être enjôleur, quand il s'en donne la peine ? »

« Suzanne a « marché » innocemment et les jeunes gens se sont revus à « la Vente du Livre » et à la soirée espagnole de Lope de Vega. »

« C'est étrange que Nicole ne m'en ait rien dit, » pensait Jeannie, surprise d'un silence auquel son amie ne l'avait pas habituée.

« Elle avait sans doute une raison pour se taire, conclut-elle, tout de suite indulgente pour sa petite préférée. »

— Or, à cette soirée, continuait Marise, Daviel a « flambé » de plus belle. Aujourd'hui, il presse Suzanne de parler pour lui au père de Nicole, et Suzanne, inquiète, se met à prendre de sérieux renseignements sur le prétendu qu'elle a chaperonné trop à la légère. Que penses-tu de Daviel, toi, Jeannie, et qu'en pense Jacques ?

— Oh ! il ne nous inspire nulle confiance, dit vivement Jeannie.

En elle, une petite lueur qui venait de s'allumer, s'était éteinte. Nicole mariée à Daviel, elle, Jeannie, était délivrée à jamais de l'obscur angoisse, faite d'un pressenti-

ment irraisonné qui la hantait. Mais, avant tout, il fallait songer au bonheur de Nicole et rien qu'à cela. Jeannie garderait enfoui le secret de sa souffrance, voilà tout.

— Moi non plus, je n'ai pas confiance, dit Marise ; et, pourtant, je ne sais rien de précis sur lui, sauf une vague rumeur défavorable à propos d'une histoire de fiançailles rompues, en province, il y a quelques années...

« Mais il m'est facile de me renseigner. Daviel a été, quatre années de suite, pensionnaire, pendant les vacances, d'une femme charmante que je connais. C'est l'épouse d'un professeur, René Dermoz, qui a été le maître de mes fils.

« Ils emmenaient Robert Daviel avec eux et leurs enfants, l'été, en villégiature, et je sais que les Dermoz ne voient plus Daviel, après l'avoir traité longtemps en « enfant de la maison ». C'est facile, j'irai trouver Aliette Dermoz et lui demanderai la vérité.

« Ne t'inquiète pas, Jeannie, notre Nicole ne sera pas la proie d'un aventurier. »

Et, sur un chaud baiser, elle quitta son amie.

.....
Dès le lendemain, Marise Devilliers, qui avait pris rendez-vous, sonnait à la porte du ménage Dermoz.

Dans le vestibule modeste, mais où une

estampe de prix, une commode ancienne et une sculpture intéressante, révélaiient les goûts artistiques de la maison, Aliette Dermoz vint ouvrir elle-même.

Elle n'inventa pas le prétexte que sa « bonne était sortie ». Aliette, très indépendante, ne voulait pas de domestiques et ne s'en cachait pas. Une femme de confiance suffisait à assurer les gros ouvrages et le service du déjeuner.

Le soir, Aliette rentrait, en tenue élégante presque toujours. C'était une très jolie femme, de grande allure, dont le physique « à la Marie-Antoinette », du plus pur Louis XVI, contrastait de façon piquante avec des manières bohèmes, dignes de Murger.

Preste, gardant dans sa minuscule cuisine, chapeau, gants et vêtements de sortie, elle disposait, en gestes précis, les éléments d'un dîner simple, mais copieux, se faisant un triomphe de potages « incomparables », déclarait René Dermoz. Il était resté épris comme au premier jour d'une femme épousée par amour, alors que, toute jeune, elle passait à juste titre pour une beauté parmi les jeunes filles ses contemporaines.

Mariage sans fortune, ni d'un côté, ni de l'autre, mais riche d'amour et de belle vaillance juvénile.

Et la vie avait coulé, pour eux, comme un fleuve harmonieux, les comblant dans leur tendresse immuable, et aussi dans leurs enfants qui étaient délicieux.

Ils avaient vécu indépendants, joyeux, pourvus d'amis rares, goûtant l'art et la nature sous toutes les formes.

A présent, ils étaient délivrés des soucis matériels dont l'optimisme d'Aliette ne s'était jamais embarrassé, même aux heures les plus difficiles. Aliette savait être heureuse et, chose plus rare, rendre infiniment heureux ceux qui l'approchaient : Daviel en avait su, jadis, quelque chose !

A présent, souriante, elle introduisait au salon Marise, si jeune encore dans sa robe bleu marine à pois blancs, la nuque dégagée sur un cou rond cerclé de perles japonaises, « bien suffisantes pour des colliers qui se cassent », déclarait-elle. Mais son allure patricienne donnait à n'importe quel bijou, l'apparence d'un objet de prix.

— Asseyez-vous, Marise, commença-t-elle de sa voix musicale.

Elles s'étaient connues jadis, dans un cours, et gardaient l'appellation familière.

— Quel motif me vaut le vrai plaisir de vous revoir ?

Avec affection, elle regardait Marise qui

avait été l'une de ses compagnes favorites.

— Un renseignement confidentiel à vous demander, commença Mme Devilliers, après les protestations d'amicale politesse.

« Il s'agit de protéger le bonheur matrimonial d'une jeune fille, orpheline de mère, que nous aimons tendrement. Elle est recherchée, en ce moment, très vivement, par un garçon que vous avez beaucoup connu, Robert Daviel. Que pensez-vous de lui, Aliette?

— Robert Daviel ! Ah ! fit la jeune femme, dans une exclamation pleine de sous-entendus. Votre protégée doit être très riche, n'est-ce pas ? Il a tant besoin d'argent !

— Certes, la jeune fille en question est fille unique, ravissante, et pourvue d'une grosse dot, sans parler des espérances.

Subitement, Aliette prononça d'une voix grave :

— Tout ceci entre nous, Marise, car ce sont des révélations cruelles que je vais vous faire sur Robert, et, à cause de notre vie passée en commun, j'ai encore un peu pitié de lui... Mais il s'agit d'un sauvetage : Daviel est un escroc, ne le mariez jamais.

— Un escroc !...

— Oui, c'est le terme exact pour ses manigances habituelles dans ses relations d'af-

faïres, — et d'amitié, ajouta-t-elle, dans un soupir.

— Mais il paraît riche, protesta Marise.

— Richesse de façade. Robert s'entend comme personne à *bluffer* et à garder les apparences. Je sais, au contraire, qu'il est presque à la côte, et que seule la fortune de votre petite amie peut le sauver.

— Vous ne le voyez plus?

— Oh! non. Toujours entre nous, je vous avouerai qu'il nous a fait une grande peine. Traité en « enfant de la maison », il nous a volés, comme un vulgaire détrousseur, et à un moment où nous n'étions pas bien riches, acheva, avec un mélancolique sourire, Aliette, dont le regard s'était embué.

Évidemment, la trahison de Daviel lui avait été pénible infiniment.

— Tant pis, je vais vous dire tout, Marise, bien que je n'aime pas charger ce garçon pour qui j'ai été longtemps une façon de « mère adoptive ». Je l'ai connu à seize ans; il était juste de l'âge de mon fils aîné, et j'avais grand'pitié de son existence solitaire et du lourd atavisme qui pesait sur lui: un père indélicat et égoïste; autour de lui, de dangereux exemples. On n'a jamais éveillé en lui le sens de la droiture, en quelque matière que ce fût.

« Pourtant, son cœur n'était pas mauvais, mais son manque d'argent pour le strict nécessaire le rendait malhonnête dans mille détails, même chez nous, où il volait, en vacances, confitures et chocolat dans l'armoire à provisions et ne remettait à mon mari qu'une partie des fonds que son père — péniblement dès qu'il s'agissait de payer une dette — envoyait à René comme prix de sa pension.

« Et pourtant, il nous aimait bien... en apparence. Avec moi, il était charmant, affectueux, attentionné, compréhensif ; mes enfants appréciaient ce camarade intelligent et complaisant, et nous avons passé ensemble des heures délicieuses. Cependant, dès qu'il s'agissait du choix d'une position, je lui jetais, en manière de plaisanterie :

« — Bob, ne vous mettez pas dans les banques, vous deviendriez un grand escroc !

« Il riait et me remerciait du « compliment ». Je ne croyais pas dire si vrai — remarqua tristement la jeune femme ; puis elle reprit :

« Vous voyez, Marise, quels rapports intimes et affectueux étaient les nôtres ! Et ils s'étaient poursuivis. De loin en loin, Robert venait dîner, m'apportait des fleurs rares et m'envoyait, au jour de l'an, des billets res-

pectueusement câlins qui semblaient sincères.

« Or, il y a quelques années, un jour que j'étais seule, Robert survient.

« Après les protestations amicales coutumières, il m'explique qu'il est à la veille de perdre sa situation et son crédit, ayant engagé, dans des opérations de bourse, des fonds qui appartenaient à une maison qu'il représentait, à cette époque. Bref, il lui fallait immédiatement cinq mille francs pour se tirer d'affaire. Il avait dîné justement avec nous, quelques jours auparavant, et avait discuté avec mon mari sur les cours de la Bourse. Il s'agissait d'un placement que René voulait faire, ayant une petite somme liquide à sa disposition.

« J'hésite ; Robert supplie, et, incapable de laisser « se noyer » ce garçon pour qui j'avais une indulgence maternelle, je lui promets d'insister auprès de René pour « ce prêt » — car, bien entendu, il s'agissait d'un « prêt » remboursable en six mois, sur son traitement.

« René se laisse attendrir — sans enthousiasme, d'ailleurs — et, le lendemain, mon Daviel emportait le précieux chèque, m'embrassait avec la plus vive reconnaissance, et ne signait, bien entendu, pas le moindre reçu : j'avais confiance en lui et l'avait traité « en ami ».

« Depuis ce temps-là, nous ne l'avons jamais revu. Mon mari a écrit plusieurs fois, lui rappelant sa promesse, lui reprochant affectueusement ses procédés envers des amis. Silence absolu. Il se gardait bien de nous fournir une preuve contre lui !

« René m'a grondée de m'être fait rouler ainsi... et nous avons perdu nos cinq mille francs.

« Remarquez que j'aurais été capable de les lui donner de bon cœur, s'il avait parlé franchement. Mais cette escroquerie vis-à-vis de nous... Pouah ! quelle triste mentalité elle décelait ! Et ce n'est pas tout, reprit-elle, songeuse. Depuis, j'ai appris une histoire de fiançailles en province, pas bien jolie à son actif. Après avoir recherché, jusqu'à la compromettre dans son milieu, la fille d'un très riche industriel, Daviel, fiancé, s'inquiète de certains indices, dans la situation de son futur beau-père. Il prend — sans ménagements — des renseignements ; on découvre que M. X... est un « as » de la fraude qu'il manie avec un brio digne de son futur gendre. L'esclandre éclate : M. X... est condamné, ruiné et, bien entendu, Daviel « plaque » froidement sa fiancée qui était charmante et l'aimait passionnément.

— Oh ! assez ! cela suffit, interrompit Ma-

rise, éccœurée. Mais, comment est-il reçu partout?

— Les gens ne savent rien de précis. Il est joli garçon, très séduisant, très adroit, possède un nom honorable et un savoir-faire qui « roulera » toujours les honnêtes gens. J'en sais quelque chose, finit Aliette, mélancolique.

— Vous êtes trop bonne pour lui, fit Marise. Je suis sûre que vous lui avez pardonné?

Dans le salon intime dont le bureau, chargé de livres, voisinant avec le piano à queue fleuri à profusion, disait la vie intelligente et simple de ses hôtes, Aliette prononça :

— Il est venu en ami, pendant si longtemps ! Je ne puis l'oublier. Vous savez que les mères — même les mères adoptives — espèrent toujours le retour de l'enfant prodigue !

Tendrement, Marise embrasse son amie.

— Quel cœur vous avez, chérie, et que cela fait du bien de rencontrer des êtres tels que vous !

Et elle prit congé.

X

Suzanne Anseau avait été terrifiée des révélations apportées par Marise.

« Nicole l'a échappé belle, pensait-elle, et quelle responsabilité eût été la mienne ! »

Et, spontanément, elle avait écrit à Daviel :

« Monsieur,

« Maintenant, je sais l'homme que vous êtes. Bien entendu, il ne s'agit plus de vous donner Mlle C... ; mais je vous prierai aussi de ne plus venir chez moi. Je n'y puis recevoir que des gens estimables.

« N'essayez pas de mentir et de vous disculper ; mes renseignements sont, hélas ! de source sûre.

« Croyez seulement que je vous plains et espère que cette dure leçon vous profitera. Je vous le souhaite pour votre bien.

« S. ANSEAU. »

Daviel pâlit en recevant le court billet.

« Qui a parlé ? se demandait-il avec une rage froide. Si je le savais !... »

Certes, il était bien capable d'une vengeance et, pensant à Nicole, il acheva :

— Cette petite me le paiera ! Je la rencontrerai bien, un jour ou l'autre, et elle « encaissera » ferme.

« A présent, il s'agit de changer d'air et de milieu ; je suis « brûlé » dans le cercle Anseau. Et il me *faut*, il me *faut* de l'argent à tout prix. Bah ! les vacances sont proches ; en villégiature, je trouverai peut-être l'héritière indispensable — sûrement moins jolie que la petite Challance !

« Est-ce bête ! J'en étais presque amoureux pour de bon ! Ridicule faiblesse qui ne se renouvellera jamais plus : mon cœur est mort. A présent, soyons sérieux et ne songeons qu'à ne pas « sauter » : c'est imminent ! »

Nicole, elle, fut allégée d'un grand poids en apprenant la vérité au sujet de son prétendant de quelques semaines.

Par sagesse, et par loyauté, aussi, elle avait accepté ses rencontres, mais un instinct sûr l'éloignait de Daviel, et ce fut toute joyeuse qu'elle alla trouver Jeannie en ce jour de printemps.

— N'est-ce pas, chérie, interrogea-t-elle, câline, tu me pardones mon silence ? Je voulais échapper à toute influence trop chère. Cela ne m'a pas réussi, et je risquais gros sans

les révélations de Mme Dermoz, acheva-t-elle avec humilité.

« Il paraît que cet homme était capable d'acheter le silence sur ses affaires, de gens tarés, spécialisés dans ce genre ! C'est effrayant ! »

Jeannie dit avec douceur :

— Nicole, je ne t'en veux jamais ; tu m'es pour cela bien trop chère. Et puis, en somme, tu es libre de garder tes secrets, même vis-à-vis de moi. J'ai les miens aussi...

Jeannie disait vrai : dans son âme jalouse, nul ne devait lire ; personne ne devinerait l'amère déception qui s'était abattue sur son fragile espoir de voir mariée et partie, loin de Jacques, sa petite rivale.

Nicole continuait avec animation :

— Mme Anseau est bouleversée : elle se fait mille reproches et ne sait qu'inventer « pour me consoler », dit-elle. Si elle se doutait combien je suis contente de ne pas devenir Mme Daviel et de rester auprès de toi !

Et, tendrement, elle appuyait son front doré contre la main de Jeannie.

— Enfin, reprit-elle, toujours en guise de distraction, elle m'enlève pour la Pentecôte à la Pergola, tu sais, sa ravissante propriété sur la Seine, au petit Andely ?

La Pergola! Ce nom résonna dans le cœur de Jeannie comme un triste écho du passé... de ce passé où elle était une créature éblouissante de santé. Avec Jacques, elle devait, elle aussi, aller passer quelques heures d'un rapprochement bien doux, dans ce cadre de verdure et d'eau, fait pour leur amour...

— Je suis ravie, tu comprends, s'exclamaient Nicole. Ces rives de la Seine sont une merveille, au printemps; les prairies, les saules, les paysages, ressemblent à des « Corot ». Nous ferons du bateau, du tennis et, même, il y aura messe en musique dans la vieille petite église, au bord de l'eau, car Bianca et les Ryeux sont invités aussi. Bianca chantera et Claude voudra sûrement bien jouer du violon à la messe. Comme je te regretterai, ma Jeannie! acheva-t-elle.

« Je ne peux goûter de véritable plaisir sans toi. »

— Merci, merci, firent dans une pression les mains de la malade.

— Au moins, poursuivait Nicole, je te rapporterai des fleurs, beaucoup de fleurs. A cette époque, tous les lilas sont en bouquet, et les prairies de Vézillon — l'amour de pays au-dessus du petit Andely — sont blanches de marguerites et jaunes de boutons d'or.

« C'est toute la campagne qui viendra vers toi et embaumera ta chambre, ma Jeannie! »

Et Nicole se leva pour partir.

Mme Anseau eût été fort rassurée sur la prétendue déception de sa petite amie, si elle eût pu voir le visage souriant et l'éclair des yeux bleus qui — sans coquetterie — se regardaient dans la glace.

Quelques heures plus tard, c'était la visite quotidienne de Jacques à sa fiancée.

Lui aussi savait l'histoire Daviel, et il était indigné contre ce qu'il jugeait, de la part de Suzanne Anseau, « une légèreté inqualifiable ».

— Vous voyez Nicole mariée à ce forban? lança-t-il.

Avec son charme et sa douceur, Jeannie remit les choses au point; mais la petite blessure se ravivait en elle.

— Soyez sans crainte, Jacques, nous saurons toujours protéger Nicole, et, de toutes nos forces, assurer son bonheur. Pour l'instant, elle est ravie d'échapper à un mariage plus que dangereux, et toute à la joie de passer à la Pentecôte quelques jours à *la Pergola* en compagnie des Ryeux!

— *La Pergola!* La Pentecôte! Mais, moi aussi, je suis invité, s'écria Jacques. Ma

mère a promis à Mme Anseau sa visite pour les fêtes. Je dois l'y conduire en auto, le samedi, et revenir bien vite, le dimanche matin, pour vous voir l'après-midi, ma chérie.

Jeannie étouffa le cri qui montait de son cœur douloureux :

« Oh ! oui, Jacques, ne restez pas aux Andelys, ne passez pas auprès de Nicole ces heures de liberté, dans un cadre enchanteur. Cela me ferait trop mal ! Rentrez vite vers moi, vers votre pauvre jalouse ! »

Elle ferma les yeux un instant et, rassemblant tout son courage, elle parvint à prononcer d'une voix calme :

— Mon chéri, votre mère m'en voudrait de vous enlever si vite à ce grand air qui vous fera du bien. Demeurez sans scrupule, le dimanche, à *la Pergola*.

« Nicole m'a promis une moisson de fleurs et Madeleine Rivial doit, ce jour-là, m'amener mon filleul, son beau petit poupon d'un mois ! Ainsi, n'ayez aucun scrupule : je ne serai pas seule. »

Héroïque, un peu pâle seulement, Jeannie insistait, un frêle sourire sur les lèvres. Et Jacques ne devina pas les larmes que cachait ce sourire-là !

XI

Neuf heures du soir.

Sous la pergola, dans une odeur grisante de roses et de chèvrefeuille, les hôtes de Suzanne Anseau, étendus sur les « transats », regardaient mourir, sur l'eau, la féerie lente du couchant.

« C'est un décor de rêve, » songeait Nicole dont la robe blanche mettait une clarté dans la nuit.

Et elle contemplait l'eau mystérieuse, moirée, à l'Occident, de tous les tons du pourpre, de l'or et de l'orangé !

En une masse sombre s'effilait, sur le ciel de feu, la silhouette des arbres de la petite île voisine et de la rive opposée, tandis que l'Orient se muait en un bleu de turquoise pâlie.

C'était clair de lune, ce jour-là. Dans quelques heures, le décor changerait, se ferait plus charmant encore, d'un bleu de nuit, sous la lumière d'argent.

A côté de Nicole, silencieuse, rêvait Bianca : rêverie amère, sans doute ; mais la jeune femme gardait solidement attaché son masque

de volontaire indifférence, et le pli découragé de la bouche au repos disait, seul, tout ce qu'elle avait souffert.

Un peu plus loin, Suzanne Anseau et ses fils, Michel et Pierre, causaient avec les Ryeux, arrivés pour dîner.

« Quel admirable couple ! » avait pensé Nicole en les voyant paraître. Lui, gardant son masque séduisant, sa haute allure, malgré la marche un peu alourdie par la blessure de guerre ; elle, Claude, demeurée, malgré la fuite des années, la créature splendide que Nicole admirait avec une ferveur juvénile.

La ligne demeurait impeccable ; dans le visage de sphinx, les yeux brûlaient toujours d'une flamme caressante et le contralto de la voix gardait ses sonorités émouvantes.

Mais l'expression de Claude révélait un apaisement, une sérénité joyeuse que Nicole ne lui avait jamais vus.

Entre ces deux êtres enfin réunis, il semblait s'être tissé un réseau de fils mystérieux qui les joignaient avec une puissance d'aimant.

« Claude, maintenant, est heureuse, » se disait Nicole.

Et elle les comparait à ses héros favoris, le Tristan et l'Yseult de la légende celtique

dont ils évoquaient, en somme, l'inoubliable et romanesque amour.

« Mais un roman qui finit bien, pensait-elle surprise. Ainsi, parfois, l'amour fidèle, l'amour fort, peut être vainqueur de la vie? Que c'est consolant! Et Jacques et Jeannie pourtant? Heureusement, il y a le voyage à Lourdes, tout proche, à présent... »

Comme une réponse au nom de Jacques, une trompe d'auto vibra sur le quai; des phares s'immobilisèrent devant la porte; celle-ci fut poussée vivement, et Mme Arabelle, importante et souriante, s'avança vers Suzanne Anseau qui venait à sa rencontre.

Jacques la suivait.

Une joie intense, irraisonnée, souleva Nicole : elle eut envie de courir au-devant de lui, pour lui offrir plus vite la lumière de son regard et de son sourire...

Mais elle se domina tout de suite et attendit sagement que Jacques eût salué ses hôtes et leurs amis.

Un pas derrière elle, dans l'ombre, et elle entend la voix amie prononcer, affectueuse :

— Bonsoir, Nicole ; que c'est doux ce soir sur l'eau, dans cette odeur de chèvrefeuille !

Paresseusement, il s'allonge à côté d'elle. Pense-t-il à Jeannie? Dans une crainte délicate de troubler l'enchantement de l'heure

présente, Nicole évite de prononcer le nom qui est synonyme de l'amoureux tourment du jeune homme.

« Laissons-lui cette halte bienfaisante, » se dit-elle, maternelle ; et elle se tait pour ne pas troubler la détente qu'elle lit sur ses traits, en ce moment.

Mais que cette minute a de charme ! Jacques auprès d'elle, Nicole n'éprouve plus cette sensation de solitude qui pèse si lourdement sur son cœur de vingt ans ! Tout est bien, facile, heureux par sa présence, et les choses de la nature prennent auprès de lui une saveur d'une intensité incomparable.

Nicole s'abandonne à l'impression exquise, sans vouloir l'analyser. A Paris, elle sera sage, elle pèsera le problème triste de sa destinée : mariage de raison ? — ou vie utile, indépendante, sans le joug d'un époux — vouée aux pauvres et à ses amis déshérités ? Ce soir, il fait trop bon pour tant de renoncement ! Oublions les réalités tristes, laides, vivons l'heure présente qui est douce, comme le plus doux des songes.

Quelqu'un demande :

— Claude, madame de Ryeux, si vous jouiez quelque chose ? Ce serait divin dans la beauté du soir !

En artiste, elle comprend ce désir, y cède

de bonne grâce et bientôt, dans la nuit, plane le chant grave de l'*Aria* de Bach.

De Ryeux l'accompagne, ainsi qu'il le fit tant de fois ! Ils jouent par cœur, dans la pénombre du salon, et la voix du violon de Claude n'a jamais été plus troublante, ni plus belle.

Quels souvenirs pour eux évoque cette langue des âmes, parlée entre eux deux, depuis tant d'années ! Landemer ! Charonne ! Chantilly, Wiesbaden ! C'est tout leur amoureux passé qui défile, fantôme souriant et beau comme un jeune dieu.

— Encore, encore, supplient les voix du jardin.

Et Claude joue encore...

Et de nouveau monte la voix unique de son violon. Voici le *Caprice viennois*, la *Havanaïse*, le *Tango* d'Albeniz, le *Chant hindou* et, pour finir, cette danse ensorcelante de la *Vie brève* de Falla qui grise comme un philtre.

A présent, dans le jardin, sur le paysage qui ferme l'horizon, la lune s'est levée, donnant à toute chose un air d'apparition. Bianca, qui est sortie de son mutisme, propose :

— Si nous allions en bateau jusqu'à Vézillon ? Il fait clair comme en plein jour.

Tous acclament l'idée de la jeune femme. Pierre et Michel Anseau, Nicole, Jacques,

Bianca et le couple des Ryeux sont sur la berge où la norvégienne est amarrée.

L'eau frissonne dans les flaques d'argent ; une brise fraîche caresse les visages heureux.

Quelques minutes plus tard, le bateau glisse sur une moire mouvante d'ombre et de lumière, entre les rives bleuies de clair de lune. A gauche, s'enlève en une masse démantelée le grand Château-Gaillard, le vieux donjon du roi Richard, dressé devant l'embarcation légère qui file dans le clapotis de ses rames.

Quel décor pour l'imagination d'un Watteau ou d'un Latouche !...

Bianca prononce, engageante :

— Voulez-vous que nous chantions le madrigal de *Masques et Bergamasques* de Fauré ? Pierre et vous, Ryeux, connaissez les parties de ténor et de baryton ; Nicole et moi, vous suivrons.

Et, dans un cadre fait pour cette musique, les voix s'élèvent sur la rivière d'argent, comme sa langue même.

Voici Vézillon, dont le petit clocher s'effile dans la nuit. Les jeunes gens descendent un instant sur la berge où les peupliers effritent la lumière en de fantaisistes ombres : les visages sont mystérieux dans cet éclairage de rêve, les yeux plus profonds, les gestes

alanguis de toute la poésie de cette heure incomparable.

— Nicole, vous n'avez pas froid? demande Jacques, attentif, parce que la robe blanche dégage les épaules juvéniles qui étincellent sous la lune.

Elle remercie d'un sourire heureux :

« Comme il est bon de s'inquiéter de moi qu'il n'aime pas cependant ! »

Et, pas plus que sous la pergola, elle ne parle de Jeannie.

Et puis, c'est le retour de rêve. Cette fois, Bianca a consenti à chanter seule, et son contralto s'épand sur la rivière comme une amoureuse traîne. Les mélodies italiennes tristes, berceuses ou passionnées, prennent leur sens véritable, dans la magie de ce soir sur l'eau.

Bianca chante, chante toujours, et il semble à Nicole qu'elle s'en irait ainsi toute sa vie, à travers le monde, Jacques auprès d'elle.

XII

Onze heures.

Sous prétexte de finir une cigarette, Jacques Arbelle n'a pas regagné sa chambre, ce soir-là.

Il est revenu s'étendre sur un transat, sous

la pergola, et il songe dans la solitude que peuple la beauté de la nuit...

Tous les hôtes de Mme Anseau sont rentrés dans la maison, après les gais bonsoirs et les rendez-vous, le lendemain, pour la messe en musique projetée.

Des points lumineux, derrière les persiennes closes, piquent les façades opposées. *La Pergola* fut, jadis, un hôtel : de là, son nombre respectable de quinze ou seize chambres. Suzanne Anseau a fait abattre, du côté de la Seine, sur son paysage radieux, tout un pan de mur qui fermait la cour intérieure où pousse un énorme tilleul, gardant ainsi, à sa maison, un cachet que lui envient les villas normandes de la berge.

Pas loin de Jacques, c'est la chambre des de Ryeux et le jeune homme, dans sa rêverie solitaire, évoque le couple qui a aimé, qui a souffert et qui pleinement, jouit d'un bonheur tant attendu !

Un peu plus loin, le home de Bianca, pauvre petite épave de l'amour déçu, courageuse, se donnant toute à son art, avec une bravoure fière.

Puis, voici, enfin, la chambre de Nicole. Derrière les volets, une ombre passe, interceptant par moments la lumière : Nicole, sans doute, fait sa toilette de nuit.

Sa voix argentée qui, tout à l'heure, résonnait dans le madrigal de Fauré, chantonne, machinale, les notes du duo de *Roméo et Juliette* : « De cet adieu, si douce est la tristesse, que je voudrais te dire adieu, jusqu'à demain ! »

Et c'était vrai pour Juliette.

Et c'était vrai pour Nicole, quand elle a quitté Jacques tout à l'heure.

Nicole n'oubliera jamais la griserie de cette soirée sur l'eau, à *la Pergola*. Vêtue de sa longue robe de nuit soyeuse elle se glisse dans l'étroite couchette et son regard bleu traverse le rideau des persiennes closes et va par la pensée, vers Jacques qu'elle sait encore au jardin.

Une grande pitié l'émeut de la solitude qui sera la sienne éternellement, parce qu'avec son cœur chevaleresque, jamais il ne se libérera d'un engagement sans fin, pris jadis à l'heure divine de l'espoir.

Puis Nicole se gronde. N'y a-t-il pas le voyage à Lourdes tout proche ? N'est-ce pas elle qui a poussé Jeannie et Marise à ce pèlerinage ? Pourquoi, ce soir, ce manque de foi, de confiance ? Est-ce une crainte égoïste que, Jeannie par miracle guérie, mariée à Jacques, partie au loin en Argentine, elle, Nicole, se sente accablée de solitude, comme

un pauvre être privé de tendresse et de chaleur?

« Que c'est mal ! » pense-t-elle ; et, vaillante, priant pour la guérison de Jeannie, elle s'endort, son petit chapelet de corail roulé entre ses doigts.

Nicole a deviné juste, avec son intuition si tendre dès qu'il s'agit de Jacques : Arbelle se sent, ce soir, écrasé de regrets devant son avenir brisé.

Il a trop rêvé, trop subi l'atmosphère troublante de cette nuit... En lui, une révolte gronde, celle de sa jeunesse vibrante qu'il veut enfermer dans un renoncement impossible.

— Que je suis lâche ! » pense-t-il avec colère.

Mais Jeannie est loin, et il a soif d'aimer un être bien vivant, non pas le fantôme mais presque irréel, d'une bien-aimée délicat, lointaine, dont l'âme immatérielle déjà, n'appartient presque plus au monde où elle souffre tant.

Toujours, il adore, il adorera l'âme de Jeannie, cette âme de feu, ce regard brûlant qui lui dit et redit l'amour fervent, maladif, qu'elle lui porte ; mais, à l'âge de Jacques, la vie impérieuse a ses exigences, et cela, il le sait bien. Plus les années passeront, plus

il aura de peine à se satisfaire d'aimer seulement une âme.

La quitter? Pouah! quelle infamie! Avec son cœur loyal, il ne l'acceptera jamais. Alors? La solitude, ce soir? Demain, toujours? Le renoncement au bonheur si doux du foyer, des enfants nés de vous, des plaisirs et des peines partagés en commun, dans le hasard des événements quotidiens?

Affranchi d'une parole sublime — que jamais, il ne désavouera — il aurait pu tendre la main à une créature digne de lui, fraîche d'âme et de corps, comme Nicole...

Nicole! comme elle était jolie, ce soir-là! Jamais il n'a subi à ce point son éclatante beauté qui semblait, dans la nuit, le rayonnement de son âme même. Elle « éclairait » partout où elle promenait sa robe blanche; et ses yeux bleus avaient une douceur de songe vécu qu'il ne lui avait jamais vue.

« A coup sûr, elle ne regrette pas Daviel, » pense-t-il avec satisfaction. Mais elle avait un visage d'amoureuse. Qui aime-t-elle ici? Pierre ou Michel Anseau?

Un instinct sûr lui dit qu'il se trompe, et il n'ose poursuivre des réflexions qui le charment et l'épouvantent à la fois.

« Nicole m'aimerait-elle, moi? »

Puis, tout de suite, bouleversé de ce que

sa pensée a osé formuler, il se prend la tête à pleines mains.

« Lâche, lâche que je suis ! Jeannie, bien-aimée lointaine, pardonne, aie pitié de moi, de ma faiblesse, de mon découragement ! »

Et, pour la première fois, écrasé de douleur — de remords aussi — Jacques pleure amèrement.

XIII

La belle matinée de juin se leva, ce dimanche-là, sur *la Pergola*.

Les petits déjeuners servis dans la chambre, les invités de Suzanne Anseau ne devaient se retrouver qu'à la grand'messe.

— C'est à dix heures précises, avait recommandé Suzanne qui connaissait l'inexactitude de ses hôtes.

« Pourvu, mon Dieu, que Claude de Ryeux soit réveillée et que Bianca soit prête ! Tout le pays est dans une agitation à l'idée de la messe en musique annoncée ! Jamais l'église ne sera si pleine... M. le Curé en ferait une maladie si mes artistes lui manquaient ! »

Et ses ordres donnés, pour qu'on dressât la table dans la grande salle à manger dont les fenêtres s'ouvraient sur la Seine et son

paysage printanier — à ce point qu'on s'y pouvait croire sur un yacht — Suzanne prit son livre de messe et traversa la rue qui menait, en quelques pas, à l'église.

Bien jolie, cette petite église gothique au porche du seizième très pur. A l'intérieur, un autel simple, un fond d'échafaudages qui disait la vétusté du lieu, des vitraux anciens, de curieuses statues de bois et, au-dessus du porche, de chaque côté des belles orgues Renaissance en bois sculpté, la tribune.

« Elle est encore vide, » remarqua Suzanne, inquiète, en gagnant le rang de ses prie-Dieu personnels.

Des chuchotements la suivirent.

Suzanne avait deviné juste ; jamais l'église du Petit-Andely n'avait compté pareil auditoire : les fournisseurs du pays, les paysans et les fermiers des environs, les touristes des hôtels avoisinant la place centrale, étaient venus — curieux ou bons chrétiens — entendre la chanteuse et la violoniste célèbres qu'on leur avait promises.

« Mon Dieu, faites qu'elles arrivent à temps ! priait Mme Anseau avec ferveur. C'est pour votre plus grande gloire, en somme... »

Et, à l'Évangile, elle échangea un regard de détresse avec Nicole qui, sagement, sui-

vait la messe à côté de Michel et de Pierre, plus blonde et plus fraîche que jamais dans sa robe d'organdi à volants.

— Pierre, va les chercher ; je meurs d'inquiétude, glissa Mme Anseau à son fils cadet qui fit une excessive grimace et, néanmoins, se mit en devoir d'exécuter l'ordre maternel.

Heureusement, il y avait le sermon, et M. le Curé était prolix.

« Mon Dieu, mon Dieu, faites qu'il parle très, très longtemps, pensait Suzanne, frémissante. La Pentecôte ! Le Saint-Esprit ! Voilà des thèmes où il y a beaucoup à dire... il peut broder, « juter », comme dirait Pierre. Et puis, la liste des défunts est très longue. Avec le *De Profundis*, ça fera bien cinq minutes de plus, et il y a l'annonce des messes et des mariages de la semaine. Faites, mon Dieu, qu'ils se marient tous, cette semaine ! »

Le sermon avançait pourtant, et Pierre ne reparaisait pas...

— Voulez-vous que j'aille voir moi-même ? proposa Nicole qui avait pitié de l'embarras grandissant de son amie.

— C'est ça, bijou, courez vite, ramenez-les en kimonos, en pyjamas, sous un manteau, mais ramenez-les de gré ou de force !

Et le sermon allait toujours.

Électrisé, M. le Curé déployait une élo-

quence inaccoutumée, maudissant en termes énergiques les défauts et les vices d'une société moderne corrompue...

« Oh ! comme c'est vrai, pensait Suzanne, dévorée d'angoisse ; combien je suis de son avis ; avant toute autre vertu, on pourrait bien leur apprendre l'exactitude. Et ils n'ont pas voulu répéter ! Heureusement que Claude et Bianca sont sûres et que Ryeux connaît l'orgue ! Autrefois, il manquait une note et trois autres aboyaient ; mais je sais qu'on l'a réparé il y a un mois... Et Nicole qui ne revient pas !

— Jacques, je vous en supplie, allez-y à votre tour.

Arbelle, qui était assis auprès de sa mère, se leva, docile et amusé, pensant vaguement à un conte de son enfance qu'on appelait *l'Oie rouge*...

Derrière lui, retomba de nouveau le battant de la petite porte du bas-côté.

« J'en ferai une maladie, pensa Suzanne. Si jamais on me reprend, à organiser des messes en musique ! Là, le sermon est terminé : c'est la catastrophe. »

Mais, juste à ce moment précis, la porte de la tribune s'ouvrait discrète et, dans l'entre-bâillement, se glissaient les formes élégantes de Claude, Bianca, de Ryeux,

suivies par Nicole, Jacques et Pierre qui n'avaient pas osé regagner leurs places dans la nef.

Suzanne se laissa tomber plutôt qu'elle ne s'assit sur sa chaise qui gémit douloureusement; et elle mit une généreuse offrande dans le plateau de métal que lui tendait M. le Curé qui faisait la quête.

Tout lui sembla facile, charmant, et la vie lui parut une chose exquise!

« Mon Dieu, que j'ai eu peur! songeait-elle. Je suis en nage... »

Pendant ce temps, avec le plus grand calme et bien loin de soupçonner le drame qui se jouait dans l'âme de leur hôtesse, les artistes s'installaient dans la tribune.

A l'orgue, de Ryeux, son masque adouci sous l'emprise de la musique, préludait avec une maîtrise qui détendit délicieusement les nerfs de Suzanne et fit lever le nez de tous les assistants.

Ces visages s'immobilisèrent dans leur position relevée quand, s'avançant un peu vers la balustrade, parut Claude, son violon à l'épaule, et qu'elle commença le *Grave*, de Bach.

Oui, c'était bien toujours « la muse de la musique ». Le visage, dont les yeux se fermaient, prenait une expression d'extase, la

bouche s'ouvrait en un demi-sourire sur l'éclair des dents et les gestes se faisaient rituellement beaux.

Un statuaire eût voulu fixer à jamais l'attitude de Claude de Ryeux jouant du violon. Elle l'eût mérité, car elle réalisait ainsi une beauté rare, digne de l'antique.

Et cette beauté vibrait dans le frémissement des sons. C'était une Galathée naissant à la vie dans un hymne incomparable. En un timbre d'une puissance et d'une douceur à la fois, dont seule elle avait le secret, les notes s'égrenaient dans la petite église, versant sur l'âme des auditeurs la richesse splendide de cette manne inattendue.

Après le *Grave* de Bach, elle interprétait l'*Andante* de Pugnani et la passion se faisait grandiose dans ces pages qui envoûtaient l'âme et les nerfs.

— Tant pis, murmura-t-elle à son mari et à Bianca. Sauf à l'Élévation, nous jouerons tout le temps, puisque nous avons commencé si tard. Au moins, ils auront le programme annoncé.

Oh ! non, jamais l'église des Andelys ne s'était vue, elle et ses fidèles, à un semblable — et si rare — régal.

Maintenant, c'était Bianca qui chantait le *Panis Angelicus* de Franck.

Et cette langue si pure montait comme une sereine prière vers la Divinité.

Elle continuait par le Cimetière de la *Symphonie légendaire*, de Godard : paroles françaises, mais M. le Curé était bien trop content — il adorait la musique — pour y voir le moindre inconvénient.

Et puis, le violon reprit son empire souverain sur les cœurs avec le prélude du *Déluge* de Saint-Saëns, qu'avait réclamé M. le Curé, dont c'était le morceau favori.

Tout près de Jacques, dans un coin de la tribune, Nicole, à genoux, priait, le visage dans ses mains.

On ne voyait d'elle que l'or des cheveux, la ligne gracile du cou et des épaules, l'élégance de la forme blanche sur ce fond très sombre ; et Jacques, qui l'observait, était trop artiste pour ne pas noter la silhouette de petite sainte moderne qu'elle incarnait en cette adorable attitude.

Comme elle priait bien ! Pour Jeannie ? Pour lui, peut-être ? Pour leur bonheur, à tous deux, à coup sûr.

Et, les nerfs détendus, oubliant le douloureux cauchemar de la nuit passée, il pensait :

— J'ai été fou, hier ; les soirs de lune ne me valent rien. Aujourd'hui, heureusement, il fait clair et je vois clair en moi.

De nouveau, en son âme apaisée, le sourire de Jeannie rayonnait : comme dans la lampe d'un sanctuaire, elle avait rallumé la flamme vacillante...

XIV

Le repas s'achevait dans « la salle à manger du bord de l'eau », baptisée ainsi pour la distinguer de l'autre qui donnait sur la cour fleurie de *la Pergola*.

— Vous ne m'en voulez plus, Suzanne, de vous avoir tant inquiétée avec notre stupide retard? implorait Claude, d'une voix caressante.

Et Bianca se joignait à elle.

Mme Anseau secoua légèrement ses belles épaules :

— Comment vous en vouloir après un pareil concert ! C'était admirable, tout bonnement. M. le Curé était au ciel et le public muet d'admiration.

Affectueuse, elle embrassait les deux jeunes femmes et continuait :

— Après le café, au jardin, je réclame que chacun profite bien vite de sa liberté. Moi, je me reposerai, sous la pergola, de toutes mes émotions du matin.

— Claude, venez avec moi en canoë, demanda de Ryeux qui enveloppait d'un regard aigu la forme de sa jeune femme, vêtue d'un jaune pâle très doux.

Elle sourit, consentante. C'était toujours, pour elle, un plaisir nouveau que le tête-à-tête avec le compagnon d'élection.

Quelques instants plus tard, le fin bateau démarrait lentement, les emmenant tous deux lui, si jeune encore dans sa tenue de toile blanche, elle, ayant un éclat de fleur vivante sous la soie rouge de son ombrelle ouverte.

A Bianca, qui les regardait s'éloigner, Michel Anseau proposa :

— Cela ne vous tente pas, Bianca, de faire comme eux? Il y a ici toute une flottille, vous savez : une yole, une norvégienne, un canoë, une périssoire.

Il contemplait affectueusement la jeune femme qui avait été son amie d'enfance et qui s'était mariée toute jeune, sans deviner l'amour que lui portait, depuis toujours, son camarade Michel : amour muet, d'une fidélité à toute épreuve et dont, jamais, il ne lui parlerait, puisque ses croyances religieuses de Breton n'admettaient pas le divorce.

Personne ne saurait combien il avait souffert, d'abord en perdant l'amie exquise qu'il accompagnait sans cesse dans le monde, où

elle avait un succès étourdissant ; puis, en la voyant, toute jeune mariée, se galvauder à la suite d'un époux dont il avait vite jugé — et avec quelle révolte ! — l'amoralité séduisante.

En effet, Maurice d'Entraigue, le mari de Bianca, ne concevait le bonheur conjugal que dans les boîtes de nuit où sa beauté lui attirait les regards et le succès d'un milieu féminin interlope.

Courageuse, pour essayer de le garder, Bianca, fatiguée, — triste ou simplement attendant un enfant qu'elle avait perdu à sa naissance, — le suivait, chaque soir, maquillant sans pitié son admirable visage, s'habillant de façon voyante, puisqu'elle flat tait ainsi les goûts détestables de d'Entraigue.

Sa famille, ses amis, s'étonnaient de cette allure subite de la jeune femme, ne comprenant rien à ce ménage — si amoureux, croyait-on — n'avaient-ils pas été fiancés quatre ans ? — et s'adorant en évitant soigneusement tout tête-à-tête.

Plus tard, ils avaient su la vérité. Bianca, écoeuvée, meurtrie par une lutte atroce, leur était revenue, pâle, défaite, s'enfermant dans un mutisme farouche sur le calvaire de ses années de mariage.

Elle avait divorcé — contre son gré — repris le nom de son père, et jamais elle ne prononçait le nom de Maurice.

Une seule fois, elle avait avoué à Michel, qui l'avait surprise dans une crise de désespoir :

— Ne me plaignez pas, puisque je ne me plains pas moi-même. Si je ne l'avais pas épousé, toute ma vie je l'aurais regretté, *lui*, dans n'importe quel autre mariage, même si j'y avais trouvé le bonheur.

Et comme Michel parlait d'annulation, d'avenir :

— Oh ! non ! jamais je ne ferai annuler mon mariage, bien que possédant un cas sérieux. Mais il me serait impossible de salir ainsi auprès d'étrangers — fussent-ils des prêtres — l'homme que j'ai tant aimé !

Et, bravement, elle avait renoncé au bonheur humain, se vouant à la musique et à l'amitié.

Tout cela, Michel le savait, et il gardait close son âme, toute pleine d'une amoureuse pitié pour « son amie triste », comme il l'appelait.

Pourtant, c'eût été si bon de se dévouer à elle, de lui refaire des jours heureux, de lui prouver qu'il existe des amours donnant à la vie un goût divin !

Hésitante, elle interrogeait, tentée :

— Cela vous plairait, cette promenade avec une compagne comme moi, qui ne sait plus être gaie?

— En doutez-vous? fit-il avec un tel accent qu'elle tressaillit, décidée.

— Eh bien, soit! emmenez-moi sur l'eau, mon ami Michel.

Et elle ne devina pas l'intense plaisir qu'elle faisait.

— Et vous, Nicole, Arbelle, Pierre, « la petite classe » où partez-vous? interrogea Suzanne, interpellant le trio qui bavardait auprès d'elle.

— Rassurez-vous, maman; nous allons respecter votre solitude et vous laisser à une bienfaisante sieste, répliqua Pierre, amusé.

— C'est vrai, avoua Suzanne, je meurs de sommeil. Pendant que Mme Arbelle se repose dans sa chambre, je vais, moi, dormir délicieusement sous la pergola.

Délivrée de tout scrupule de politesse, Nicole demanda :

— Où allons-nous, Pierre? Vite, profitons de la seule journée de Jacques.

Il regarda les petits pieds blancs, finement chaussés, la robe d'organdi vaporeuse et lança drôlement :

— J'ai bien envie de voir si, habillée en Parisienne, vous saurez grimper au Château-Gail-

lard, en plein soleil, et par le raccourci, encore !

Elle répliqua d'un petit air crâne :

— Bien sûr que je saurai, même avec mes talons, même avec ma « robe du dimanche ». Je mets un chapeau et je vous suis.

Et, presque tout de suite, elle réapparaissait, évoquant une amusante bergère moderne, sous son énorme capeline blanche, nouée d'un velours noir.

Tous trois, gaiement, se mirent en devoir d'escalader la vieille forteresse qui leur livrait le pittoresque de ses ruines et de sa vue incomparable, en ce jour de juin.

Nicole avait dit vrai : elle « grimpait », telle la chèvre blanche de M. Seguin, suivie de près par ses compagnons, piqués au jeu. Elle rebondissait sur le sentier ardu, puis se retournait vers eux, rieuse, leur offrant l'éclat de son visage, rosé par la course.

— Je demande grâce, cria Pierre tout essoufflé. Bravo ! Nicole, vous n'êtes pas une femme, mais un sylphe ; on vous montrera dans un cinéma...

Jacques, lui, trouvait divine cette ascension folle vers la lumière, dans la griserie de l'air vif.

Énivré de mouvement, il montait sans effort, et son être robuste, vivant, si bien fait pour se dépenser, ressentait une volupté

oubliée à suivre l'envol de sa petite compagne.

— J'y suis, fit-elle, contente, se laissant tomber sur le rebord de pierre d'une croisée en ruines.

Vite, elle enlevait son chapeau, soulevait ses petits cheveux d'or, mouillés, près des tempes, par la rapidité de sa course, et tournait vers Jacques son visage heureux.

— Comme c'est bon, d'être jeune et de grimper ! lança-t-elle étourdiment.

Puis, tout de suite, dans un remords, elle ajouta, songeant à Jeannie :

— Oh ! pardon ! Jacques, si je vous ai fait de la peine. Quelle sotte je suis !

Vite, il protesta :

— Non, aucune peine, Nicole. Moi aussi, je pensais, comme vous, que nous sommes des privilégiés de nous sentir si jeunes, si forts, si vaillants. Profitons vite de la douceur de cette halte ; nous ne faisons de mal à personne, et c'est si rare d'être heureux — heureux pleinement, sans arrière-pensée, comme le sont les enfants !

— Ne sommes-nous pas coupables d'oublier les autres ? dit craintivement Nicole.

« Les autres, » c'était Jeannie, dans son lit de souffrances.

— Non, répliqua-t-il, nous n'oublions personne et nous avons le droit de savourer la

minute offerte. Tout à l'heure, rassurez-vous, nous cueillerons *ses* fleurs, mais à présent, regardez cette vue !

A travers la croisée de pierres, formant un fond à l'image de Nicole, s'encadrait, comme dans un primitif de « maître », le paysage de la Seine. Les longs rubans clairs serpentaient au milieu des collines vertes, y mettant la lumière de leurs boucles teintées de l'azur du ciel.

Pierre les rejoignait. Lui aussi, parce qu'il était peintre, nota le tableau qu'il aimait depuis son enfance ; mais la beauté de Nicole y ajoutait une grâce nouvelle.

Sans mot dire, il ajusta son kodak et « prit » le groupe, éternisant cette minute heureuse.

— Faisons un tour dans les ruines, proposait-il, et je vous emmènerai goûter dans notre maison de Vézillon où est mon atelier.

Et, au caprice de leur fantaisie, tous trois circulèrent dans le vieux donjon dont Pierre — en propriétaire — faisait les honneurs avec son tour d'esprit infiniment spirituel et son réel savoir d'archéologue.

Comme un immense papillon, voletait, devant eux, la robe blanche de Nicole, et la même sensation de délivrance allégeait l'âme de Jacques.

Jamais, depuis l'accident, il n'avait goûté

pareille détente. Comme c'était bon de ne plus penser, de ne plus souffrir, de jouir de la douceur présente !

Demain, il retrouverait le fardeau quotidien de son triste amour, et les vers de Baudelaire chantèrent en sa mémoire :

Sois sage, ô ma douleur, et tiens-toi plus tranquille!

Maintenant, la petite auto de Pierre les conduisait en quelques minutes vers « la maison de Vézillon ».

C'était une simple demeure de paysan bordant d'un côté la grand'route ; mais, la porte refermée, on était séduit tout de suite par le pittoresque frais du jardin, dévalant en pente, sous l'ombre du grand poirier, entre des massifs dont tous les lilas étaient en fleurs.

A droite, en face du perron, une ancienne grange abandonnée se liait à un hangar ouvert, transformé par Pierre en une charmante « pièce d'été » tendue de toile de Jouy, le grand divan circulaire offrant la tentation de ses coussins moelleux, les rocking-chairs se balançant d'un air engageant autour de la table ronde où, dans une énorme jarre d'un vert cru, s'épanouissait la floraison des marguerites blanches.

— Je suis venu hier tout installer, expliqua Pierre devant l'étonnement admiratif de ses compagnons.

« Vous savez, Vézillon est ma « garçonnière », ajouta-t-il drôlement. Regardez mon pigeonnier aux vieilles tuiles. Lui aussi doit se métamorphoser en « bibliothèque d'été ». Enfin, voici l'atelier.

Après le hangar, un ancien bâtiment fermait le cadre inégal du jardin.

Là, toute la fantaisie du peintre s'était donné libre cours et, vraiment, il avait réalisé un ensemble d'un modernisme amusant qui mettait en valeur ses tableaux : marines brossées pendant ses vacances dans leur pays breton des Côtes-du-Nord ; mer houleuse contre les rochers ou d'un bleu intense de lac italien ; vieux calvaires sculptés dans le décor de leur verdure grise, celle du pays de Paimpol ; scènes de marché où fourmillaient les coiffes, les robes noires, aux tabliers éclatants, voisinant avec les costumes bleus des gars dont la figure ronde s'épanouissait sous le feutre noir, au velours traditionnel ; vieilles maisons de bois, à pignons, que l'entrecroisement des lattes bariolait de tons chauds, d'un rouge brun ; pardons, processions naïves où les bannières mettaient l'étincellement de leurs ors, et les robes blanches des jeunes

filles, l'envol de leurs longues ceintures de moire bleue...

Arbelle et Nicole admiraient, très sincères, l'œuvre de Pierre qu'ils connaissaient à peine. Et ils s'arrêtèrent, surpris de trouver là, à côté du peintre de la Bretagne, le peintre, ou plutôt l'interprète, des fleurs.

Qu'il y avait loin, dans les tableaux où Pierre Anseau peignait les fleurs, de la reproduction soigneuse et banale des toiles habituelles !

Ici, c'était, volontairement, chez l'artiste, une floraison plus grande que nature ; en des fresques décoratives à un point surprenant, les pétales énormes jaillissaient, s'entrelaçaient dans une symphonie de couleurs et de lignes qui ravissait les yeux.

— Cela fait penser au violon de Claude, dit Nicole, enthousiaste. Elle et vous, chacun dans votre art, vous faites « plus grand que nature ».

— Quel superbe avenir de peintre vous avez, Pierre ! ajouta Jacques.

— Bah ! jeta-t-il, content de la louange, si je n'avais que mes pinceaux pour faire vivre ma future femme, nous pourrions bien venir nous enterrer à Vézillon et manger nos légumes et nos fruits en guise de « poule au pot ».

— Ce serait charmant, fit Nicole ; cette existence champêtre, avec un mari de choix, me semblerait délicieuse.

— Vous dites cela, Nicole ; mais l'hiver est triste, à la campagne, quand le jardin est défeuillé et qu'il pleut, il pleut — comme en pays normand...

Adroit, il disposait le goûter sur la table ronde, allumait le réchaud d'alcool, préparait le thé, les toasts et sortait triomphalement une grosse brioche et une énorme tarte aux cerises.

Amusés, Nicole et Jacques le laissaient faire, paresseusement allongés dans les rockings.

Nicole voulut l'aider ; mais, vite, il intervint :

— Reposez-vous. Vous devez être un peu lasse, après la visite du Château-Gaillard et, en ma qualité de peintre, je fais un très bon maître d'hôtel.

Docilement, elle se rassit et ce fut lui qui servit le goûter, la tarte, la brioche, les toasts, le thé de Chine brûlant dans les tasses de grès bleu.

— Qu'on est bien chez vous, Pierre ! déclara Nicole, enchantée. Quand j'aurai assez de Paris, je vous demanderai de me prêter Vézillon pour une petite retraite sentimentale.

— Entendu ! dit-il, la clé est à vous.

« Vous savez que la maison au perron possède une vaste cuisine, une grande salle à manger et deux chambres confortables, avec cabinets de toilette et eau courante; ma mère y a passé, c'est tout dire. Mais, ici, je vis dehors ou dans l'atelier. Je dors dans mon hamac ou sur l'herbe de mon verger. »

Par une petite porte de bois, on pénétrait, en effet, d'abord dans un potager fort bien entretenu par un jardinier, puis dans une « cour » normande où l'herbe haute de juin mettait son tapis odorant sous l'alignement de vigoureux pommiers.

— Je crois, Nicole, dit Pierre, que vous vouliez cueillir des fleurs? Vous serez servie, voyez!

Et il ouvrait devant les jeunes gens une barrière qui fermait son verger.

Nicole poussa un cri :

— Que c'est joli!

Devant elle, à droite, à gauche, c'était une floraison immense de pétales blancs, enserrant les cœurs d'or des marguerites. Derrière cette nappe neigeuse, se profilait les peupliers de la rive dont le feuillage chantait sous la brise; en bas, la Seine scintillait à travers la chevelure des saules.

Tentée, comme le fut la « Blondine » des contes, dans la forêt enchantée de « Beau-

Minon », Nicole s'élança, pour la moisson promise à Jeannie. Arbelle la suivait, tandis que Pierre, en bon propriétaire, allait fermer « sa maison ».

Jacques et Nicole cueillaient, cueillaient toujours, aussi satisfaits l'un que l'autre de voir s'amonceler les bottes odorantes qui s'en iraient, demain, parler à Jeannie de la fraîcheur de ce paysage printanier.

Quand les fleurs débordaient de ses mains, Nicole se redressait d'un joli mouvement, et Jacques voyait apparaître, sous la grande capeline, le délicieux visage de sa petite amie.

Avec son goût sûr, il pensa :

« Que Pierre n'est-il là, pourvu de sa palette ! C'est un vrai tableau que Nicole, en robe blanche, cueillant des marguerites, en cette fin de jour ! »

Volontairement — parce que la vision lui eût été trop douloureuse — il n'évoqua pas la Jeannie du passé, si radieuse, elle aussi, dans l'éclat de sa belle jeunesse ; celle qu'il avait connue à Vouvray, dans l'inoubliable journée de leur rencontre ; celle qui avait été sa compagne de parties comme celles-ci ; celle, enfin, qui, pliée sur son lit de souffrances, était devenue le torturant amour de sa vie de solitaire.

Cependant, les fleurs s'ajoutaient aux fleurs.

On entendait le rire de Nicole que Pierre était venu rejoindre ; la lumière se faisait plus dorée, annonçant le couchant qui serait féerique, tout à l'heure.

— Il faut revenir, dit Jacques, avec regret. Ce soir, je regagne Paris, aussitôt le dîner.

La halte bienfaisante était finie : il fallait rentrer dans la vie.

.

Neuf heures.

Jacques fait ses adieux aux hôtes de *la Pergola*.

Il remercie — et avec une reconnaissance dont elle ne soupçonne pas l'intensité — Suzanne Anseau « de cette merveilleuse journée » ; il embrasse sa mère qui reste quelques jours encore ; il salue Bianca, les de Ryeux. Le voici enfin devant Nicole :

— Adieu, Nicole ! fait-il d'un ton bas, très doux.

Et il frôle d'un baiser fraternel le bout des doigts qui pendent dans les plis de la robe blanche.

— Adieu, Jacques ! réplique Nicole, du même accent.

En elle, la gaieté était tombée tout à coup, et il lui semblait que l'auto disparue avait emporté à jamais toute la lumière du beau soir d'été.

XV

« Jacques revient aujourd'hui ! »

Telle fut, au réveil, la première pensée de Jeannie.

Oui, le sacrifice avait été dur, de le voir partir vers le paysage enchanteur où il retrouverait Nicole.

Pendant tout l'après-midi du dimanche, la fine blessure qui meurtrissait le cœur de Jeannie avait saigné en secret, tandis que, son masque de sereine énergie solidement attaché au visage, elle n'en montrait rien et recevait de son mieux la visite de Madeleine et du petit Paulo.

— Qu'il est joli !

« C'est un amour que mon filleul, » s'était-elle écriée en l'apercevant.

A peine, après sa naissance, avait-elle entrevu un petit bout de nez sous de grands yeux qui promettaient d'être bleus, une bouche minuscule, une forêt de fins cheveux noirs et des mains aristocratiques, aux doigts effilés.

Mais, à présent, Paulo était un homme de trente jours passés.

En barboteuse de tricot bleu ciel, nouée de rubans sur les épaules, la bavette élégante, d'un rose pâle, encadrant son menu visage d'une extrême régularité, les yeux bien grands ouverts, du bleu même de ses rubans, Paulo réalisait le modèle du « bébé pour boîte de baptême » qui enchantait les générations passées.

A présent, les boîtes, de couleur unie, ne comportent plus qu'un nom, une date, un ruban de belle qualité noué dans un coin, et des dragées de même couleur que le ruban : ainsi le veut la « mode ».

Bien loin d'être intimidé, le bébé avait été séduit par le doux regard de sa marraine.

Madeleine l'avait déposé sur le lit, tout près de la malade qui, de son bras — si mince à présent — enserrait la forme frêle, tandis que ses doigts caressaient, avec une tendresse extasiée, les doux cheveux, la joue satinée si près de la sienne.

Son âme tourmentée s'apaisait au contact de ce petit être pur dont elle respirait la fraîcheur.

— Comme cela me fait du bien de le sentir, dit-elle avec un tel accent que Madeleine tressaillit de joie. Je ne souffre presque plus depuis qu'il est là.

Souffrance de l'âme jalouse, souffrance du

corps, que la distraction de cette enfantine présence engourdisait.

Décidément, Paulo se plaisait infiniment sur ce lit de misère.

Il regardait Jeannie de son regard d'ange, agitait ses mains et frappait joyeusement le drap de ses petits pieds chaussés de bleu.

— Tu vois, dit tendrement Madeleine, il est si bien auprès de toi qu'il oublie l'heure de téter. Et Dieu sait s'il est vorace ! Tu vas en juger !

Discrètement, elle entr'ouvrait sa blouse soyeuse, s'asseyait, un petit tabouret sous le genou gauche et prenant Paulo, elle se mit à l'allaiter, de ce joli mouvement des mères qu'ont immortalisé tant de peintres de toutes époques et de tous styles.

Émue, Jeannie regardait le tableau qui lui était offert : le visage de son amie reflétait une douceur grave ; sur l'épaule ronde glissait un peu la blouse détachée et le rose d'un ruban de lingerie y mettait sa note pâle ; la main, très fine, se posait sur la chair nacrée de la poitrine à demi voilée, que frôlait le duvet des cheveux bruns et le profil minuscule de Paulo...

Jeannie écoutait le petit bruit si particulier de la succion et elle pensait soudain que c'eût été doux, infiniment doux, de nourrir ainsi,

de son sang, de sa chair, l'enfant né de leur amour à Jacques et à elle !

« Encore cela qui m'est refusé ! » pensa-t-elle.

Et le regret fut si intense que des larmes roulèrent sur ses joues et mouillèrent le drap.

Mais, vite, elle se ressaisit.

Tante Clara entra à pas menus « pour voir « Bébé », et se répandait en phrases admiratives.

Pauvre tante Clara ! Ombre discrète, infiniment dévouée, qui entourait la malade sans jamais être importune, respectant sa pauvre liberté et son désir d'être seule le plus souvent.

Avec une chaude reconnaissance, Jeannie se laissait gâter par cette invisible protection, qu'elle sentait rôder autour d'elle, dans le petit logis.

Paulo, que sa maman avait repris, avait fini de têter.

D'un geste vif d'oiseau, il tourna sa petite tête et esquissa une vague grimace — qui pouvait passer pour un sourire.

— Il faut le changer, dit Madeleine.

Preste, elle rattachait sa blouse et, avec l'habileté des mères actuelles — qui n'ont plus la traditionnelle nurse ou la bonne nour-

rice d'antan — elle installait Paulo sur le divan, devant elle, et, en quelques gestes précis, faisait le nécessaire.

Très intéressée, Jeannie regardait le poupon. Il témoignait sa satisfaction de se sentir libre en agitant ses bras et ses jambes et en poussant des cris de joie.

— On dirait qu'il bat des ailes ! s'écria Jeannie avec ravissement.

« Que c'est joli et doux, un petit être, et que tu es heureuse, chérie ! »

— Il est à toi autant qu'à moi, répliqua Madeleine, dans un grand élan. Tu sais, Jeannie, continua-t-elle gaiement, que tu as tous les droits sur mon fils — même celui de me le reprendre si je me montre une mère dénaturée.

Madeleine plaisantait volontairement ; mais Jeannie savait bien que, dans sa bonté délicate, son amie disait vrai.

De tout son cœur compréhensif, elle offrait au dur martyr de la malade le réconfort de cette vie fragile qui venait d'éclorre et lui apporterait sa grâce et sa consolation.

— Avant ton départ pour Lourdes, nous le baptiserons, dit Madeleine, tout à coup.

« Quand pars-tu, chérie ? »

Lourdes ! Le départ !

Une angoisse étreignit la jeune fille.

Ah! oui, il y avait Lourdes, le miracle possible, la délivrance à jamais du supplice de son âme jalouse et de son corps brisé!

Comme elle ne répondait pas, Madeleine se rapprocha du lit, tenant Paulo.

— Tu veux bien, toujours, aller à Lourdes, n'est-ce pas, ma Jeannie? Tous, nous le désirons tellement pour ton bien!

Une minute, en regardant Madeleine et son fils, Jeannie, l'incrédule, eut la vision de l'Autre, la Vierge mère, celle qui tenait un enfant plus beau que Paulo, et qui pouvait — si tous disaient vrai — la délivrer de ses maux et lui rendre Jacques.

Avec un regard étrange, presque surnaturel, elle dit — et c'était plutôt une prière qu'un cri :

— Ah! oui, Madeleine, je veux aller là-bas, je le désire de toutes les pauvres forces qui me restent.

Et cette prière monta vers la divine Consolatrice dont l'image souriait, là-bas, blanche et les mains jointes, dans le fond de la grotte aux multiples cierges...

.....

A cette douceur, apportée hier par son filleul, Jeannie rêvait encore le lendemain, en attendant — et avec quelle impatience — la visite de Jacques.

« Enfin ! c'est lui, » pensa-t-elle en reconnaissant le coup de sonnette qu'elle distinguait entre tous.

Oui, c'était bien Jacques, et avec lui apparaissait sur le seuil de la chambre, la floraison blanche des prairies de Vézillon.

C'était le printemps même qui entrait chez Jeannie, et elle eut un cri de ravissement :

— Que c'est joli ! Merci, merci, Jacques !

Il avait posé sur son lit l'odorante moisson, et Jeannie, qui recevait son baiser, apparaissait comme une « fée des fleurs », avec son délicat visage dans ce halo fleuri.

— C'est vous, chérie, qui êtes ravissante dans ce décor. Que ne suis-je peintre, comme Pierre Anseau !

Bizarrement, pendant qu'il contemplait sa fiancée dans son cadre de marguerites blanches, il eut la vision de Nicole dans la même nappe neigeuse, qui voletait et se redressait soudain avec une grâce de petite dryade frémissante de santé et de vie...

Qu'il y avait loin d'elle à la mince et blanche figure qu'entouraient ici les mêmes pétales !

L'ovale s'était, depuis l'hiver, effilé peu à peu, le cou était si mince, à présent, dans le collier de perles des fiançailles ! Les yeux semblaient immenses dans le visage creusé,

et leur regard profond faisait songer à l'infini du ciel, les nuits d'été.

Oui, le visage et le corps de Jeannie avaient pris, peu à peu, quelque chose d'irréel, et Jacques sentit obscurément — pour la première fois — qu'il l'aimait autrement que jadis, qu'il aimait Jeannie pour son âme de feu, sa beauté d'archange, à la « Burne-Jones ».

Jeannie n'évoquait plus une femme, mais seulement une âme.

C'était cruel et beau de l'aimer ainsi !

Cette transformation, oh ! pourquoi, pourquoi en avait-il en ce moment l'impression si nette ?

Pour y échapper, il se mit en devoir d'arranger les fleurs dans les nombreux vases du logis, vite apportés par tante Clara.

Jeannie, amusée, le suivait des yeux.

Bientôt, par ses soins, la chambre ne fut plus qu'une symphonie en blanc majeur, piquée de cœurs d'or.

La jeune fille battit des mains : elle humait délicieusement cette odeur d'herbe fraîche et d'été. Elle connaissait Vézillon, et son imagination ressuscitait le paysage : le clocher s'effilant sur la verdure neuve de la colline ; les prairies en fleurs, dévalant vers la Seine en pentes douces, le

soleil faisant étinceler les tuiles rouges des toits...

— Et maintenant, demanda-t-elle, venez vite, Jacques, me raconter votre séjour.

Une ombre imperceptible voila le visage du jeune homme. Raconter son séjour, c'était évoquer Nicole, sa compagne de tous les instants dans cette halte heureuse.

Pourtant, il fallait parler, et ses souvenirs s'égrenèrent si vivants et si beaux qu'il en subissait encore la magie.

D'instinct, il évitait de prononcer le nom de la jeune fille ; mais Jeannie complétait sa pensée avec son intuition aiguë d'amoureuse.

Elle voyait — aussi bien qu'avec ses propres yeux — Nicole et Jacques glisser dans l'embarcation au clair de lune, bercés par les chants de Bianca ; elle les suivait à la tribune, pendant que vibrait le violon de Claude ; elle grimpait avec eux, au Château-Gaillard, dans leur course folle ; elle prenait sa part du goûter intime offert par Pierre Anseau.

Restait la grande cueillette qui lui avait valu cette éblouissante floraison.

— Comment avez-vous pu me rapporter tant de fleurs ? interrogea-t-elle, le regard détourné de Jacques, pour lui dérober son angoisse jalouse.

— Mais nous étions trois pour cette moisson, Nicole, Pierre et moi.

— Ah ! Nicole !

Intensément, elle eut la vision de la jeune fille, telle qu'elle la connaissait dans l'éclat que lui donnait le grand air ; elle entendit son rire perlé, souligner la grâce de ses gestes, dans cette robe blanche qu'elle lui avait vu porter et qui l'harmonisait si parfaitement au paysage.

« Jacques a vu et senti comme moi tout cela, » pensa-t-elle.

C'était impossible de ne pas admirer Nicole, impossible de ne pas subir sa jeunesse triomphante, alors qu'elle, Jeannie, demeurerait la lointaine épave, physique et morale.

Une douleur si vive lui brûla le cœur qu'elle pâlit affreusement.

Jacques, inquiet, suppliait

— Qu'y a-t-il, Jeannie ? Qu'avez-vous soudain, ma bien-aimée ?

La douceur de la voix, d'un si tendre accent, desserra un instant l'étau qui broyait son pauvre cœur. Les traits se détendirent, un fragile sourire reparut sur ses lèvres ; elle pressa les mains de Jacques et dit timidement :

— Mon chéri, pardonnez à ma faiblesse, mais ces fleurs sont trop belles, trop fraîches,

trop parfumées, leur odeur me fait mal. Il faudrait, oh ! oui, il faudrait les emporter loin de moi !

Il la regarda tristement et fit sans mot dire ce qu'elle demandait.

Et il ne devina pas que c'était à l'âme jalouse de son amie que les marguerites cueillies par Nicole causaient un mal intolérable.

XVI

Ce matin-là, Nicole, joyeuse, pensa :

— Je vais passer chez Jeannie de bonne heure, cet après-midi. Hier, elle a eu Jacques bien tranquillement, et je ne risque pas, aujourd'hui, de les déranger.

Vivement, elle s'habillait pour sortir, ayant coutume de promener elle-même, chaque matin, dans les Champs-Élysées, l'énorme berger allemand qui était son compagnon de prédilection.

A présent, d'un pas allègre, elle descendait l'avenue, croisant au passage le regard sympathique des passants, amusés du contraste entre la silhouette juvénile et la force du superbe animal qu'elle tenait en laisse.

— Pas si vite, Chiquito, tu me fais trotter,

je meurs de chaleur, gémissait drôlement Nicole.

Chiquito ne voulait rien savoir ; il tirait énergiquement sur la laisse et sa maîtresse suivait bon gré, mal gré, rieuse et mécontente tout à la fois.

Mais, pour son favori, n'avait-elle pas des trésors d'une indulgence quasi maternelle ?

En quelques instants, il la mena sous les frondaisons épaisses des Champs-Élysées, devant le Petit-Palais. Déjà les allées se faisaient désertes ; il était tard dans la matinée et la chaleur montait.

Nicole avisait une chaise, pour un repos bien gagné, après une descente à si vive allure, quand une voix connue la fit tressaillir :

— Mademoiselle, mademoiselle Challance !

Elle se retourna et vit devant elle, lui barant le passage, Robert Daviel, une lueur énigmatique dans ses yeux noirs.

Hautaine, elle prononça, la main sur le collet du chien, dressé :

— Mais, monsieur, je n'ai rien à vous dire.

Et elle voulut passer.

D'un geste, il l'arrêta :

— Oh ! vous ne me refuserez pas un court

moment d'entretien. Il faut, il faut que je vous parle ; je le veux.

— Et si je ne le veux pas, moi ?

Elle n'avait aucune crainte, malgré la solitude. Chiquito était là, et Nicole était brave.

Changeant de ton, il reprit, et sa voix se fit humblement enjôleuse :

— Il faut que vous sachiez la vérité sur mon compte, pas celle que vous ont rapportée vos amis, quand ils nous ont séparés, m'arrachant un espoir, oui, qui m'était très cher et qui eût pu me sauver !

Malgré elle, Nicole écoutait, toujours pitoyable au chagrin des autres.

Décidée, elle dit :

— Eh bien ! parlez, faites vite ; mon père m'attend pour déjeuner. Qu'avez-vous à me dire ?

Il prononça, de sa voix chantante :

— Je vous aimais follement, Nicole, et, vous disparue, il ne me reste rien que la faillite... et ses conséquences !

— Joli amour, lança-t-elle méprisante. De quel droit venez-vous m'en faire part et qui vous a permis de me donner mon nom ? Je sais que ma dot n'est pas étrangère à cette passion, finit-elle, la voix mordante.

— Vous vous trompez : même pauvre, je vous aurais souhaitée auprès de moi, car vous seule pouviez me refaire une vie d'honnête homme. C'est la vérité pure ! Je vous en fais le serment !

— Oh ! vos serments !

— Ne raillez pas — il n'osait plus dire : « Nicole ! » — Guidé par vous, sous le rayonnement de votre pensée droite, de votre âme probe, peut-être, oui, peut-être, serais-je devenu un autre homme. Nous aurions eu de durs moments d'abord ; mais n'est-ce pas un bel idéal pour une femme de cœur de se vouer au salut d'un être qui se noie et qui crie « au secours ! »

Elle le regarda, saisie, ébranlée. Comme Daviel la connaissait bien ! Comme il avait su faire vibrer chez Nicole la corde si sensible de la pitié !

Il poursuivait d'une voix suppliante :

— Pensez combien j'ai vécu seul, misérable, livré à tous les contacts vils, entouré de forbans aux allures d'honnêtes gens, dressé à dissimuler, à feindre, à mentir, dès mon plus jeune âge, gâté par la pauvre grand'mère qui ne m'était d'aucun secours moral, abandonné par l'égoïsme de mon père !

« J'ai eu faim, j'ai eu froid, j'ai manqué des livres, les plus nécessaires à mon travail,

alors que je voyais mon père gaspiller des sommes folles pour ses ... distractions !

« Quel écœurement ! Quelle rancune contre la vie, contre la famille, contre la société, tout cela met en vous ! Les scrupules s'évanouissent vite, en matière de délicatesse ; une seule chose surnage : capter la confiance, réussir, tenir le coup. Mais il y a des moments où la chance tourne : rien pour se raccrocher ! On lutte, on se débat, on va couler dans un trou noir ; n'importe, sauvons la façade !

« Et puis, un visage lumineux apparaît, une robe blanche, une âme claire... Comme ce serait bon d'appuyer son front un moment à la fraîcheur de petites mains pures, d'avouer tout et de repartir vaillant, soutenu par elles, désormais. Nicole, comprenez-vous que j'avais fait ce rêve, le jour où je vous ai revue, à ce dîner ?

« J'étais, je vous le répète, à un tournant décisif de ma destinée ; on vous a prise à moi, sans retour, et j'ai été fou de rage : je voulais me venger d'eux, de vous... Et puis, vous avez passé, là, tout à l'heure, à ma portée, et je n'ai pas résisté à la tentation de courir ma dernière chance de bonheur. Nicole, voulez-vous me tendre la main ? Je vous jure qu'en ce moment je suis sincère, absolument. »

Elle demeurait interdite sous le choc des

paroles inattendues, troublée, malgré elle, par ce tumultueux amour qui semblait sincère...

Heureusement, malgré la bonté infinie de son cœur, Nicole possédait un esprit net, une volonté ferme que jamais ne mettait en déroute une surprise de sa sensibilité. Elle prononça, émue :

— Si vous dites vrai, je vous plains. Ah ! je vous plains de toute mon âme ; mais pour un sacrifice insensé, tel que celui que vous implorez, il faudrait une femme qui vous aimât passionnément, et je ne suis pas celle-là.

— Vous croyez que jamais vous ne pourrez m'aimer ? implora-t-il ardemment. Moi, je vous aime tant !

Avant même qu'elle les eût prononcés, il savait les mots qu'elle allait dire.

— Je ne puis aimer que ce que j'estime et admire !

Et c'était vrai, il le savait. L'âme très haute de la jeune fille ne pouvait s'abaisser vers la bassesse humaine que par la pitié.

— C'est pour cela que vous êtes folle d'Arbelle ?

Il avait lancé les mots méchamment ; toute trace d'émotion avait disparu ; dans son visage durci soudain, les yeux noirs avaient pris un éclat métallique.

Elle sursauta, dans une révolte de tout son être.

— Taisez-vous, commanda-t-elle, je vous défends de mêler mes amis à un entretien qui n'aurait pas dû être et que je cesse à l'instant.

— Parce qu'il vous atteint trop durement, ricana-t-il avec force; vous ne voulez pas vous entendre dire que vous adorez cet Arbelle, que c'est votre héros, votre idéal, votre « dieu », et que, si vous êtes sans cesse auprès de sa fiancée, c'est pour le rencontrer et le lui voler quand il en sera las !

— Taisez-vous, taisez-vous, clamait Nicole épouvantée : c'est infâme ce que vous inventez là.

— Osez me soutenir que vous ne l'aimez pas? reprit-il, impitoyable. Et lui aussi vous aime. Comment ne subirait-il pas votre charme, votre jeunesse provocante, qu'il a sous les yeux depuis six mois? Comment n'aurait-il pas le dégoût d'un rôle de « dupe » auprès d'une demi-morte que jamais il n'épousera, il le sait bien.

« Lui aussi vient près d'elle pour vous voir, pour vous retrouver. Et vous êtes fiers de vous ! Et vous parlez de « beauté morale » ! Ah ! il est propre, votre manège à tous les deux, et il doit évidemment causer le plus

vif plaisir à la malade ! Si elle n'en crève pas de jalousie, c'est qu'elle n'a guère de bons yeux. Il est vrai que ce petit supplice peut hâter sa fin et vous réunir plus vite. »

Féroce, il jetait les mots, les dents serrées, les narines frémissantes, tout à la joie de voir peu à peu se décolorer le visage de la jeune fille qu'il prétendait aimer.

Bah ! ne l'avait-elle pas méprisé ? N'avait-elle pas repoussé son humble supplication, tout à l'heure ?

Eh bien ! tant pis pour elle : il rendait dédain pour dédain. Il fallait qu'elle encaissât à son tour !

Comme soudain réveillée d'un affreux cauchemar, Nicole eut un sursaut de toute son énergie. Très calme d'apparence — mais sa main tremblait sur le collier du chien, prêt à bondir — elle articula d'une voix cinglante :

— Vous êtes un misérable, et je suis coupable, ah ! bien coupable, d'avoir pu, un seul instant, vous croire et vous écouter !

Hautaine, sans un mot de plus, elle le quitta, et il n'ébaucha pas un geste pour la retenir. Il avait perdu la partie, soit ; mais sa vengeance était satisfaite.

XVII

Daviel était loin, et Nicole, maîtrisant son émotion, avait grand'peine à ne pas s'enfuir d'épouvante.

Mais, tout à coup, elle se sentit défaillir. Ses jambes devenaient molles et sa tête bourdonnante. Vite, elle héla un taxi, et la banquette la reçut juste au moment où elle allait s'évanouir.

Daviel pouvait être content : le coup avait porté.

Le cœur de Nicole battait à se rompre ; la hantise de cet abominable tête-à-tête martelait son pauvre cerveau et elle murmurait, comme une enfant en détresse :

« Oh ! qu'il m'a fait mal, qu'il m'a fait mal ! C'est horrible, tout ce qu'il m'a dit ! »

Les larmes bienfaisantes vinrent enfin, tandis que l'air rafraîchissait son front brûlant.

Sa demeure était proche : vite, elle sécha son visage, descendit, chancelante encore de la secousse reçue, et, dans l'ascenseur, rassembla toute sa pauvre énergie en déroute.

Comme s'il eût compris sa pensée, le chien observait sa maîtresse, avec une expression presque humaine.

Elle le récompensa d'une caresse ; puis, le timbre vibra ; elle entra chez elle.

« Que je voudrais être seule ! pensait-elle, harassée. Faites, mon Dieu, que père ne revienne pas déjeuner. »

Et elle fut exaucée ; la femme de chambre accourait prévenir Mademoiselle que Monsieur, retenu à la banque, ne rentrerait qu'à trois heures.

Elle prétexta une migraine, courut à sa chambre, s'enferma et se jeta sur son lit.

Il était temps : elle était à bout de forces.

Le chien l'avait suivie, inquiet, négligeant son repas préparé. Il continuait à la fixer tendrement.

« Pleure, semblait-il dire, pleure encore, cela te fera du bien... »

Mais ses larmes étaient taries, et, les yeux agrandis, Nicole, dans une sombre épouvante, contemplait le gouffre qu'avait creusé, en elle, la vengeance lâche de Daviel.

Hélas ! oui, il avait dit vrai : depuis sa toute jeunesse, depuis toujours, elle aimait inconsciemment Jacques Arbelle. Oui, elle le recherchait involontairement, l'admirait, se faisait une joie de le voir, de l'écouter,

de le rencontrer chez Jeannie et dans le monde.

Mais le reste? Oh! le reste était odieux et faux. Jamais elle n'eût trahi cet amour — qui datait de tant d'années, bien avant les fiançailles de Jacques et de Jeannie — jamais, à présent elle n'aurait eu l'infamie de se faire aimer de lui, de le prendre à une malade si chère!

Lui, ne l'aimait pas! C'était insensé de dire cela! Et pourtant! qu'il était attentif et bon pour elle, en toute circonstance! Que de fois elle avait senti sur elle son regard qui semblait la protéger, partout et toujours!

« Je déraisonne, pensa-t-elle, Daviel m'a ensorcelée! Jacques, parjure? C'est indigne de lui! »

Restait la jalousie de Jeannie. Si elle existait, pourtant? Si la jeune fille avait lu en sa pensée, à elle, Nicole, et deviné son secret? Si Jeannie, en les observant, elle et Jacques, avait souffert atrocement, sans rien dire, sans pouvoir séparer deux êtres qui lui étaient chers et dont la réunion à ses côtés était, peut-être, un quotidien supplice?

Avec une acuité que décuplait la fièvre de son esprit, Nicole se rappelait certains faits, certains détails, qui l'avaient étonnée,

quelquefois, chez la malade : une pâleur subite, une contraction du visage, une ombre dans les yeux gris, à propos d'une parole ou d'un geste que Nicole avait eu pour Jacques, ou bien que — lui absent — elle avait rapporté à Jeannie, avec l'innocence de sa conscience droite.

« Si cela est vrai, combien nous l'avons fait souffrir, pensa-t-elle, terrifiée. Il n'y a plus qu'à fuir, à fuir loin d'eux et pour toujours ! »

Loin de Jeannie, loin de Jacques : que lui restait-il en ce monde, sans ses deux amis ?

« C'est à vouloir mourir ! » songea-t-elle, écrasée.

Et, cachant sa tête dans l'ombre des oreillers, Nicole éclata en sanglots.

Immobile, accroupi sur la descente de lit, le chien la regardait toujours, de son regard aimant...

.....
Il était trois heures.

Nicole souleva sa tête endolorie, sauta de son lit et, anxieuse, examina son visage. Il s'agissait que, désormais, ce visage ne trahît pas sa peine. Dans la glace, elle se vit très blanche, avec de grands yeux cernés qui reflétaient encore l'horreur de la scène matinale.

Au passage, elle caressa Chiquito, toujours sur le tapis et qui ne la perdait pas des yeux.

— Tu es mon seul ami, à présent, fit-elle tout bas. Comme tu es bon !

Et elle mit un baiser sur le museau levé vers elle.

Une fois prête, elle sonna :

— Monsieur est rentré ?

— Oui, Mademoiselle. Monsieur est dans son bureau.

Et, après un coup discret, Nicole pénétra chez son père.

Il était assis à sa table de travail.

La haute fenêtre éclairait sa tête puissante, déjà grise, où le regard froid avait pris, dans les affaires, une acuité pénétrante. De Nicole, il avait la distinction racée et la finesse des traits.

— Bonjour, petite, fit-il affectueusement. Tu veux me parler ?

— Oui, père.

Et elle tendait son front où il mit un baiser distrait, l'esprit encore occupé à une revision de notes, qu'il faisait à son arrivée.

Comme elle se taisait, étonné, il interrogea :

— Eh bien ! Nicole ?

Alors, seulement, il s'aperçut que sa fille

était pâle et que les jolis traits qu'il admirait secrètement n'avaient pas leur expression habituelle.

— Tu as mauvaise mine, chérie ; pourquoi ?
Se forçant à sourire, elle dit :

— Oh ! peu de chose, père, une contrariété qui m'a donné, ce matin, une très forte migraine ! Je voulais vous dire... vous demander — puisque Paris ne me réussit pas en ce moment — de m'emmener, ce soir, avec vous, à Genève.

Pour le coup, il se retourna complètement et la regarda, saisi :

— Mais il s'agit d'un voyage d'affaires, assez long, Nicole. Je dois rester absent au moins un mois. Que feras-tu, seule, à l'hôtel, pendant que je travaillerai avec les autres administrateurs ?

— Oh ! vous n'aurez pas à vous inquiéter de moi. Je lirai, je me promènerai, je me reposerai bien. Je vous en prie, emmenez-moi, père !

Pensif, il se leva et mit sa main sur le front nimbé par l'or des cheveux.

— Tu sais, ma petite, que je serai très heureux — et il appuyait sur les mots — de t'avoir là-bas avec moi. Si je dois recevoir à l'hôtel, tu feras une maîtresse de maison inespérée que tous m'envieront, sûrement.

C'est convenu, Nicole, je vais retenir ta place aux wagons-lits. Tu seras prête pour dix heures, ce soir?

— Oh ! oui ! merci, merci, père : cela me fera tant de bien de vous suivre !

Encore une fois, il la regarda. Discret, il n'essaya pas de lire dans l'âme de sa fille, que sa réserve, mal comprise, n'avait jamais ouverte pour lui.

« C'est si délicat, un cœur de jeune fille ! » se disait-il, pour excuser cette retenue maladroite.

Pourtant, comme il l'aimait bien, à sa manière, après tout — la gâtant et lui laissant une indépendance absolue — il sentit que, réellement, elle avait de la peine.

Quelle peine?

Il l'attira vers lui et l'embrassa tendrement.

C'était si rare, une manifestation de cet homme froid, que la jeune fille tressaillit et que les larmes lui montèrent aux yeux.

Ah ! pouvoir confier son chagrin à un cœur paternel qui comprendrait... Comme ç'eût été doux, réconfortant !

Mais la douleur de Nicole devait rester murée en son âme — même si elle l'écrasait, impitoyablement.

Elle implora seulement, timide :

— Croyez-vous qu'à l'hôtel on prendrait Chiquito?

Oh! avoir au moins Chiquito pour pleurer avec lui, le visage appuyé sur sa belle pelure fauve; sentir sur elle le regard affectueux de l'animal!

— Va pour Chiquito! — M. Challance sourit. — Il payera autant que nous, mais puisque cela te fait plaisir!...

Le visage de Nicole s'éclaira :

— Merci, père, vous êtes très bon, et je suis contente, oh! bien contente, de partir ce soir avec vous.

Vive, elle sortait, le laissant soucieux.

« Que peut-elle avoir, cette petite? pensait-il avec anxiété. Oh! si sa mère vivait!... »

Et, avec un soupir, il reprit la revision des notes placées devant lui.

A la porte du bureau, Chiquito attendait sa maîtresse, figé dans une pose hiératique.

— Ah! tu es là! fit Nicole avec élan, et je t'emmène ce soir; tout est bien...

Une détente passagère se faisait en son âme meurtrie.

Et, tandis que le chien, rassuré, allait prendre enfin son repas, Nicole, fiévreusement, commença ses préparatifs.

XVIII

— C'est étonnant que Nicole ne soit pas venue depuis son retour des Andelys, remarquait Jeannie, ce même jour, en causant avec Jacques. Elle n'est pas souffrante?

— Elle allait merveilleusement, il y a deux jours, affirma-t-il.

Et il pensait à l'éblouissante vision de fraîcheur et de jeunesse qu'incarnait Nicole, cueillant des marguerites blanches dans les prairies de Vézillon.

Y avait-il seulement deux jours de cela?

A Paris, il avait retrouvé le poids des heures pareillement tristes, et Jeannie — sa chère Jeannie — n'avait plus, hélas! le pouvoir de l'arracher à un découragement qui se faisait plus morne de jour en jour.

Comme une réponse aux paroles de la malade, la vieille Anna apparut dans la chambre, un plateau à la main :

— Un « pneu » de Nicole. Enfin! Vous permettez, Jacques?

Et Jeannie ouvrit l'enveloppe.

Si Jacques qui, par discrétion, était allé vers la fenêtre, eût observé son visage, il y

aurait vu se peindre une surprise, d'abord, une inquiétude ensuite.

— Jacques, appela-t-elle, voyez ce qu'écrit Nicole. Comme c'est étrange et tellement inattendu !

Et, à son tour, il lut :

« Ma Jeannie,

« Je n'irai pas vers toi, aujourd'hui, parce je quitte Paris ce soir, avec père, pour Genève, où il restera un mois. Il me réclame, pour présider quelques dîners d'affaires.

« Moi, j'ai besoin d'air, sans doute, car j'ai été souffrante, ce matin, bien souffrante...

« Excuse-moi, chérie, de ne pas voler vers toi, tout d'abord : j'ai juste le temps d'être prête. Et puis, ne m'en veuille pas, si je me montre, à Genève, une correspondante un peu silencieuse. Tu connais le cœur de « ta petite » ? Tu sais qu'elle ne t'oublie jamais, et que, passionnément, elle te suivra par la pensée dans le voyage de Lourdes qui approche, n'est-ce pas ?

« Si tu es loin, quand je reviendrai, pense à moi là-bas, Jeannie chérie. Moi aussi, j'aurais grand besoin de la Vierge miraculeuse, pour accepter le poids d'une vie si décevante parfois.

« Je t'aime toujours autant, Jeannie. Je

t'aime de toutes mes forces, et reste, de près ou de loin,

« Ta NICOLE. »

Jacques rendit la lettre à sa fiancée. Lui aussi était pensif, et une ombre avait passé sur son visage.

— Que peut-elle avoir? interrogea-t-il. Il y a, sous ces lignes, une peine cuisante qui est son secret et dont nous ne saurons rien.

Lui, comme Jeannie, avait remarqué que, pas une fois, son nom n'était prononcé — comme si c'eût été trop douloureux pour Nicole de l'écrire seulement.

Et une obscure déception frémit en lui, tandis qu'une grande pitié l'envahissait pour la détresse de sa petite amie solitaire.

Il se força à plaisanter :

— Je suis sûr qu'elle emmène son chien ! C'est un compagnon de tout repos, celui-là, et qui ne la fera pas souffrir. Cette bête a une intelligence, un cœur extraordinaires, et sa passion pour sa maîtresse est vraiment touchante.

Jeannie approuva d'un regard. Secrètement, la fine blessure s'était rouverte en son âme jalouse... Avec une clairvoyance aiguë, elle lisait en la pensée de Jacques ; et son regret de Nicole, sa compassion pour la jeune

filles, éveillaient tout de suite en elle une révolte de son être affaibli.

Nicole absente, il lui avait semblé que son cœur s'allégeait, que ses poumons respiraient plus librement.

Ce départ ne la délivrait-il pas de leurs deux présences à ses côtés? N'allait-elle pas posséder Jacques, tout à elle, pour un long mois? Nicole à Genève, il ne subirait plus le magnétisme de sa jeunesse et de sa séduction; peut-être retrouverait-il, pour sa fiancée, ce fougueux amour, ces élans passionnés dont, avec déchirement, elle notait, jour par jour, la transformation lente, en une tendresse, infinie, certes, mais si différente de l'amour qu'elle avait connu.

Ce changement la torturait; elle en suivait les phases avec épouvante.

« Je savais qu'il en serait ainsi, se disait-elle. Il est encore si bon, si fidèle, si tendre pour la pauvre malade que je suis! »

Anxieusement, chaque matin, elle scrutait, dans sa petite glace, les ravages que la maladie faisait peu à peu sur son visage plus émacié et ses yeux plus cernés.

Et voici que, loin d'être délivrée par ce voyage de Nicole, elle constatait une recrudescence de son mal.

Jacques, son Jacques, plaignait et regret-

tait la jeune fille ! Que s'était-il passé, aux Andelys, entre eux ? Et pourquoi cet éloignement mystérieux de son amie ?

Ah ! pouvoir parler, se plaindre, interroger, crier tout haut ses inquiétudes et sa folle jalousie !

Mais Jeannie était bien trop fière pour un aveu de cette sorte. Elle devait souffrir seule, en silence.

Elle ferma les yeux, épuisée, et pria tout bas.

— Chéri, excusez-moi, je me sens si lasse, aujourd'hui. Il me faut laisser seule ; demain, je serai plus forte.

Et Jacques la quitta tristement.

Bercé par sa marche solitaire, il pensait à Nicole et retournait dans son esprit le problème de sa fuite étrange.

Il avait une envie féroce de savoir le pourquoi de cette fuite où il devinait un motif les concernant, Jeannie et lui.

Elle se sauvait, comme un animal blessé ; et, pour lui, Jacques — son ami pourtant — elle n'avait pas un mot d'adieu.

Il allait, tout à sa préoccupation, sans voir la splendeur de cette fin de jour dorée, et, tout à coup, l'image de Jeannie lui perça le cœur comme une flèche.

« Quel lâche je suis ! fit-il, saisi. Ai-je le droit, moi, de songer à Nicole ? »

Et son remords fut si vif qu'il chassa la vision émouvante de la jeune fille en détresse, pour ne plus penser qu'à la fiancée gardienne de sa parole.

Pour la tenir, cette parole insensée, il était prêt à tout sacrifier : son bonheur, sa vie. Nicole elle-même.

Tant pis pour les révoltes de son cœur fragile : il saurait bien les museler, désormais.

XIX

Et un mois passa, long et pénible pour tous trois.

Comme elle l'avait fait pressentir, Nicole n'avait pas écrit à Jeannie.

A Genève, bravement, elle s'était organisée une vie nouvelle, apaisée par le grand calme de la cité où tout se déroule suivant une règle immuable, reposante pour des nerfs français.

Le matin, suivie de son inséparable Chiquito, elle descendait au bord du lac et, assise à l'ombre des promenades, devant les parterres fleuris, entretenus avec l'art le plus minutieux, elle lisait, travaillait, s'interdisant de rêver à tout ce qu'elle avait laissé derrière elle.

En uniforme bleu sombre et en gants blancs « à crispins », coiffés d'un casque également blanc, les agents promenaient une surveillance farouche ; malheur à quiconque eût jeté par terre quelque papier malencontreux ! Bien vite, une amende l'eût corrigé à jamais d'un pareil manque d'ordre.

Parfois, cependant, la pensée de Nicole lui échappait quand, devant ses yeux, passait une silhouette masculine qui avait l'élégance de Jacques ou lorsque, dans son fauteuil roulant, une malade venait respirer, le matin, devant le lac aux petites vagues bleues.

Jacques ! Jeannie ! Que c'était dur, difficile, de les arracher de son cerveau — non pas de son cœur qui était douloureusement fidèle !

Mais son devoir était de rester loin d'eux et, résolument, elle ne regardait pas en arrière.

Ah ! comme l'avenir lui semblait triste et le présent sans saveur !

Le soir, elle dînait avec son père, dans le décor luxueux d'un palace, indifférente au succès très vif qu'éveillaient, partout où elle passait, sa beauté et son élégance de Parisienne riche.

A l'un des repas qu'elle présidait, elle avait goûté un bon moment de causerie, auprès

d'un Norvégien musicien, lettré et artiste, qui était invité, ce soir-là, au dîner offert par M. Challance.

Dans une langue colorée, il lui avait parlé de l'austérité grandiose des fiords, de la vie d'étudiants à Stockholm et à Oslo ; des tendances dans la littérature et le théâtre, des mœurs de la jeunesse actuelle de son pays.

Séduit par Nicole — comme tous ceux qui l'approchaient — peut-être rêvait-il d'emmener, dans sa patrie, cette vierge française dont il subissait le charme avec un plaisir si évident qu'il avait valu à Nicole, le lendemain, cette remarque de son père :

— Alors, ma petite fille, vous voilà en passe de devenir Norvégienne, si le cœur vous en dit?

Elle avait souri, détachée de tout projet d'avenir et de toute coquetterie.

Mais, un matin, brisant sa paix fragile, un mot de Jeannie était arrivé en coup de foudre.

La jeune fille écrivait :

« Nicole, Nicole chérie,

« Pourquoi ce silence? Qu'as-tu, « ma petite »? Je souffre avec toi de tout ce qui t'a fait souffrir! Et si je respecte ton secret,

je veux que tu saches, à n'en pouvoir douter, que ma tendresse en porte avec toi le fardeau.

« Te rappelles-tu les vers de Marise Devilliers : *A une amie*? Relis-les, en songeant à moi ; cela me sera doux.

« Ici, c'est toujours pareil : je souffre beaucoup en ce moment. Jacques n'est pas gai non plus, et mon adorable filleul est parti à la campagne, après son baptême auquel, bien entendu, je n'ai pas assisté. Jacques seul — son parrain — nous a représentés.

« Paulo a été sage : il a avalé le sel, sans pleurer, avec un amour de grimace, m'a-t-on dit.

« Ensuite, on me l'a amené, plus joli que jamais dans ses atours bleus, de même teinte que ses yeux : c'est la coquetterie de sa mère.

« Il a — heureusement pour moi — une affection toute particulière pour mon lit. Là, il gazouille, en me regardant et en agitant ses mains et ses petits pieds.

« C'est exquis !

« Nicole, pense à l'avenir, toi qui peux être mère ; songe que tu posséderas ce trésor incomparable qu'est un petit enfant à soi ! Alors, tu oublieras les tristesses du présent, les déceptions sentimentales, si cruelles pour nous, jeunes filles, tu seras heureuse dans ton

amour maternel, fait du meilleur de nos cœurs, du don désintéressé de nous-mêmes !

« Mais il faut bien un père, me diras-tu ? Eh bien ! chérie, si l'amour ne prend pas pour toi son visage séducteur, contente-toi de la tendresse ; épouse un garçon intelligent, loyal et qui t'aime sincèrement.

« La passion nous déçoit si vite, vois-tu ! L'amour de Juliette mène au tombeau... qui le sait comme moi !

« Mais le bonheur, calme et fort, d'un mariage assorti, peut suffire avec l'enfant.

« Tu ne reconnais plus, n'est-ce pas, ta Jeannie romanesque ?

« La vie lui a coupé les ailes. Elle a trop souffert de toutes manières : dans son cœur, dans son corps et dans son amour ! A présent, elle ne souhaite plus que « la sérénité de l'heure, » comme dit ailleurs notre Marise, et la paix de son âme tourmentée.

« Peut-être Lourdes me les donnera-t-il enfin ?

« J'y pars, bientôt, seule avec Marise, comme je l'ai désiré. Jacques accompagnera sa mère aux eaux pendant ce temps.

« Au revoir, ma petite aimée. Moi aussi, de loin ou de près, je reste

« Ta JEANNIE. »

Nicole avait lu, avec une émotion grandissante, les lignes de son amie.

La lettre sur les genoux, les mains abandonnées, elle ferma les yeux pour regarder en elle-même.

Un mariage de raison, c'était un mariage de raison que conseillait la Jeannie meurtrie qu'avait brisée la vie.

Mais elle, Nicole, n'avait pas ce détachement mélancolique de tout espoir humain. Elle voulait vivre, lutter, aimer, sentir intensément tout ce qui est bon et beau... Épouser un Edward Hansen? Enfouir à jamais son amour pour Jacques? C'eût été la sagesse, peut-être; mais ce renoncement révoltait ses vingt ans.

Elle rouvrit les yeux et contempla la moire bleue du lac, les courtes vagues mousseuses qui suivaient le sillage des bateaux. Les fleurs, autour d'elle, distillaient leur parfum; la brise matinale était une caresse pour le visage; toute cette beauté des choses vous criait de croire et d'espérer encore.

Nicole était trop jeune pour la résignation de Jeannie.

Elle leva vers elle le museau de Chiquito, fidèlement accroupi à ses pieds, et dit, en le caressant de ses doigts menus :

— Tu vois, mon chien, comme je suis peu

sérieuse : nous n'irons certes pas tous deux admirer les fiords de Norvège en compagnie de M. Edward Hansen.

Chiquito eut un aboi joyeux : il avait compris.

XX

— Nicole n'a pas répondu, remarqua tristement Jeannie, quand la vieille Anna lui apporta le courrier de l'après-midi.

Et elle étouffa un soupir.

Ses yeux coururent au portrait de la jeune fille qui, posé sur un guéridon, semblait éclairer ce coin de la chambre.

C'était une grande photographie d'une ressemblance saisissante. Avec un art consommé, le maître photographe avait rendu le charme éclatant du modèle ; Nicole vivait réellement, là, dans son cadre à baguettes d'argent : apparition de grâce et de beauté, parmi les fleurs de Jacques qui, toujours, ornaient à profusion la chambre de sa fiancée.

Et une pensée aiguë traversa, en flèche, l'esprit de Jeannie.

« Demain, quand il entrera, avec son tendre baiser habituel, les yeux de Jacques iront involontairement à ce portrait — comme

chaque jour ! Il ne prononcera pas le nom de Nicole, il ne me demandera pas si j'ai de ses nouvelles ; mais, dans un besoin instinctif de sa présence, son regard cherchera cette image et s'y posera un instant. Ah ! jalousie, jalousie maudite, quand cesseras-tu de me supplicier ! »

Et la tentation fut si forte, cette fois, que Jeannie, tout à coup décidée, sonna sa domestique :

— Anna, veux-tu me donner le portrait de Nicole, là, sur mon lit ?

La porte refermée, le cadre entre ses mains, Jeannie le regarde longtemps. Une lutte fait battre son cœur et mouille ses yeux... Puis, lentement, elle met un baiser sur le beau visage qui lui sourit et, vaincue, elle l'enferme dans le secrétaire qui est proche de son lit.

Ses lèvres murmurent :

« Pardonne, chérie, c'est lâche ce que je fais là. Mais, je suis si faible, en ce moment ; je ne peux plus lutter. Heureusement, Jacques ne vient pas aujourd'hui. »

Ne pas voir, un seul jour, l'homme qu'elle adorait... Jadis, Jeannie s'y serait refusée avec indignation.

Tels étaient, à présent, sa lassitude et son découragement qu'elle goûtait, au contraire

une détente à son mal, en s'évitant un tête-à-tête qui, chaque fois, devenait plus douloureux.

« Oh ! pourquoi n'avons-nous pas le courage de nous crier la vérité, » pensait la malade, à bout de vaillance.

Mais sa pensée rectifiait tout de suite :

« Lui, ne peut rien dire : jamais il ne désavouera la parole donnée, même s'il la juge insensée, même s'il se rend compte qu'il aime Nicole et la regrette ! C'est à moi seule de parler, d'éclaircir ce malentendu qui nous brise tous les trois... Et je n'en ai pas la force ; je suis comme une esclave dont la chaîne est détachée et qui n'a pas le courage de quitter sa prison pour respirer librement...

« Que je suis lâche, lâche et cruelle ; de le garder ainsi en égoïste, alors qu'il pourrait avoir une vie normale et donner le bonheur à un être qui m'est cher, infiniment... »

Et, désespérée, Jeannie tordait ses mains amaigries où étincelait toujours la bague des fiançailles.

— Peut-on entrer ? dit une voix doucement timbrée.

Et, sur le seuil, apparut Marise. Une silhouette noire la suivait : un prêtre, très jeune, mais dont le beau visage était inoubliable de rayonnement.

— Oh ! fit Jeannie, dans un cri de joie, que vous arrivez bien, Marise, et surtout avec votre fils !

Un sourire radieux éclairait son visage. C'était si bon ce secours inattendu que lui envoyait... qui ? La Force mystérieuse qu'à son insu elle sentait planer sur elle, moins opposée que jadis à l'appeler divine ?

Était-ce « la grâce » qui, secrètement, agissait déjà sur son âme ? L'abbé Jean Devilliers le pensa avec l'intuition dont il avait le don.

— Je suis venu, commença-t-il, pour vous dire adieu, Jeannie, avant de partir en colonie de vacances, pour vous dire combien mes prières vous suivront, mère et vous, dans votre voyage à Lourdes, si proche maintenant.

Il s'assit auprès du lit de sa petite amie d'enfance, à la place même de Jacques, et, affectueusement, il la regardait.

Une pitié intense l'étreignait devant le pauvre visage émacié, révélateur des progrès lents, mais sûrs, du mal intérieur.

Mais était-ce seulement le mal physique qui creusait la figure de Jeannie, cernait les yeux pleins d'une lourde anxiété, donnait à la bouche, au repos, ce pli d'amertume ?

Avec son habitude des âmes, l'abbé Jean devina la crise morale qui dévorait la jeune

filles ; quand sa mère se leva pour partir, il lui dit :

— Si Jeannie n'est pas fatiguée, je serai heureux de rester encore quelques instants auprès d'elle. Il y a si longtemps que nous n'avons causé bien tranquillement, tous deux, comme lorsque nous étions petits !

Marise comprit le désir secret de son fils ; elle sourit et disparut, tandis que, sincère, un peu émue, s'adressant au prêtre, la malade s'écriait :

— Oh ! c'est cela, restez avec moi. Votre présence me fait tant de bien !

La porte refermée, un silence tomba dans la pièce ; le jour d'été avait perdu son trop vif éclat ; une pénombre douce, à travers le store orange, baignait la chambre, la faisait intime comme un sanctuaire fleuri à profusion.

Le moment était-il venu d'attirer à Dieu cette âme dont l'angoisse se devinait à travers l'affectueuse banalité des paroles ?

L'abbé commença lentement :

— Dites-moi, Jeannie, ce que vous pensez du voyage à Lourdes ? Le désirez-vous ? Ou le redoutez-vous comme une épreuve inutile ? Je voudrais tant qu'il vous fût salutaire !

Tout de suite, elle se souleva vers lui et, ardemment, interrogea :

— Vous croyez que je serai guérie? Que, peut-être, la Vierge — que je ne sais plus prier — aura pitié de moi? Qu'elle me rende à Jacques? Oh! si cela était, comme je tomberais à genoux pour croire, remercier et obtenir mon pardon d'être devenue une indifférente!... Mais, c'est impossible, un miracle pareil, n'est-ce pas? Je ne le mérite pas!

— Jeannie, Dieu ne nous récompense pas selon nos mérites, mais suivant l'ordre de ses vues divines. Il sait mieux que nous ce qui nous est bon : souffrance ou réconfort. S'il le veut, s'il a choisi ce moyen de vous ramener à lui, il vous accordera la guérison de votre corps — ou celle de votre âme, ajouta-t-il plus bas.

— La guérison de mon âme! oh! comme j'en aurais besoin... gémit-elle sourdement.

Elle avait caché son visage dans ses mains et, au mouvement des épaules, le prêtre s'aperçut qu'elle sanglotait.

— Jeannie, qu'avez-vous? demanda-t-il avec douceur. Ce n'est pas la douleur physique qui vous broie ainsi : je vous ai vue autrement courageuse devant de pires souffrances. Quel chagrin vous torture? Vous savez que, soit en confession, soit en confidence, mon cœur se refermera sur vos paroles comme scellé par un éternel silence! Ayez

confiance, dites-moi ce qui vous étouffe : cela vous fera tant de bien !

Avec son sens aigu de médecin des âmes, il avait compris le souverain remède et, penché vers Jeannie, il attendait l'aveu qui la délivrerait.

Il savait, avec sa foi vaillante, que Dieu mettrait en lui le pouvoir de panser ensuite la blessure de cette âme saignante.

Et, tandis que la malade le regardait, hésitante et vaincue déjà, il pria, de toute sa ferveur, le Maître dont il tenait la place.

Alors Jeannie parla.

Elle dit sa jalousie de tous les instants au sujet de Nicole et de Jacques, son déchirement de le voir, lui, de jour en jour, plus fraternel et moins passionné, sa lassitude devant cette lutte insensée où, fatalement, elle serait vaincue.

— Si j'avais le courage de lui rendre sa liberté, finit-elle dans un sanglot, je désire tant le voir heureux, et, par Nicole, il le serait tellement ! Elle aussi, « ma petite », mérite le bonheur : elle est si seule en ce monde et elle aime Jacques, je le sais ; comment ne rendrait-il pas amour pour amour ? Il est jeune, bien portant, plein de vie et de sève ; pourquoi prétendre lui imposer un renoncement impossible, une vie de garde-

malade, auprès de la pauvre chose que je suis !

« Il suffirait que je disparaisse de leur existence à tous deux , pour qu'ils puissent être heureux ! Cela, je le sens, à n'en pouvoir douter. Et ma jalousie est la plus forte. Il m'est impossible de faire ce geste. J'aimerais mieux mourir que de perdre Jacques et de le donner à Nicole, moi vivante ! »

Et Jeannie retomba épuisée sur ses oreillers.

L'abbé Jean avait écouté la voix désespérée qui montait vers lui, les yeux clos, le front dans sa main — cette main d'un dessein pur qui peignait bien son âme. Il se tourna vers Jeannie ; son visage avait pris quelque chose de surnaturel, et, avec une pitié infinie, il commença :

— Pauvre, pauvre petite, comme vous devez souffrir, comme je vous plains ! Vous dites vrai : seule, oh ! non, jamais vous n'aurez le courage d'un tel sacrifice.

« Il dépasse de beaucoup les forces humaines, et les vôtres sont si frêles : usées par six mois de maladie.

« Et pourtant, je pense comme vous. Si Lourdes ne vous rend pas la santé, vous devez, la première, dissiper l'intolérable malaise qui pèse sur vous trois, donner à vos amis le

bonheur auquel vous êtes le seul obstacle. Mais, pour faire ce geste, pour accomplir ce sacrifice surhumain, il faut que vous soyez aidée par une grâce divine qui jamais n'est refusée à ceux qui la demandent.

« Par elle et par elle seule, vous pourrez vaincre votre pauvre nature qui se révolte et qui saigne ; vous trouverez la force de parler, d'agir pour votre bien à tous. C'est cette grâce, c'est elle seule que vous devez chercher à Lourdes.

« Ah ! Jeannie, la Vierge vous donnera, sinon la guérison du corps, du moins l'allègement de vos souffrances physiques et la guérison de votre cœur percé, comme le sien, des sept flèches de la Douleur !

« Par elle, vous retrouverez la sérénité, la foi aussi. Vous renoncerez au bonheur humain, si fragile, si décevant. Qui le sait mieux que vous ? Et votre âme libérée fera sans effort ce qui vous semble à présent bien au-dessus de votre courage.

« Dans la grotte de Lourdes, ah ! ce n'est pas seulement le miracle des corps qui peut être obtenu, c'est aussi le miracle des âmes malades. Celui-là, croyez-moi, Jeannie, si vous le désirez sincèrement, vous l'obtiendrez, et vous reviendrez guérie !

Il avait parlé dans un élan. Dits de cette

voix basse, aux sonorités émouvantes, les mots prenaient une force singulière; ils entraient dans la pauvre âme tendue vers eux, comme une rosée bienfaisante, lui ouvrant l'espoir d'une paix intérieure qu'elle n'attend plus.

Les yeux se fermèrent apaisés, la jolie tête retomba sur l'oreiller, les mains se joignirent dans un geste d'inconsciente prière, et elle murmura :

— Merci! oh! merci! Comme vous êtes bon et que vos paroles m'ont fait du bien!

XXI

Pour la première fois depuis bien des jours, Jeannie avait passé une nuit calme.

Elle s'éveilla, avec l'impression que quelque chose de neuf et de bon avait, hier, illuminé sa vie.

« Ah! oui! la visite de l'abbé Jean! »

Lentement, de toute son âme, elle repensait aux paroles entendues; elles étaient tombées au plus profond de son cœur, y faisant germer une moisson de force et de paix qu'elle ne connaissait plus.

Et son regard reconnaissant chercha une

petite statuette de la Vierge de Lourdes apportée timidement, un jour, par tante Clara, et que Jeannie avait gardée dans sa chambre pour ne pas désobliger la vieille dame.

En une prière instinctive, ses mains se joignirent comme la veille et elle murmura :

— Vierge de Lourdes, mère des Sept Douleurs, ayez pitié de la mienne qui n'a d'espoir qu'en vous !

Jeannie ne savait pas qu'à ce moment même, l'abbé Jean offrait sa messe matinale pour le salut d'une âme qui lui était chère.

Communion intime de la prière, que tu n'es pas un mot vain !

Et Jeannie avait gardé cet apaisement inattendu et si efficace qu'il transformait son visage.

— Oh ! vous allez mieux, sûrement, chérie, s'était écrié Jacques tout joyeux : que vous êtes jolie et que vos yeux sont clairs !

Vite, il fallait profiter de ce courage nouveau ; sans répondre, elle l'avait attiré vers elle et, blottie dans son épaule, lui avait murmuré :

— Oui, Jacques, je vais mieux, et je voudrais... oh ! je voudrais que les êtres que j'aime soient, eux aussi, secourus dans leur détresse ! Nicole ne m'a jamais répondu, et

je sais qu'elle est de retour, à une heure de Paris, dans la propriété de son père, près de Rambouillet.

« Si vous vouliez, oh ! Jacques, si vous vouliez bien faire un bond en auto pour la voir, lui parler, savoir ce qu'elle devient moralement !

« A vous, peut-être, elle dira sa peine... Je ne puis partir, la sachant abandonnée et triste. Il faut y aller vite, Jacques, et me rassurer sur elle. »

Pour la première fois, elle prononçait le nom de Nicole, et cependant son cœur demeurait calme, comme galvanisé par l'entretien de la veille.

Une joie brusque étreignit Jacques ; il la maîtrisa, mais Jeannie, la clairvoyante Jeannie, en avait lu le reflet sur le visage mâle que lui renvoyait la glace, et, sans pouvoir en douter, elle sut tout le bonheur que lui causait le service demandé.

Mais, pour la première fois, ce bonheur ne lui fut pas cruel : une sorte de ferveur mystique, née des paroles de l'abbé Jean, soulevait son âme vers les sphères lumineuses qui lui étaient fermées depuis bien, bien longtemps.

Dans la pénombre de la pièce, la statuette blanche effilait sa clarté de cierge...

.

Sur la route, l'auto de Jacques volait, conduite par un chauffeur impatient d'arriver.

Quelle surprise et quelle joie lui avait causées la requête imprévue de Jeannie !

Lui aussi, malgré son tenace vouloir de chasser Nicole de sa pensée, plaignait l'amie solitaire et triste.

Et c'était pour lui une délivrance exquise que de lui porter sa chaude sympathie.

Quelques minutes encore, et la voiture stoppait devant le perron du domaine de Planel, élégant pavillon de chasse situé en pleine forêt de Rambouillet.

A quelques pas de la façade, miroitait l'eau calme d'un petit étang où se reflétait le feuillage mouvant des peupliers.

Aux abois des chiens, le garde accourut, la casquette en mains.

— Monsieur désire ?

— Voir Mlle Challance.

— Oh ! monsieur, Mlle Nicole n'est pas ici. Elle est partie après le déjeuner, avec Chiquito, pour grimper à la Butte à l'Ane. Monsieur sait peut-être que c'est sa promenade favorite ? Mademoiselle ne sera rentrée que pour le thé, à cinq heures.

Et il était trois heures...

— Mais, poursuivit le garde — que la figure ouverte de Jacques avait séduit ins-

tantanément — si Monsieur veut rejoindre là-haut Mademoiselle, c'est très accessible en auto.

« Mademoiselle n'est pas bien gaie, en ce moment, et une visite lui fera sûrement plaisir, — ajouta-t-il paternellement en sa qualité de vieux serviteur qui avait vu Nicole toute petite.

Sur la carte, il montrait à Jacques les chemins à suivre.

Et l'auto bondit de nouveau sur la route qui serpente entre des prairies coupées de ruisselets où les reines des prés mettent leur odeur fine.

Elle traverse un village : le charmant Saint-Léger-en-Yvelines, qui sommeille dans la lourdeur de cette journée chaude, à l'ombre de son église perchée au milieu d'un poétique cimetière de campagne.

Mais Jacques ne s'attarde pas ; en flèche, l'auto remonte vers la forêt ; elle coupe encore des prairies où le vent chante dans les moissons non fauchées, elle frôle des maisons dont les tuiles rouges brillent au soleil, des murs fleuris de roses grimpantes et de toutes les « crimsons » de juillet.

Encore un carrefour et, cette fois, c'est la forêt embaumée par l'odeur des pins, avec ses perspectives d'allées forestières, s'ou-

vrant, tentatrices, dans leur verdure neuve dont le coloris cru contraste avec les aiguilles sombres des pins ; la bruyère les fleurit, et la mousse — de chaque côté des deux ornières centrales — offre la séduction de son tapis, si doux au pied du marcheur.

Mais Jacques ne voit rien, ne sent rien. Il presse l'accélérateur d'un pied inconscient et va, va toujours plus vite. Un dernier virage, et l'auto s'arrête net dans une clairière où vient buter l'allée de pins, face au vide.

A perte de vue, dévalant en pentes abruptes, la forêt déroule la gamme de ses verts et de ses roux ; à droite, se découpe le clocher de Saint-Léger ; à gauche, le toit de Planel fait reluire ses ardoises ; à travers les peupliers, le soleil met des paillettes de lumière dans le petit étang.

Devant Jacques, assise sur le banc du « point de vue », une jeune fille s'est retournée au bruit de l'auto ; Chiquito s'élance. Nicole est là, soudain dressée.

Le cœur de Jacques bat à larges coups, tandis que, sautant de la voiture, il s'avance au-devant de la jeune fille.

— Jacques ! vous ici ! Est-ce que je rêve ?

Elle demeure immobile de surprise, le visage si pâle qu'il en est effrayé. Mais, tout

de suite, le rose reparait à ses joues ; elle domine son émotion intense ; spontanément, elle jette au jeune homme ses deux petites mains qu'il emprisonne dans les siennes.

Qu'il y a de joie dans le regard qu'elle a levé sur lui ! Une joie à laquelle il ne peut se méprendre ! Une joie pareille à celle qui fait battre son cœur d'homme conquis. Il écoute la voix chère prononcer dans un soupir :

— Oh ! Jacques, que c'est bon de vous revoir et de vous revoir ici !...

D'un geste, elle indique la vue merveilleuse, tout le panorama de la forêt aux pentes onduleuses qui est *sa* forêt, l'amie qui berçait sa tristesse et consolait sa solitude.

Puis, tout de suite :

— Comment va Jeannie ?

— Un peu mieux, peut-être. Elle part, cette semaine, pour Lourdes, avec Marie Devilliers. C'est elle qui m'envoie vers vous, inquiète de votre silence. Elle ne veut pas quitter Paris sans savoir le pourquoi de ce silence. Me le direz-vous, Nicole ? Il nous a fait tant de peine !

— Bonne Jeannie, indulgente et tendre comme toujours ! Que cela me fait du bien d'entendre son nom prononcé par vous, de savoir qu'elle ne m'en veut pas, même si je

ne peux lui confier les motifs de ma conduite !

— Ils sont si graves, Nicole? interrogea-t-il inquiet.

Elle s'était laissée tomber sur la terre moussue et, les yeux perdus vers l'horizon, elle ressemblait, dans sa robe d'un bleu pâle de lavande, à quelque fleur rare, éclosé dans ce décor sylvestre, pour le plaisir des yeux.

Jacques s'assit auprès d'elle et, doucement, continua :

— Nicole, petite Nicole, gardez votre secret ; mais sachez bien que vos amis vous aiment toujours autant et qu'ils étaient tristes de votre absence.

— Vous, Jacques, oui, je le crois ; vous êtes si bon pour moi ! Mais Jeannie? Êtes-vous bien sûr qu'elle regrettait mon départ? On m'a affirmé le contraire... Oh ! si brutalement... et de façon telle que je ne l'oublierai plus jamais, finit-elle avec un frisson.

Et c'était vrai.

En elle, les paroles de Daviel avaient creusé un gouffre que le temps n'avait pas comblé.

D'un bond, Jacques fut debout, la colère dans les yeux.

— Qui vous a dit cela? cria-t-il. C'est faux !

Il était si résolu, si sincère dans son indi-

gnation, qu'un baume adoucit l'âme douloureuse de Nicole.

— Oh ! non ! Jacques, je ne dirai rien, à vous surtout qui seriez un bien trop ardent défenseur... Oui, quelqu'un m'a fait du mal, m'a obligée à m'enfuir loin de vous deux, comme un animal blessé.

« Mais jurez-moi, Jacques, que vous ne chercherez pas à savoir le nom du calomniateur. »

Penché sur son visage, il épiait sa pensée, et l'image de Daviel traversa son esprit tendu.

Mais la ligne ferme de la bouche disait si bien, chez Nicole, la volonté de garder son secret, qu'il n'insista plus.

— Soit ! c'est juré, fit-il en se rasseyant. Affectueuse, la jeune fille reprit :

— Merci, Jacques. Comme c'est bon de me sentir protégée par vous ! Votre présence me fait tant de bien, puisque je ne peux hélas ! aller vers Jeannie, pour l'instant, du moins.

Pensif, il prononça :

— Pourtant, cet hiver, c'est à vous, sans doute, que je la confierai, Nicole, quand je serai là-bas, en Argentine.

« J'y pars dès le début d'octobre, décidément. »

Elle tressaillit.

— Ah! vous partez? Pour longtemps?

Son regard s'était voilé subitement et sa voix tremblait un peu quand elle poursuivit :

— Vous partez seul?

— Avec Jeannie, si, par miracle, elle était guérie; mais le puis-je espérer? Sans cela, je m'embarquerai solitaire pour deux ou trois ans.

« Combien vous me manquerez toutes les deux! » conclut-il avec mélancolie.

— Je vous promets, dit-elle gravement, de faire tout ce qui sera en mon pouvoir pour que Jeannie ne souffre pas trop de votre absence. Et si, réellement, je vois que ma présence lui est douce encore comme autrefois, je ne la quitterai guère!

Et elle ajouta :

— Ne me remerciez pas : je l'adore, Jeannie. Elle me remplace toute la famille qui m'a été refusée.

— Et votre père, Nicole?

Prise de remords, elle rectifia :

— Oh! je dois reconnaître que père a été très bon pour moi, à Genève, mais nous n'aurons jamais d'intimité. A Chiquito seul, je confie mes chagrins : il me comprend très bien, n'est-ce pas, mon Chiquito?

En entendant son nom, le chien s'était redressé. Il vint poser sa belle tête fauve sur

la robe soyeuse ; une immense tendresse emplissait son regard.

Jacques contemplait ce tableau qui lui rappelait une toile de l'école anglaise qu'il aimait.

Et il se revit soudain à Vouvray, auprès de Jeannie dans sa vaporeuse robe de fête, sous la capeline curie de roses. La Loire luisait, à travers le rideau des saules, par delà l'ombreuse terrasse. En lui, naissait un amour qui devait emplir sa vie et y mettre le goût inoubliable de la Douleur et de la Mort... Aujourd'hui, par les forces insensibles et puissantes de la Vie, il regardait agoniser cet amour dont il eût juré l'éternité.

Hélas !

Cet amour n'était plus qu'une tendresse infinie pour celle-là même qui l'avait inspirée — mais une tendresse de plus en plus fraternelle, seulement une soif d'entourer jusqu'au bout sa pauvre existence d'infirmes, de demeurer le viatique de son âme esseulée.

Pour cela, jamais — il en avait l'inflexible résolution — il ne reprendrait la parole donnée, jamais il ne s'affranchirait d'un joug accepté dans le premier élan de sa générosité et de son amour.

A cet amour qui n'était plus, il sacrifiait

Nicole qui l'aimait, lui, Jacques, il en était bien sûr à présent.

Il n'avait qu'à se pencher pour lire sur le charmant visage dont le profil pur se dessinait sur l'horizon, la joie qu'avait éveillée en elle sa présence inattendue.

« Que c'est fragile et lâche, un cœur d'homme ! » songeait-il avec désespoir.

« Je suis le fiancé de Jeannie, Nicole est son amie, et nous nous aimons ! »

Mais sa conscience protestait tout de suite :

« Cet amour involontaire, jamais nous ne l'avouerons ! Éternellement, nous serons séparés par notre tendresse pour Elle et par le respect de la parole donnée !

« Pauvre bonheur humain, tu n'es qu'un mythe ! »

Et il lui sembla que désormais il n'oublierait plus la clairière embaumée par l'odeur des pins, devant l'horizon de la forêt...

— Il se fait tard, dit Nicole. Voulez-vous, Jacques, que nous rentrions pour le thé? Je monte en auto avec vous, n'est-ce pas?

Mais, avant de regagner la voiture, elle aussi embrassait du regard le paysage qui lui était cher et auquel la présence subite de l'homme qu'elle aimait avait donné un prix incomparable.

Donatia

MIRACLE

Et l'auto les emporta tous deux, dans son vol rapide.

.

— Entrez, voulez-vous?

Elle le précédait dans le grand hall fleuri, s'ouvrant sur l'étang.

Sur une table de chêne, dans l'un des angles de la pièce, le thé fumait.

Nicole s'affaira pour le servir — comme l'avait fait Pierre Anseau, un mois passé, dans la petite maison de Vézillon.

Elle en fit la remarque et elle vit que, lui aussi, Jacques, y avait songé.

— Il n'y a guère plus d'un mois de cela, dit-elle pensivement. Que nous étions gais et heureux! Alors, nous ne savions pas...

Il la regarda, anxieux. Allait-elle enfin livrer son secret?

Mais elle s'arrêta court. Dans sa pensée flottait la vision du « dernier soir de Pelléas et Mélisande », au bord de la fontaine où Mélisande avait trempé sa chevelure et jeté son anneau, tout au début de leur fatal amour. Eux aussi « ne savaient pas » à ce moment béni!

Mais, reconquise par l'heure présente, Nicole se prit à goûter, à côté de Jacques, dans la pièce amie.

Par la baie large ouverte, on apercevait

l'étang dont la moire verte se muait en teintes de pastel.

Chiquito, lui aussi, mangeait sa part avec une propreté élégante qui faisait honneur à son éducation.

Et Jacques songea soudain que ce tête-à-tête avec Nicole était le dernier peut-être : ou bien il devenait le mari comblé d'une Jeannie miraculée, ou bien il commençait son exil solitaire de plusieurs années !

Quand il reviendrait, Nicole serait mariée, et leur amour un muet souvenir.

.

Cinq heures.

Il faut partir, rompre le charme. Finie la douceur de ces minutes intimes !

Il regarde Nicole comme ceux que l'on va perdre pour toujours !

Jamais il n'oubliera ce clair visage, ces yeux bleus, cette grâce émouvante...

— Adieu, Nicole.

Cette voix basse, brisée, surprend la jeune fille. En elle passe l'idée folle — et divine ! — que peut-être il l'aimait, de ce même amour qui la jetait vers lui.

Mais, vite, elle se ressaisit, avec sa loyauté rigoureuse.

— Adieu, Jacques.

Une seconde, il retient sous ses lèvres la

petite main qui a gardé, de la Butte à l'Ane, l'odeur forte de bruyère et d'aiguilles de pins...

La grille se referme derrière la voiture : il est parti !

Alors, Nicole se sauve dans le coin le plus sombre du hall ; elle s'abat dans les coussins et elle sanglote longtemps, longtemps, Chiquito à ses pieds.

XXII

Jeannie avait trop présumé de ses forces, en envoyant Jacques vers Nicole et cet après-midi-là fut atroce.

L'apaisement causé par les paroles de l'abbé Jean n'avait pas duré ; sa jalousie s'était réveillée, plus vive, dans un corps en proie aux souffrances habituelles.

En vain essayait-elle de réagir.

« J'ai fait pour le mieux, se disait-elle. C'était lâche d'abandonner Nicole qui est malheureuse, elle aussi ! »

Et, désespérément, elle regardait la statuette de Lourdes, comme pour lui demander le réconfort que l'abbé Devilliers lui avait promis.

« Enfin, je pars demain et je vais être

délivrée de ce supplice, pensait-elle ; il est temps : mon courage est à bout. »

Et elle ferma les yeux, épuisée.

Quand elle les rouvrit, après quelques instants d'un lourd sommeil, Jacques était auprès d'elle.

Il était entré doucement et, assis au chevet du lit, à cette place où, tant de fois, il avait contemplé sa fiancée, il rêvait, dans cette chambre où s'était déroulé son mélancolique destin.

Il se rappelait la cruelle veillée, près de Jeannie à demi morte, le jour de l'accident ; puis ses visites du début où, passionnément, il accourait vers la malade, son amour accru par l'héroïsme d'un sacrifice qu'en ce temps-là il trouvait léger.

Les semaines avaient passé, et le fardeau s'était fait, de jour en jour, plus pesant sur ses épaules. La vie et la jeunesse reprenaient leurs droits et, pendant que Jeannie devenait, insensiblement, la malade que l'on adore toujours, mais seulement en esprit, Nicole s'était glissée entre eux, avec sa grâce redoutable et son charme, d'autant plus dangereux qu'il était dénué de coquetterie.

Et le cœur fragile de l'homme s'était ému ! Sympathie d'abord, admiration ensuite, et, pour finir : pitié, amoureuse pitié, à l'égard

d'un être charmant qui est triste... et qui vous aime.

Ah! cela, c'était le suprême empire de Nicole sur Jacques, que cet amour involontaire qui voulait être muet et se révélait malgré elle, dans tous ses gestes, dans tous les regards qu'elle levait sur lui.

— Vous êtes là, chéri? Enfin, je vous retrouve!

Et Jeannie eut pour lui le tendre élan qui le touchait toujours.

— Pas pour longtemps, répondit-il avec tristesse. Vous partez toujours demain?

— Oui, c'est notre dernier soir, Jacques!

Les mots étaient tombés, lourds de mélancolie et d'une gravité dont tous deux eurent la sensation impitoyable.

Quand ils se retrouveraient, après le voyage, serait-ce dans la joie triomphante d'une résurrection de Jeannie?

Serait-ce pour quelques brefs moments d'adieux, avant l'exil de Jacques, en Argentine?

Mais une étrange intuition faisait battre le cœur de la malade : elle savait, à n'en pouvoir douter, que, si son corps demeurerait le même, plus rien ne survivrait de leur pauvre amour dont elle suivait, depuis six mois, la lente, mais irrémédiable agonie...

Ah ! oui, aujourd'hui, c'était bien le dernier soir de ses fiançailles !

Follement, elle eut envie d'en jouir, sans arrière-pensée, sans jalousie, de savourer pleinement la tendresse de Jacques, loin de tout ce qui n'était pas sa douceur et son baume ; de ne pas penser à Nicole, de taire son nom, d'ignorer tout de la visite qu'elle avait elle-même provoquée. Mais lui, Jacques, s'étonnerait d'un tel silence !

Ce silence, à tout prix, il ne fallait pas qu'il en devinât le motif. Allons, encore un effort — c'était le dernier — et elle interrogea, frémissante :

— Parlez-moi de Nicole. Qu'est-il arrivé ? Le savez-vous enfin ?

Lentement, les yeux perdus vers la fenêtre — comme si, inconsciemment, ils eussent cherché l'image absente de la jeune fille :

— Non, je ne sais rien, fit-il, Nicole n'a rien voulu me confier, ni la raison de sa tristesse, ni l'explication de sa fuite soudaine. Je sais seulement qu'une personne qu'elle se refuse à nommer — et même à laisser deviner — l'a cruellement blessée en parlant de vous, et lui a mis en tête la certitude que sa présence ici vous est un supplice. A tout prix, elle veut vous en délivrer. Et, si elle demeure lointaine, c'est parce qu'elle vous aime.

« Il y a là un mystère que je ne comprends pas. Et vous, Jeannie? »

Oui, Jeannie comprenait trop bien.

Avec son intuition féminine aiguisée par la maladie, elle lisait en l'âme claire de Nicole : la jeune fille savait, à présent — parce qu'on la lui avait révélée — la jalousie qui torturait son amie, comme elle-même, Jeannie, savait que Nicole aimait Jacques d'un amour involontaire et sans aucun espoir.

Bouleversée d'ajouter cette croix aux maux de Jeannie, Nicole avait fui, s'arrachant aux seuls êtres qui lui fussent secourables en ce monde. Et, bravement, elle avait accepté la solitude et l'âpre tourment d'une séparation sans fin : tout, plutôt que de faire souffrir Jeannie.

Voilà ce qu'avait résolu Nicole. Et, loin de rien révéler à Jacques, elle s'était appliquée à garder son lourd secret : la jalousie de Jeannie lui était sacrée, parce qu'elle connaissait l'âme fière de son amie.

— Pauvre, pauvre petite ! murmura la malade, touchée aux larmes.

« Ne cherchez pas, chéri, c'est inutile. J'ai deviné, moi, la vérité vraie... Soyez sans crainte, cette vérité me rend Nicole encore plus chère et encore plus précieuse.

« J'espère, oui, j'espère fermement qu'elle

sera, un jour, heureuse comme elle le mérite. »

« Et heureuse par moi, » termina sa pensée, dans un grand élan de compassion.

Mais alors, oui, c'était vraiment le dernier soir avec le bien-aimé.

Et elle s'arracha à la pensée de Nicole, de ce rapprochement des deux jeunes gens dans les pins de la Butte à l'Ane, devant l'horizon de forêt, de la douceur triste de leurs adieux après le goûter intime dans le hall.

Jeannie connaissait Planel ; bien souvent, elle avait grimpé, avec Nicole, les sentiers de bruyères, vers leur promenade favorite. Ces endroits, ces lieux où elle avait été si heureuse avec Nicole, elle ne pouvait plus y penser sans amertume.

« L'hiver prochain, ils seront loin tous deux ; je ne souffrirai plus, songeait-elle désespérément. Mais je ne le verrai plus, lui, mon amour unique, mon seul bien en ce monde ! »

Et, redevenue pour un instant la Jeannie vivante et charmeuse qu'il avait tant aimée, passionnément, elle s'efforça de causer, de ressusciter les souvenirs de leur cher passé qui vivaient en elle avec une intensité frémissante.

Heureux de la voir ainsi, il l'écoutait, tendrement attentif, comme toujours. Et, pourtant, le Jacques qu'évoquaient ces paroles

lui paraissait un autre être, une sorte de frère aîné, d'âme infiniment plus haute, qui regardait son cadet, le Jacques d'aujourd'hui, celui qui aimait Nicole, comme un étranger dont on a un peu pitié, parce qu'il a failli moralement.

.

Sept heures.

Il faut se séparer : c'est la fin.

— Adieu, adieu, ma bien-aimée !

Quel déchirement que cet adieu qui n'espère plus !

Brisée d'émotion, elle ne peut parler.

Soulevée vers lui, elle le contemple de toute son âme avec un regard qui étreint tout ce qu'il faut quitter : le beau front intelligent, les yeux qui ont pleuré sur elle, la bouche qui l'a consolée si souvent, les bras qui ont bercé sa faiblesse, le cœur qui a pansé le sien, tant de fois !

— Merci, merci, pour tout. Mon cher amour, jamais je ne t'oublierai ! A présent, pars, pars vite. Je n'en puis plus.

Et elle s'arrache de son épaule, avec une telle douleur qu'il lui semble que c'est son cœur même qui, brutalement, vient de lui être enlevé.

XXIII

Que le voyage fut long et pénible pour Jeannie, dans sa couchette de malade !

Les cahots du train retentissaient dans son pauvre être si fragile ; le sommeil la fuyait et une sensation de perpétuel évanouissement faisait perler à ses tempes de grosses gouttes de sueur que Marise essuyait sans relâche.

Les yeux brillaient de la fièvre causée par une fatigue trop forte ; mais, reconnaissants, ils s'attachaient au beau visage de Marise, penchée vers elle et l'entourant de ses soins éclairés et de toute sa tendresse.

« Il y a, dans ce train de malades, de nombreuses infirmières et un médecin, » pensait-elle dans les instants où la faiblesse croissante de Jeannie rendait son angoisse plus vive. Et les mots de prière montaient sans relâche à sa bouche pure. C'était comme un doux chant qui berçait la fièvre grandissante de la malade.

Dans le cerveau de Jeannie passaient et repassaient, comme une hantise, les souvenirs des derniers jours. Elle ne pouvait repenser

à Jacques sans ressentir l'horrible douleur qui l'avait broyée au moment des adieux.

En revanche, elle ne voyait plus Nicole que comme une radieuse apparition, blanche dans des prairies odorantes.

Nicole lui souriait et attendait avec ferveur le bonheur promis.

« Oui, oui, chérie, pensait le cerveau désém-
paré, tu seras heureuse, Nicole. Mais, laisse-
le moi encore un peu... Je l'aime tant : c'est
tout mon cœur qu'il emporte avec lui ! »

Puis ses pensées se tendaient vers Lourdes, vers l'arrivée, vers un avenir tout proche et qui pouvait être bienfaisant, si la Vierge avait pitié d'elle — pauvre petite chose que l'on apportait, brisée, vers le secours divin, au prix de tant d'efforts et de si cruelles souffrances !

Alors, dociles, collées par la fièvre, les lèvres s'efforçaient de faire comme Marise, de répéter les mots du rosaire, qui mouraient tout de suite, tant sa faiblesse était grande.

Mots émouvants d'une âme de bonne volonté que la Vierge entendait comme la plus belle prière.

— Lourdes ! Enfin !

Marise étouffa un cri de délivrance et se mit en devoir d'opérer la descente difficile de la malade.

Tout de suite, deux brancardiers étaient montés pour l'aider, dans le compartiment devant lequel stationnait le chariot roulant qui devait la conduire à l'hôpital.

Avec une habileté et un soin extrêmes, ils avaient pris Jeannie, enveloppée de son long peignoir de laine blanche, et, sans la faire souffrir, ils la déposaient sur la voiture préparée.

Le train avait stoppé, immobilisé en gare de Lourdes. Devant chaque wagon, c'était un alignement de brancards semblables ou de fauteuils roulants pour les personnes que l'on pouvait asseoir.

Chaque malade avait deux brancardiers pour l'installer au mieux ; puis l'un d'eux poussait le chariot, tandis que l'autre surveillait le patient et ouvrait le chemin devant lui.

Et c'était un spectacle d'une tristesse sans nom, que ce défilé de misères qui s'ébranlait soudain dans la gare de Lourdes !

Les voyageurs des autres trains s'arrêtaient, émus silencieusement. Il y avait là des touristes, d'élégantes promeneuses en robe blanche, des hommes vigoureux et gais, et le contraste était poignant entre la lugubre cohorte et le groupe des heureux, ceux qui possédaient ce don sans prix : la santé ! Mais le même sentiment de compas-

sion faisait battre les cœurs dans une communion intime et douloureuse.

A travers la petite ville bourdonnante et grouillante d'une foule pressée qui dévalait vers la grotte, Jeannie fut emportée ainsi sous les yeux attentifs de Marise.

Devant les chariots bien connus, les voitures, les autos, les cars qui encombraient la rue principale, s'écartaient d'un commun accord, les pèlerins se rangeaient en une haie respectueuse et attendrie.

Et les chariots passaient au milieu d'exclamations étouffées :

— Ah ! comme cette femme est pâle !

— Que celui-ci semble souffrir !

— On dirait une morte... mais comme elle est jolie !

Cette dernière remarque s'appliquait à Jeannie elle-même que le mouvement de la voiture avait assoupie un instant dans une détente passagère.

Les yeux fermés, le visage décoloré où, seule, la ligne foncée des cils qui battaient faiblement et le rose pâle des lèvres mettaient une note de vie, elle ressemblait à ces martyres antiques dont les maîtres anciens peignaient l'ensevelissement.

Sur elle flottait déjà l'irréel de l'au-delà, et Marise qui la suivait, angoissée, poussa

un soupir de soulagement quand, l'hôpital atteint, Jeannie rouvrit les yeux dans sa cellule claire.

Bien modeste, cette cellule blanche, aux murs ripolinés, comme l'armoire de fer, comme le lit et les trois chaises de bois : près du lit, la petite table roulante des malades ; aux fenêtres, les rideaux de percale blanche. Mais la richesse du lieu, c'était la vue, la vue incomparable sur le Gave coulant au pied de la basilique qui s'enlevait sur un fond d'éclatante verdure, en face de son pic, le mont Ger ! Une sœur apparaissait, la figure douce dans sa cornette ; à voix basse, elle indiquait à Marise le pèlerinage dont Jeannie allait faire partie, suivant la coutume requise ; elle donnait les heures des bains, des prières à la grotte, de l'assistance à la procession, merveilleux chaînon qui se déroulait immuable dans son ordre reconfortant.

— Mais, ma sœur, après un voyage pareil, aura-t-elle la force de prendre son premier bain ? alléguait Marise inquiète.

— Soyez sans crainte, madame, ce bain lui enlèvera toute fatigue : la Vierge est là.

Et les paroles de la religieuse rayonnaient d'une telle certitude que Marise fut tout de suite rassurée.

Elle, Jeannie, avait écouté, comme en rêve, les mots prometteurs de guérison. Un rêve merveilleux, puisqu'il la rapprochait de Jacques, de ce Jacques qu'elle avait cru perdre à jamais dans le déchirement de l'adieu.

En elle, déjà, montait l'enthousiasme, la ferveur mystique vers un secours suprême et qu'elle sentait tout proche.

Marise, qui l'observait, vit avec surprise ses traits crispés de fatigue se détendre peu à peu, son regard briller ; et elle entendit cette pauvre voix se raffermir dans une exclamation pleine de désir :

— Marise, Marise, je me sens mieux, bien mieux qu'à Paris. Oh ! oui, conduisez-moi vite à la piscine pour mon premier bain.

La piscine ! la grotte ! N'étaient-ce pas, pour elle, les emblèmes du miracle qu'elle était venue chercher ?

Déjà, les mots magiques soulevaient son âme éperdue et galvanisaient son corps si las.

Et Marise, émue, contemplait cet éveil surnaturel dans l'âme de sa pauvre compagne ; et les mots du rosaire remontaient à ses lèvres, dans une incessante prière.

.
Devant la piscine, sous l'ombre des arbres touffus, s'allongeait la ligne des chariots, roulés par leurs brancardiers.

Que de souffrances s'étaient là, dans la splendeur du ciel d'été, aux regards de commiseration de la foule des pèlerins, touristes, curieux, qui se massaient derrière les barrières de bois fermant le petit enclos !

Mais dans les yeux de tous se lisait la même pitié infinie pour les détresses réunies là, dans leur humilité, et qui venaient — comme jadis les malades au Maître divin — quêter une guérison que sa Mère du Ciel leur avait fait entrevoir.

Des chariots, des fauteuils roulants, des brancardiers, il en arrivait toujours.

Par la petite porte — le chariot laissé vide au dehors — les brancards, soutenus par les « bretelles » des porteurs, pénétraient un à un dans le bâtiment où se trouvent la piscine et les bains partiels pour les malades atteints aux membres, aux différents organes des sens, à la tête.

Après quelques instants, on voyait ressortir le brancard portant une forme enveloppée chaudement qui priait avec des larmes.

Enfin, ce fut le tour de Jeannie. Elle aussi avait stationné dans la lugubre procession, et son joli visage, où la lueur surnaturelle était restée, retenait l'attention par sa grâce touchante.

Elle avait fermé les yeux, et elle, Jeannie,

l'incroyante de jadis, avait enroulé dans ses doigts maigres le chapelet de corail rose que Nicole lui avait envoyé — le sien propre, celui que la jeune fille égrenait à la Pergola, dans la belle nuit du clair de lune. Mais Jeannie, encore plus que tout à l'heure, voulait croire, espérer, et quand elle entendit Marise lui dire tout bas, d'un étrange accent : « C'est ton tour, chérie ! » elle rouvrit les yeux et tout son pauvre être frémit de joie.

Devant la piscine aux marches de pierre, Jeannie était déshabillée rapidement par les dames auxiliaires des infirmières — femmes du monde, pour la plupart, dont l'inlassable dévouement consacrait, chaque été, un mois, deux mois, à cet admirable emploi...

Sans interrompre la récitation continue du chapelet, deux infirmières enveloppèrent Jeannie d'un drap et elles descendirent les marches vers l'eau miraculeuse, tenant chacune l'extrémité de la toile.

Qu'il était frêle et léger, le corps de la malade dont le visage s'irradiait toujours dans une extase que Marise, jamais, ne lui avait vue !

Déjà, n'était-ce pas merveilleux que ce dévêtement rapide ne l'eût pas fait crier de douleur, elle qu'on pouvait à peine tou-

cher, généralement, sans que ses traits se décomposassent sous la souffrance !

Le cœur battant, Marise regardait l'immersion de Jeannie. Dans l'eau claire, les infirmières plongèrent leur fardeau, tandis que toutes répétaient l'invocation à Notre-Dame de Lourdes.

Puis, après quelques minutes, elles remontrèrent la malade que l'on essuya rapidement pour la revêtir de sa longue robe de laine blanche. Il fallait passer à une autre.

Marise se penche sur Jeannie, tremblante d'émotion :

— Chérie, chérie, regarde-moi. Comment es-tu ?

Et, vers son amie éblouie, Jeannie ouvre d'immenses yeux où le regard semble venir du fond de l'âme même. Plus fort resplendit son visage extatique. Ce n'est plus une martyre qu'elle évoque, mais une petite sainte de Fra Angelico.

Avec ce regard et ce visage, il semblerait tout naturel à Marise que la malade descendît elle-même du chariot et se prît à marcher...

— Jeannie, réponds-moi, qu'as-tu senti, éprouvé ?

Et la jeune fille prononce lentement, comme en rêve :

— Un bien-être exquis, Marise ! Tel que jamais je n'en ai goûté de semblable. Cette eau glacée entrainait en moi, pansait mon corps, comme un baume merveilleux. Elle détendait mes nerfs, m'enlevait toute douleur. J'étais si bien !... Oh ! que je voudrais m'y replonger bien vite !... Elle peut me guérir, je le sens, j'en suis sûre.

Et le joli visage était transfiguré d'une joie nouvelle qui ressuscitait la Jeannie d'autan.

« Pourquoi Jacques n'est-il pas là ? » songea Marise, bouleversée.

« La Vierge lui rendrait-elle sa fiancée ? »

Et cette pensée vibrerait encore en elle lorsque, quelques instants plus tard, elle suivait l'exode des malades vers la grotte.

Rapidement, dispersant la foule intense qui noyait l'esplanade, écartant les bancs alignés, les brancardiers faisaient place nette pour les chariots et les fauteuils roulants, abrités chacun d'un parasol de toile grise qui les protégeait contre le soleil du Midi.

Le chariot de Jeannie se trouva placé au premier rang ; et Marise, qui soulevait un peu la jeune fille, vit son visage se tourner vers la Vierge dont la statue se découpait sur le fond brun du rocher.

Qu'il y avait d'ardeur émouvante et de désir dans le regard que Jeannie leva sur la Vierge!

C'était tout son pauvre amour déçu, meurtri, écrasé par la vie, qui suppliait la Consolatrice, maîtresse de sa destinée.

Jeannie ne disait rien; elle avait seulement joint ses mains sur le petit chapelet. Mais, pour la première fois depuis des années, s'était rouvert pour elle le don sans prix de la prière.

Enfin, elle pouvait parler de son tourment, crier sa détresse à un être infiniment supérieur, infiniment miséricordieux, qui la comprendrait et l'exaucerait peut-être; c'était divin de croire et de prier! Comment, si longtemps, avait-elle méconnu une douceur semblable?

Et elle contemplait les multiples cierges qui étincelaient autour de la grotte; de grosses larmes roulaient sur son mince visage, et il lui semblait voir, derrière le manteau de la Vierge, l'image radieuse de Jacques qui lui souriait, dans une muette promesse d'un bonheur tout proche.

XXIV

Les chariots et les fauteuils se remettaient en marche, à présent, vers l'Esplanade où allait se dérouler la procession du Saint Sacrement.

— Déjà ! fit Jeannie, toute triste d'interrompre sa contemplation qui n'était qu'une prière de tout son être.

— Jeannie, tu vas peut-être vers des heures plus belles encore, lui murmura Marise, qui pensait à la guérison possible.

N'était-ce pas au moment où l'évêque élève l'ostensoir devant chaque malade, le bénit personnellement, que le miracle se produisait parfois ? L'aveugle voit, le sourd entend, le paralytique marche.

Marise Devilliers se souvenait, à ne jamais l'oublier, de l'enfant aveugle guéri auprès d'elle, il y avait quelques années, et son cœur battait à larges coups, tandis qu'aidée d'un brancardier elle installait le chariot de Jeannie à l'ombre des gros arbres.

Jeannie, elle, regardait de tous ses yeux le prélat officiant quitter le dais et commencer lentement sa marche solennelle parmi

les malheureux ; sur chacun d'eux, il inclinait l'ostensoir, d'un geste de bénédiction et de prière, cependant que debout, au milieu de l'esplanade blanche de soleil, un prêtre en surplis clamait inlassablement l'invocation jaillie de tous les cœurs, qu'avec lui répétaient toutes les bouches :

« Notre-Dame de Lourdes, faites que je voie ! Notre-Dame de Lourdes, faites que j'entende ! Notre-Dame de Lourdes, faites que je marche ! Seigneur, vous le pouvez, guérissez vos malades ! »

Et sa voix sonore, dans le silence de la foule angoissée, était tout ensemble impérieuse et suppliante, comme s'il fallait que la force de son accent arrachât au Maître les mots divins :

« Allez, vous êtes guéri : votre foi vous a sauvé. »

L'évêque approche de Jeannie ; il est au brancard précédent ; il est devant elle ; éperdue, soutenue par Marise, la jeune fille voit l'ostensoir monter, comme un éclair d'or ; elle entend la parole, puis retombe sur son oreiller, écrasée d'un bonheur sans nom.

Un bien-être infini la pénètre toute. Est-ce la guérison du corps ? Est-ce la guérison de l'âme ? Jeannie est heureuse divinement, et son expression est telle que Marise, qui,

ardemment, épie son visage, ne serait pas surprise — comme après le bain de piscine, tout à l'heure — de voir la malade se lever et marcher, là, devant elle !

Mais, dans l'âme de Jeannie, commence un dialogue mystérieux avec l'Hôte qui est venu vers elle.

Elle prie, supplie :

« Jacques, le bonheur ? Mon Dieu, donnez-le moi, j'ai tant souffert !

Et la voix secrète de répondre :

« Comment peux-tu, pauvre âme, croire encore au bonheur, à l'amour humains ? N'en as-tu pas mesuré toute la fragilité ?

« Que tu guérisses, que tu épouses le bien-aimé : oui, ce serait le miracle attendu, le don sans prix que tu es venue chercher...

« Mais suivraient très vite, peut-être, les rechutes d'une guérison précaire !

« Tu serais alors liée pour toujours à un être qui souffrirait de nouveau par toi — et d'une souffrance sans remède, cette fois !

« Crois-moi, ne poursuis plus en ce monde une joie qui n'y brille qu'un jour et s'efface, éphémère, comme la vie des hommes.

« Regarde plus haut : suis-moi vers la lumière, implore la Paix divine.

« Déjà, je t'ai fait franchir l'âpre montée

au calvaire ; le sommet est proche où tu peux atteindre et goûter la Béatitude.

« Encore un pas ! Encore un effort, et le sel amer du renoncement sèchera sur tes lèvres ! Ton sacrifice sera consommé. Tu auras donné au bien-aimé, non l'épouse meurtrière que tu lui apporterais, mais la rayonnante créature qui peut le rendre heureux.

« C'est le courage de ce sacrifice — le plus dur — que je t'accorderai, pauvre âme ; c'est celui-là qu'il faut me demander.

« Par lui seul tu seras joyeuse en ce monde décevant, car tu posséderas la seule félicité que nul ne peut ravir, parce qu'elle est divine ! »

Jeannie, frémissante, écoutait la voix mytérieuse, et sa révolte mourait, et son amour pour Jacques se faisait plus lointain, et le courage de le donner à Nicole ne lui semblait plus monstrueux et au delà de ses forces...

En elle, naissait une grâce surnaturelle qui adoucissait toute amertume, colorait le renoncement d'une lumière souveraine, le transformait pour toujours en une Joie d'une sérénité infinie...

Émerveillée, conquise, heureuse et vaincue tout à la fois, elle joignit les mains et, sans le savoir, elle prononça les paroles du Maître :

« Mon Dieu, que votre volonté soit faite et non la mienne ! »

En bas, dans sa grotte, la Vierge souriait à cette âme de bonne volonté que son Fils venait de panser à jamais !

.

« Ne cherche pas la guérison, cherche la paix du cœur. »

Ces mots ne devaient plus quitter la pensée de Jeannie pendant son séjour à Lourdes. C'est eux qui résonnaient sans cesse à ses oreilles, lui faisaient ce radieux visage que Marise ne se lassait pas de contempler, lui donnaient cette résignation et cette allégresse.

Si Marise était déçue — elle espérait si fortement la guérison physique de sa petite amie ! — elle n'en laissa rien paraître.

Attentive, elle continuait à l'entourer d'une sollicitude de tous les instants.

Un espoir tenace vivait encore en elle : Jeannie ne devait-elle pas rester à Lourdes toute la journée du lendemain ?

Oui, Marise espérait, malgré tout. Elle ignorait le changement spirituel, « le miracle » qui avait transfiguré soudain l'âme si proche d'elle.

Ce soir-là, elle proposa à Jeannie couchée dans son lit blanc :

— Veux-tu, chérie, voir la procession noc-

turne? Je n'ai qu'à rouler ton lit vers la fenêtre : elle ouvre sur l'Esplanade et tu assisteras à tout, sans fatigue. C'est très beau, tu verras.

— Oh! oui! Marise, quelle bonne idée! merci, chérie!

Et Jeannie se prit à suivre passionnément la marche de la procession qui, lentement, faisait, dans la nuit, le tour de l'Esplanade.

Sur le fond noir des arbres, les lumières des cierges piquaient des points d'or; ils se réunissaient en un immense serpent qui déroulait ses anneaux de feu, tandis que, dans l'air pur du soir, montaient les chants des pèlerins, modulés sur quelques notes éternellement les mêmes; celles-là aussi qu'égrenait, toutes les heures, le carillon de la basilique :

— *Ave, ave, ave Maria... ave, ave, ave Maria.*

— Que c'est beau! fit la malade avec ravissement.

A côté d'elle, le timbre chaud de Marise Devilliers se joignait aux chœurs qui passaient sous les fenêtres de l'hôpital.

Elle, Jeannie, ne chantait pas. Mais la même sensation d'un bonheur infini la pénétrait de nouveau, comme une immatérielle caresse...

A présent, la procession s'était immobilisée sur l'Esplanade, au pied du grand escalier où se massait une foule énorme de pèlerins et de curieux. Les petites flammes des cierges voletaient, scintillantes, derrière leur « flambeau » de papier, et cela formait comme une grande nappe d'or, vibrante des chants et des espoirs humains...

Jeannie priait ; elle demandait les forces promises pour un sacrifice qui, de plus en plus, se précisait en sa pensée.

Être délivrée de son mal, pouvoir rendre à Jacques la fiancée qu'il avait tant pleurée... Oui, c'eût été un rêve merveilleux ! Mais comment oser souhaiter sa guérison à elle — l'ingrate Jeannie — alors que tant d'autres malades s'en repartiraient déçus ?

Et puis, même ressuscitée, jamais elle ne redeviendrait la créature que l'auto avait brisée ; elle avait trop souffert, dans son corps, dans son âme et dans son amour.

Chaque jour, chaque heure, chaque minute, elle avait vu — et avec quelle torture ! — la passion de Jacques se transformer insensiblement, devenir une tendresse sans fougue, et enfin — cela c'était le pire supplice — se porter, inconsciente, vers Nicole.

Comment oublier les morsures de cette

jalousie, vieille de six mois qui l'avaient marquée pour la vie? Rien ne pouvait empêcher que Jacques eût rêvé de Nicole, qu'il eût subi sa triomphante jeunesse. Et cela en dehors de sa volonté qui demeurerait fidèle à la parole donnée. Trop tard! Rien ne relèverait jamais les ruines accumulées par cet hiver! Rien n'effacerait l'ineffaçable!

Et Nicole, alors, cette âme solitaire et triste, qui aimait Jacques — Jeannie le savait — depuis bien, bien longtemps, et qui avait fui, éperdue, muette, devant la souffrance jalouse de son amie?

« Elle resterait seule, « ma petite »! pensait Jeannie, pitoyable. Et, au lieu de cela, je puis la rendre heureuse à jamais en lui donnant Jacques. »

Et Jeannie — la Jeannie ombrageuse de Paris — regardait avec tendresse les trois dépêches qui lui avaient été remises, ce soir, à l'hôpital : celle de Jacques, celle de Nicole, celle de l'adorable Paulo et de sa maman.

« Oui, *eux* partis, il restera Paulo, se dit-elle, ce sera « ma petite joie ».

— Avec vous, mon Dieu, mon Maître retrouvé, tout mon bonheur et toute ma force!

Et Jeannie eut cette expression de paix surnaturelle qui émerveillait Marise.

XXV

— Marise, ne pourrais-je communier ce matin? demanda Jeannie, tout de suite à son réveil. Il y a si, si longtemps! ajouta-t-elle tout bas, dans un soupir.

— Mais... je le crois, chérie. Je vais en parler aux sœurs. Je sais que l'on conduit les malades, à six heures et demie, à la messe de la grotte, et que beaucoup communient.

Et ainsi qu'elle l'avait souhaité, quelques instants plus tard, le chariot de Jeannie se trouvait placé, comme la veille, devant le rocher miraculeux; radieuse, elle contemplait la Vierge à la ceinture bleue et aux mains jointes.

Bien vite, sur sa requête, un prêtre était venu la confesser à l'hôpital, dans sa cellule; confession émouvante d'une âme pure que la souffrance avait lavée d'un abandon de longues années. Mais cet abandon n'était-il pas causé par une recherche mal comprise de la Vérité?

L'âme délicate s'abstenait à tort, parce que l'esprit doutait; mais l'épreuve s'était

abattue, écrasante, sur l'âme et sur le corps, et ses affres étaient telles que le prêtre qui recevait les aveux de Jeannie n'eût point conçu une réparation semblable.

— Allez en paix, ma fille, avait-il prononcé.

Et Jeannie, dans une allégresse retrouvée, était partie vers cette hostie qui l'attendait là-bas, à la grotte, comme le sceau merveilleux d'une réconciliation avec le Dieu qui lui était rendu.

A présent, le moment venu, elle se sentait émue, si émue que les larmes ruisselaient sur son visage, tandis que le prêtre qui officiait — jeune, illuminé de foi, ressemblant à Jean Devilliers — s'approchait, le ciboire en main.

Et, comme les autres, Jeannie reçut enfin, le « Pain de vie » qu'avait réclamé son âme reconquise. Et de nouveau, ce fut le colloque mystérieux entre le Maître et l'élue.

Plus puissante encore pénétrait en Jeannie la lumière qui devait éclairer sa destinée pendant que montait en elle la force de l'accomplir. Heure exquise, d'une douceur oubliée, qui la faisait frémir toute.

« Merci, merci, mon Dieu, » criait son âme extasiée.

Et elle ne se disait pas que l'objet de ce

remerciement était un sacrifice jugé impossible quelques jours plus tôt.

.

A présent, les chariots étaient groupés sous les arbres de l'Esplanade, et les infirmières faisaient déjeuner les malades, après la messe matinale.

Sur les visages passait la brise fraîche du Gave, pleine de l'odeur mouillée des massifs que l'on venait d'arroser.

Jeannie, gaiement, prenait son petit repas à côté de Marise. Pour la première fois depuis longtemps, elle avait passé une nuit calme, sans fièvre.

La souffrance n'avait pas reparu, et le visage, détendu, reflétait une paix intérieure que Marise ne se lassait pas d'y contempler.

Et ce fut la seconde et inoubliable journée de Jeannie à Lourdes : le second bain qui lui parut plus bienfaisant encore que le premier ; l'adoration devant la grotte, d'une ferveur plus grande ; la deuxième procession du Saint Sacrement, le même éclair de l'ostensoir d'or brillant à ses yeux, quand l'évêque, de nouveau, le leva sur elle ; la même joie sans nom, mais plus intense encore, emplissant tout son être que la grâce inondait toujours davantage ; l'entretien secret

avec l'Hôte qui, depuis la matinée, habitait son cœur de néophyte.

Marise ne se demandait plus si Jeannie allait guérir enfin. Elle avait deviné « l'autre miracle » que toutes deux étaient venues chercher et, rassurée par l'expression du visage de sa petite compagne, elle priait, reconnaissante et apaisée.

— Déjà ! c'est fini déjà ! fit tristement la jeune fille, le soir de cette journée dont elle gardait aux lèvres comme un goût de ciel...

Sa chambre était, hélas ! retenue à l'hôpital pour une autre malade ; et Marise l'emmenait, le lendemain même, se reposer au bon air d'Argelès, au-dessous de Saint-Savin, dans la petite maison de la vallée dont elle connaissait de longue date les propriétaires pyrénéennes.

— Dans une quinzaine, après cette halte chez « mes petites amies de la Vallée », tu seras plus forte, chérie, avait dit Marise, et nous repasserons à Lourdes quelques jours à l'hôtel, puisque le séjour t'en cause tant de joies !

— Oh ! c'est cela, Marise. Ainsi je partirai avec plus de courage.

Et Jeannie pensa, soudain résolue :

— C'est dans cette solitude que, bien au

calme, j'écrirai à Jacques ; alors je serai sûre de moi !

Jacques ! Nicole ! Sur sa demande, Marise leur avait adressé, la veille, un mot vague et réconfortant où il était question, mais sans plus, « d'un mieux très sensible dans l'état de Jeannie ».

Mais il fallait que la malade écrivît à Jacques les mots décisifs, prononçât l'adieu qui allait séparer à jamais leurs existences amoureusement mêlées.

A présent, Jeannie savait que ces mots, elle les écrivait ; que cet adieu, elle aurait le courage de l'envoyer, depuis qu'une lumière divine avait lui en elle, galvanisant son être et sa volonté.

Craintive de la perdre, cette lumière bénie, elle retardait la minute grave du sacrifice — obéissant peut-être à une dernière révolte de la faiblesse humaine qui palpait encore dans son cœur de femme.

Éternellement, elle aimerait Jacques ; cela, elle le savait à n'en pouvoir douter ; toujours il emplirait ce cœur profond qui ne savait pas changer. Mais plus haut que cet amour, si fort cependant, resplendissait le souci de son bonheur à lui, et si ce bonheur avait pris le visage de Nicole, c'était à elle, Jeannie, de s'écarter pour jamais.

Éperdue de reconnaissance pour les grâces reçues, le corps allégé de ses souffrances, après les deux bains dans l'eau miraculeuse — ceci était un fait reconnu — Jeannie quittait Lourdes sereine, joyeuse, parce qu'elle n'y avait cherché que la Volonté Suprême et non la sienne.

XXVI

Il faisait un clair matin d'août.

Dans le petit jardin aux roses trémières et aux plants d'œillets, la chaise longue de Jeannie était dressée à l'ombre des arbres. De sa place, elle apercevait, derrière le sentier qui suivait la maison et menait au Gave, la verdure intense des prairies où paissaient les vaches blanches du midi.

Puis, derrière les prairies, il y avait l'horizon de montagnes — dont elle aimait la ligne escarpée, pas trop haute — et qui la distraient par la féerie de leurs couleurs changeantes selon les heures du jour.

Ce matin, c'était la montagne bleue aux grandes ombres violettes. Les cloches des vaches tintaient dans l'air bruissant des mille insectes de la prairie. On entendait se rapprocher les voix des promeneurs quoti-

diens qui descendaient de Saint-Savin pour se baigner dans le Gave, coulant non loin de la petite maison.

Ces promeneurs — toujours les mêmes — s'arrêtaient un instant à la barrière de bois.

Il y avait un homme distingué, à barbe grise, deux enfants et une jeune femme, vêtue de cretonne à grandes fleurs, qui s'avancait sous son immense chapeau.

Jeannie aimait ce visage et le timbre de cette voix étrangement musicale qui s'exaltait sur les richesses odorantes du petit jardin. Vite conquises par la grâce de cette Parisienne, les propriétaires de Jeannie — « les jeunes filles de la Vallée » comme les appelait Marise — se précipitaient toutes joyeuses et, très souvent, lui offraient un gros bouquet, cueilli à son intention.

Elle remerciait joliment, caressait le minuscule chat noir, souriait à la malade, puis reprenait sa course rythmée, de cette allure bondissante que donne l'espadrille du pays.

Ce matin-là, Jeannie pensa :

« Quand tous seront passés, j'écrirai à Jacques. Il le faut. »

Elle avait tant réfléchi pendant cette dernière semaine, dans la solitude de la vallée !

Respectueuse, Marise se taisait, pressen-

tant la crise intérieure traversée par sa compagne.

A peine avait-elle esquissé un mouvement de surprise quand, en place d'honneur, sur la cheminée de sa chambre, Jeannie lui avait fait placer, côte à côte, les deux portraits de Nicole et de Jacques, comme si déjà elle ne les séparait plus dans sa pensée et dans son affection.

Où était le temps où la malade, torturée de jalousie, avait soustrait l'image de Nicole au regard de Jacques, en l'enfouissant dans son secrétaire?

Mais Lourdes avait passé, et Jeannie demeurerait sans douleur physique et l'âme empreinte d'une sérénité qui l'avait transfigurée.

Le petit visage portait la trace de cette paix nouvelle de l'âme. Il était plus rose, déjà; les yeux brillaient d'un éclat sans fièvre; les lèvres se coloraient et les nuits — ces interminables nuits de cauchemars ou d'insomnies — redevenaient calmes et reposantes.

— Que je suis bien! disait Jeannie, plusieurs fois par jour, à Marise attendrie. Que c'est divinement bon, de ne plus souffrir!

Mais ce n'était pas aux souffrances du corps qu'elle faisait allusion.

.

« Allons, il faut écrire, à présent, c'est l'heure ! »

Jeannie a pâli : elle sait la gravité que ce petit fait, « écrire », revêt pour elle, en ce moment ! N'est-ce pas toute sa destinée qu'en cette minute elle tient encore dans ses mains ?

Une larme tombe sur le papier : le sacrifice est dur pour son pauvre cœur qui aime toujours autant et aimera éternellement ! Mais la volonté de Jeannie s'appuie désormais sur une force qui ne lui manquera plus.

Et, bravement, elle trace les mots décisifs :
« Jacques, mon bien-aimé : aujourd'hui, pour la dernière fois, je puis vous donner ce nom !

« Marise vous l'a écrit : je ne suis pas guérie ; vous ne verrez pas apparaître et voler dans vos bras la fiancée que vous aviez choisie ! Je demeure une pauvre chose condamnée, toute sa vie, à une existence d'infirme ; mais, entendez-moi bien, chéri, cette existence ne me semble plus monstrueuse, injuste, impossible à supporter. Jacques, je ne désire plus guérir. J'accepte la vie telle que je l'aperçois, telle que Dieu me l'a faite — et je suis bien jeune, pourtant !

« Je me vois, dans l'avenir, m'occupant

de Paulo, des autres, de leurs peines — que je saurai panser mieux que personne, moi qui ai tant souffert !

« Mais, cela, c'est le passé.

« Chéri, partagez ma joie et comprenez ma résignation.

« Depuis mes bains, à Lourdes, je ne souffre plus ! Mon corps est délivré — pour l'instant — de ses tourments de toutes les heures.

« Combien durera ce repos béni ? Je ne sais. Mais il est si merveilleux que j'en jouis éperduement, sans songer à plus tard !

« Quant à mon âme ?... C'est une miraculée qui vous parle, Jacques !

« Un miracle ! Comment appeler autrement la grâce qui m'a illuminée pendant mon court passage à Lourdes ?...

« Enfin ! je crois de nouveau. La Vierge m'a obtenu « le miracle de l'âme ». Et ce miracle m'a comblée d'une telle douceur, d'une telle béatitude, que tous les liens de la terre se sont dénoués pour jamais.

« Vous savez, n'est-ce pas, à quel point je vous aime ? Eh bien ! c'est très calme, très sereine, que je viens vous dire :

« Mon bien-aimé, il faut nous séparer ! Il faut que vous soyez libre, que vous repreniez cette parole qui, fidèlement gardée,

a été le viatique de mon dur calvaire.

« Mon amour, je ne serai jamais votre femme, mais je resterai votre amie, à travers les jours, l'amie fidèle qui ne vivra plus que de votre souvenir, de vos peines et de vos joies, car — écoutez-moi, je vous en prie, — ce bonheur que je n'ai pu vous donner et que je désire pour vous de toutes mes forces, je vous supplie de le chercher ailleurs.

« Chéri, je rêve pour vous d'un foyer, d'une compagne de tous les instants qui vous aimera autant que vous l'aimerez vous-même, d'enfants nés de cet amour !

« Dieu n'a pas voulu que je sois cette compagne. Mais elle existe, et je vous l'ai choisie. Elle vit solitaire, infiniment touchante dans sa tristesse et son abandon. Et, surtout, elle vous aime, mon Jacques ; elle vous aime de toute son âme fraîche, parce qu'elle vous a vu auprès de moi, qu'elle a pu juger toute la bonté de votre cœur !

« Vous êtes « son héros » à ma petite. Je l'ai bien senti, allez, et j'en ai souffert parce que, à ce moment-là, je n'étais qu'une âme désemparée qui cherchait dans la nuit...

« Mais aujourd'hui, c'est la lumière en moi : la Force, la Paix, reconquises avec les croyances de ma toute jeunesse.

« Mon Jacques, allez à Nicole sans remords : je vous la donne avec tant de confiance ! Je sais que, tous deux, vous serez heureux absolument, parce que vous êtes dignes l'un de l'autre. Je sais que, dans ce merveilleux bonheur, vous n'oublierez pas celle à qui vous le devez, que votre pensée volera tendrement vers elle, à travers les mers !

« Qu'il m'est doux de songer que vous ne partirez plus seul, en octobre, mon chéri, que votre exil deviendra le beau voyage que l'on rêve de faire à deux.

« Dieu n'a pas permis que je l'accomplisse avec toi, mon cher aimé ! Je m'incline docilement, comme font les tout petits... Dieu m'avait réservé en toi le fiancé unique dont l'amour m'a comblée si longtemps... J'ai eu ma part ; et, de toute mon âme, je désire que Nicole, à son tour, soit heureuse par toi... et aussi par moi !

« Jacques, mon Jacques, adieu ! Encore une fois, je me blottis au creux de ton épaule consolante qui était mon refuge et ma joie, et je te dis tout bas :

« Sois heureux, mon bien-aimé ! Je ne t'oublierai jamais et je te remercie de tout, de tout !... »

Jeannie avait fini d'écrire. La plume tomba

de sa main inerte. Épuisée, elle se renversa sur les coussins de cretonne et ses yeux se fermèrent dans son visage sans couleur.

.

C'est ainsi que Marise la retrouva un peu plus tard, quand elle revint du village.

Bien vite, elle saisit la forme frêle et la porta sur son lit, dans la petite chambre où, sur la cheminée, souriaient les deux portraits...

Jeannie rouvrit les yeux, eut pour Marise un pâle sourire et dit d'une voix lointaine :

— Ne vous inquiétez pas, Marise, j'ai écrit, ce matin, à Jacques, et cela m'a brisée. Après quelques heures de solitude, les forces me reviendront ! Je voudrais, ce soir, causer avec vous. Vous voulez bien attendre, chérie ?

Et Marise la laissa, ainsi qu'elle l'avait demandé.

.

Neuf heures.

C'était la nuit bleue descendue sur la vallée ; elle baignait d'ombre le petit jardin aux senteurs d'œILLETS : le clair de lune se devinait tout proche ; tout à l'heure, il mettrait des paillettes d'argent dans le feuillage des « acacias de Constantinople » que la brise nocturne faisait mollement frémir.

Marise s'approcha du lit de Jeannie.

Le visage avait retrouvé son expression de douce sérénité.

La jeune fille prit la main de son amie et lui murmura :

— Il fait si bon, ce soir, pour penser tout haut, n'est-ce pas, Marise?

« Cette ombre est bienfaisante : la tourmente est passée, je crois, pour cette fois ! »

Et, ardemment, elle aspirait la fraîcheur du soir.

— Que voulais-tu me dire, Jeannie? interrogea tendrement sa compagne.

Et Jeannie clama dans un sanglot :

— Oh! Marise, ce matin, si je me suis trouvée mal, c'est que je venais de dire adieu à Jacques! Tout est fini entre nous, à présent.

— Tu ne l'aimes plus!

— Oh! si! je l'aime et l'aimerai toujours passionnément. Mais son bonheur m'est plus cher — oh! oui, — bien plus cher que le mien, et je lui ai rendu sa liberté.

— Tu as eu ce courage? dit Marise, très émue.

— Oui, la Vierge me l'a donné, à Lourdes. Elle a guéri mon âme en me rendant son Fils et toute la ferveur de mon enfance.

« Cela est divin, Marise, de recommencer à croire, à prier, à compter sur un secours

surnaturel qui ne me fera plus défaut. Le bonheur humain est si décevant, si fragile ! Je possède celui qui dure éternellement...

« J'y ai puisé la force du sacrifice nécessaire. »

— Quel sacrifice ?

— Celui de donner Jacques à Nicole !

— Tu as fait cela, toi, Jeannie, malgré ta passion pour Jacques ?

— Oui, Dieu et la Vierge m'ont aidée ; à moi seule, je ne pouvais rien ! Oh ! Marise, combien j'ai souffert, tout le long de cet atroce hiver ! J'ai vu grandir, chez Jacques, le sentiment instinctif qui le portait vers Nicole !

« J'ai vu son amour pour moi se transformer en une tendresse compatissante !

« J'ai vu Nicole, ma Nicole, « ma petite », rendre amour pour amour, et l'envelopper inconsciemment, lui, mon Jacques, de tout son charme, sa jeunesse, sa séduction, enfin !

« Si je vous disais que j'ai été jalouse d'eux, à en mourir !

« Et j'étais seule pour porter mon fardeau, seule, durant des jours et des jours...

« Enfin, vous êtes venue, Marise, un soir, avec l'abbé Jean. Il m'a parlé ; ses paroles m'ont fait du bien. J'ai repris un peu d'espoir... Il m'a semblé que Lourdes apporterait un remède à mon supplice.

« Et je ne me trompais pas ! Mon corps n'est pas guéri — et son allègement ne durera peut-être pas, je le mérite si peu ! — mais la Vierge m'a secourue : elle a cicatrisé mon âme !

« Ce matin, j'ai eu la force d'écrire les mots d'adieu qu'il fallait. Enfin, Nicole va être heureuse, épouser l'homme qu'elle aime ! Il a tant souffert par moi, déjà ! En octobre, ils partiront, joyeux, tous les deux ! Moi, je garderai une paix bien gagnée, ne trouvez-vous pas, chérie ? »

— Jeannie, Jeannie, que tu m'es chère et que je t'admire, fit Marise, bouleversée, enveloppant d'une maternelle étreinte la forme frêle de la malade.

— Oh ! non, ne m'admirez pas, surtout. Remerciez Lourdes pour moi, c'est tout.

Et, comme les larmes ruisselaient sur le visage de la jeune femme, imprégnant de leur sel amer la chevelure même de Jeannie :

— Chérie, ne pleurez pas sur moi, priez-la doucement. Je ne regrette rien, je me sens apaisée et pour toujours. L'amour ? n'est-ce pas l'oubli de soi pour le bonheur d'un autre ? Et je sais que mon bien-aimé sera heureux, très heureux par Nicole !...

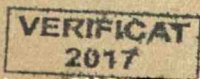
Elle se tut. Sa jolie tête reposait toujours sur l'épaule de Marise, et toutes deux regar-

daient, par la fenêtre ouverte, le clair de lune noyer lentement le petit jardin.

Et Marise pensait que c'était là l'image de la lumière souveraine qui, devant l'humble grotte, avait transfiguré l'âme de bonne volonté, venue de si loin vers elle!...



FIN



PARIS

TYPOGRAPHIE PLON

8, rue Garancière

1936
